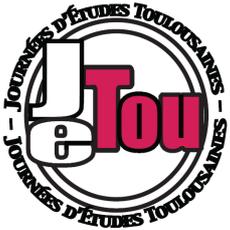


Le(s) Discours en Sciences du Langage : unités et niveaux d'analyse

Discourse(s) in Linguistics: Units and Levels of Analysis



Actes de la 5^e édition des JéTou
28 et 29 mai 2015, Toulouse (France)

*Proceedings of the 5th edition of JéTou
May 28th and 29th 2015, Toulouse (France)*

JéTou 2015

Le(s) Discours en Sciences du Langage :
unités et niveaux d'analyse

Discourse(s) in Linguistics:
Units and Levels of Analysis

Actes des Journées d'études toulousaines 2015
28 et 29 mai 2015
Université Toulouse – Jean Jaurès

Table des matières / Table of Contents

Organisation des JéTou / JéTou organisation

Appel à communications / Call for Papers	5
Remerciements / Acknowledgements	9
Comité scientifique / Scientific Committee	10
Comité d'organisation / Organisation Committee	11

Actes des JéTou / Proceedings of JéTou

Session communications orales 1 / Oral session 1

Variability as phonetic specificity of natural continuous speech: Study of voicing variations in French obstruents	13
---	----

Fanny IVENT

Contraintes phonologiques et mots d'emprunt en japonais	21
--	----

Rémi LAMARQUE

Organisation rythmique de la parole : le rôle des variations métriques dans la structuration du discours narratif	31
--	----

Nassima FEZZA

Session posters / Poster session

Les séries : des unités du discours ? Un éclairage par les dialogues de théâtre	39
--	----

Pascal MONTCHAUD

Discrétion énonciative et discours rapporté dans le discours politique gabonais	45
--	----

Didier NDOBA MAKAYA

Mais indique-t-il toujours un contraste? Étude sur corpus oral conversationnel	51
---	----

Anaïg PENAULT

Session communications orales 2 / Oral Session 2

L'évolution des emplois du connecteur *mais* dans le discours oral et écrit durant les années collège 57

Sophie MAYRAS-CAUCHOIS

Influence de la continuité syntaxique et référentielle sur la dynamique d'écriture de textes 69

Emilie AILHAUD et Harriet JISA

Segmentation du geste pédagogique et redéfinition de l'espace gestuel dans une approche écologique 79

Brahim AZAOUI et Can DENIZCI

Rôle sémantico-discursif des propositions subordonnées relatives finales en français. Analyse syntaxique, énonciative et perspectives didactiques 87

Marina DA COSTA

Session communications orales 3 / Oral Session 3

“Je m'ai fait mal quand j'ai tombé: Issues regarding auxiliation and reflexivity in spoken Montréal French (1977-2013)” 95

Béatrice REA

Unités phraséologiques : un instrument pour augmenter l'efficacité discursive 107

Cristian DIAZ RODRIGUEZ

Quantifier et analyser le non littéral dans le discours d'enfants et d'adultes natifs et non natifs anglophones à l'oral 117

Justine PARIS

Appel à communications

Les doctorants des laboratoires de Sciences du Langage de l'Université de Toulouse :

- **CLLE-ERSS** (Équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique)
- **IRIT** (Institut de Recherche en Informatique de Toulouse)
- **OCTOGONE-Lordat** (Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage et de la Cognition)

organisent la 5e édition des JéTou (Journées d'études Toulousaines).

Ces journées s'adressent aux étudiants en Master, aux doctorants et aux jeunes docteurs (jusqu'à trois ans après la soutenance) en Sciences du Langage.

Le terme discours, entendu dans son acception large de production langagière multimodale (orale, écrite, verbale, gestuelle) est au cœur même des Sciences du Langage. Qu'elles s'intéressent à sa production ou à sa réception, les méthodes d'investigation ont amené à des niveaux d'analyse aux granularités variables, où se superposent des unités entretenant des relations d'interdépendance fortes. Ainsi, le discours est fonction à la fois de son objet et du sens qui lui est donné.

Les enjeux sont communs : planification, segmentation, organisation, modélisation. Ces défis s'accompagnent de réflexions riches sur des terrains différents ; plus que jamais, une pratique interdisciplinaire est essentielle pour progresser dans une compréhension plus fine des différentes facettes du discours.

Les recherches effectuées dans ce sens ont pu prendre de multiples formes. Ces dernières années ont par ailleurs vu se réduire l'écart entre modèles théoriques et études empiriques menées sur des données attestées. Qualitatifs ou quantitatifs, ces travaux soulèvent à leur tour de nouvelles interrogations : choix des unités, recueil et annotation des données, démarches d'évaluation, comparaison et interprétation des résultats – pour n'en citer que quelques-unes.

Cette édition sera consacrée aux niveaux d'analyse et aux unités dans le discours. Les communications pourront notamment porter sur les domaines suivants :

Phonétique et phonologie : disponibilité et authenticité des corpus oraux, spécificités phonétiques et phonologiques du discours (monolingue ou bilingue) en production et en perception.

Syntaxe, sémantique et pragmatique : macrosyntaxe, sémantique dynamique, argumentation, actes de langage, cadres organisationnels, cohésion, cohérence.

Terminologie et linguistique textuelle : genres des discours, variations, constitutions de corpus, réseaux termino-ontologiques.

Sociolinguistique : diversité des genres, code-switching, code-mixing, variations dialectales.

Psycholinguistique et neurolinguistique : discours pathologiques, discours bilingues, planification, organisation, traitement, développement et vieillissement cognitifs.

Acquisition et apprentissage des langues : apports réciproques entre l'étude du discours et la didactique en langue première ou seconde, interférences.

Traitement automatique des langues : parsing rhétoriques, reconnaissance et synthèse de la parole, extraction d'information, importance du discours dans les traitements locaux (étiquetage morpho-syntaxique, reconnaissance d'entités nommées).

Toute soumission en lien avec le discours et les Sciences du Langage sera examinée avec la plus grande attention. Les propositions articulant réflexions théoriques et données attestées seront particulièrement appréciées.

Ces JéTou 2015 proposent ainsi une thématique stimulante et ouverte que chaque courant des Sciences du Langage pourra s'approprier à sa manière. Ces journées seront alors l'occasion pour tous ceux qui le souhaitent de s'interroger, de débattre, et de confronter leurs travaux et leurs réflexions dans un cadre transdisciplinaire propice à des échanges constructifs.

Call for Papers

The doctoral students in Linguistics of the laboratories at Toulouse University, France:

- **CLLE-ERSS** (Équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique)
- **IRIT** (Institut de Recherche en Informatique de Toulouse)
- **OCTOGONE-Lordat** (Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage et de la Cognition)

are organizing the 5th edition of JéTou (Journées d'études Toulousaines), an international conference aiming at gathering Master students, doctoral students and young researchers (who have defended their dissertation within the past three years) together, from the different disciplines of Linguistics, on an open and multidisciplinary theme.

This 2015 edition will be devoted to a reflection on the following theme: “Discourse(s) in Linguistics: Units and Levels of Analysis”.

The term discourse, understood in its broadest sense as a multimodal language production (oral, written, verbal, gestural) is at the heart of Linguistics. Both in production and reception, investigation methods have led to analysis levels with variable granularities, where overlapping units maintain relationships with strong interdependence. Therefore, discourse depends on both the object and the meaning given to it.

Common issues are: planning, segmentation, organization, modeling. A valuable reflection involving different fields arises from these challenges; more than ever, an interdisciplinary practice is necessary to further the various aspects of discourse.

Research in these fields has taken different forms. Besides, the gap between theoretical models and empirical studies based on real data has been significantly reduced in the last few years. Qualitative as well as quantitative, these works have raised new questions: choice of units, collection and annotation of corpora, evaluation procedures, comparison and interpretation of results, etc.

This edition will focus mainly on levels of analysis and units in discourse. Possible topics include:

Phonetics and Phonology: availability and authenticity of oral corpora, phonetic and phonological features of discourse (monolingual or bilingual) in perception and production.

Syntax, Semantics and Pragmatics: macrosyntax, dynamic semantics, argumentation, speech acts, organizational frameworks, cohesion, coherence.

Terminology and Text Linguistics: genres of discourse, variations, corpus construction, termino-ontological networks.

Sociolinguistics : genre diversity, code-switching, code-mixing, dialectal variations.

Psycholinguistics and Neurolinguistics: pathological speech, bilingual speech, planning, organizing, processing, development and cognitive aging.

Acquisition and Learning of Languages: mutual contributions between the study of discourse and learning L1 and L2, interference.

Natural Language Processing: parsing rhetoric, synthesis and speech recognition, information extraction, importance of discourse in local use (morpho-syntactic tagging, named entity recognition).

Obviously, this list does not include all the research possibilities following from the theme of the conference, which is why every submission that addresses the notions of discourse in Linguistics will be read and reviewed. Proposals which include theoretical reflections and actual data will be particularly appreciated.

JéTou 2015 offers a challenging theme that every field of Linguistics can adapt for themselves. This conference will give the opportunity, to those who wish to come, to ask questions, discuss and compare their work, their methods, their reflections in an interdisciplinary context, which favours positive interactions and constructive debates.

Remerciements / Acknowledgements

Nous tenons à remercier très chaleureusement Anne Catherine Simon et Nicholas Asher d'avoir accepté l'invitation que nous leur avons adressée. Nous remercions également l'ensemble des membres du Comité Scientifique pour leurs précieuses et attentives relectures de toutes les propositions soumises. Enfin, nous remercions toutes les personnes qui ont apporté leur contribution à l'organisation de ces journées.

We wish to express our deepest gratitude to Anne Catherine Simon and Nicholas Asher for accepting our invitation and being our two guest speakers. We thank all the members of the Scientific Committee for carefully reading and correcting all the submissions. We also acknowledge all those who have helped and contributed to the organisation of this event.

Un merci particulier à nos partenaires : / *Special thanks to our sponsors :*

- Université Toulouse – Jean Jaurès ;
- Département de Sciences du Langage de l'Université Toulouse – Jean Jaurès ;
- Laboratoire CLLE-ERSS (UMR 5263) ;
- Institut de Recherche en Informatique de Toulouse ;
- Unité de Recherche Interdisciplinaire Octogone (EA4156) ;
- Agence universitaire de la Francophonie ;
- Conseil Régional de Midi-Pyrénées.



Comité scientifique / Scientific Committee

ASTESANO Corine (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
AURNAGUE Michel (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
BERTRAND Roxane (LPL, Aix-en-Provence, France)
BUSQUETS Joan (Bordeaux 3, France)
CAUSA Mariella (Bordeaux 3, France)
CONDAMINES Anne (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
DUTEIL-MOUGEL Carine (ENSIL, Limoges, France)
DUVIGNAU Karine (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
FABRE Cécile (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
GADET Françoise (MoDyCo, Paris, France)
GARCIA-DEBANC Claudine (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
GIRAUDO Hélène (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
HATHOUT Nabil (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
HO-DAC Lydia-Mai (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
HUBERT Daniel (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
JACQUES Marie-Paule (LIDILEM, Grenoble, France)
KAMEL Mouna (IRIT, Toulouse, France)
KÖPKE Barbara (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
LECOLLE Michelle (CELTED, Metz, France)
LE DRAOULEC Anne (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
MARIJANOVIC Vanda (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
MISSIRE Régis (LARA-CPST, Toulouse, France)
MONTERMINI Fabio (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
MOORE Danièle (Université Simon Fraser, Canada)
MOORE Steven (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
MORICEAU Véronique (LIMSI, Paris, France)
MULLER Philippe (IRIT, Toulouse, France)
NESPOULOUS Jean-Luc (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
NGALASSO-MWATHA Musanji (CLARE-CELFA, Bordeaux, France)
PERY-WOODLEY Marie-Paule (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
PICTON Aurélie (Université de Genève, Suisse)
PREVOT Laurent (LPL, Aix-en-Provence, France)
REBEYROLLE Josette (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
ROSSI-GENSANE Nathalie (ICAR - Université Lyon 2)
SAHRAOUI Halima (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
SAUZET Patrick (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
SCHNEDECKER Catherine (LiLPa, Strasbourg, France)
STOSIC Dejan (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
TANGUY Ludovic (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
THÉOPHANOUS Olga (Octogone-Lordat, Toulouse, France)
THUILIER Juliette (CLLE-ERSS, Toulouse, France)
VERGELY Pascale (SPH, Bordeaux, France)
ZINNA Alessandro (LARA-CPST, Toulouse, France)

Comité d'organisation / Organisation Committee

CORTELAZZO Francesca

francesca.cortelazzo@univ-tlse2.fr
OCTOGONE-Lordat

FAUCONNIER Jean-Philippe

jean-philippe.fauconnier@irit.fr
IRIT

GARNIER Laury

laury.garnier@univ-tlse2.fr
CLLE-ERSS et OCTOGONE-Lordat

LEFEUVRE Luce

luce.lefeuvre@univ-tlse2.fr
CLLE-ERSS

MAYRAS-CAUCHOIS Sophie

sophie.mayras@univ-tlse2.fr
CLLE-ERSS

NOCAUDIE Olivier

nocaudie@univ-tlse2.fr
OCTOGONE-Lordat

SAVREUX Florian

florian.savreux@univ-tlse2.fr
CLLE-ERSS

WARNIER Maxime

maxime.warnier@univ-tlse2.fr
CLLE-ERSS

Variability as phonetic specificity of natural continuous speech: Study of voicing variations in French obstruents.

Fanny Ivent

LLP – UMR 7018

19 Rue des Bernardins 75005 Paris

fanny.ivent@univ-paris3.fr

Abstract

Here, we consider the variation in the phonetic form of oral discourse with a lens on its smallest unit: the phonetic segment. The object of this work is to contribute to better understand variations in continuous, relatively spontaneous, speech. For this purpose, we focus phonetic variations on the voicing of French obstruents, i.e. voicing of voiceless obstruent and devoicing of voiced obstruents. In order to be able to investigate the occurrence of such variation in large corpora of natural speech, our goals in this study are: (1) to evaluate the frequency of occurrence of voicing alterations on a controlled set of words extracted from a large broadcast news corpus providing 378 word-initial singleton obstruents /t, d, k, s/; (2) to test a selected set of 13 automatable acoustic metrics adapted from the literature which can capture acoustic markers of the presence of vocal fold vibration. An expert investigation revealed that voiced obstruents are phonetically voiced most of the time (96%), while a large number of voiceless obstruents are produced with a partial or complete phonetically voiced constriction, more frequently so for stops (74% /t/, 61% /k/) than for fricatives (30% /s/). The acoustic analysis shows that three of the 13 metrics tested are particularly effective in accurately classifying our obstruents into the manually defined categories: an energy difference measure relative to the following vowel, an unvoiced/voiced frame ratio, and consonant duration.

1 Introduction

When dealing with speech production, we necessarily have to deal with variation (Meunier, 2005). A major challenge consists in identifying the most relevant factors of variation and study how they impact speech production (Raymond & al., 2006). By identifying and modeling these factors, variation can be better explained and may become more predictable. Predictable variation may also be anticipated by a listener and improve his/her decoding capacities by an adapted perceptual processing. A better understanding of major variation factors also contributes to a better grasp of speech production mechanisms.

In contrast with Germanic languages, French is relatively poorly documented with respect to phonetic variation affecting obstruent singleton consonants. Indeed, most of large-scale studies on continuous speech French corpora have dealt with vocalic variations (Gendrot & Adda-Decker, 2005; Bürki & al., 2011; Torreira & Ernestus, 2011; Meunier and Espesser 2012), and studies on consonants have rather focused on variations linked to phonological processes, such as voice assimilation in consonant sequences (Meunier 1994; Duez, 1995; Snoeren, Hallé & Segui, 2006; Hallé & Adda-Decker, 2007). Regressive C-to-C voice assimilation is a frequent process in French, but gradual voicing of voiceless consonant closures in word medial intervocalic context for instance, can be seen both in casual production of healthy speakers and can be quite pervasive in the speech of dysarthric speakers (Kocjancic & Fougeron, 2013).

The advent of large natural speech corpora gives us the opportunity to study variation beyond controlled conditions. A large number of tokens may be extracted to examine the reality of variation. Many variation factors can hence be tested, as soon as the relevant levels of annotation are available. Spontaneous speech is known

to be highly variable (Johnson, 2004). However, when dealing with large corpora, careful manual analyses become prohibitive in time and human labor. It then becomes necessary to develop automatic procedures of measuring and labeling variation and these procedures need to be as reliable as possible.

In the proposed study, our goal is twofold: firstly, we want to study and describe the observable variations in spontaneous French obstruents; secondly, we want to assess the reliability of a range of metrics with respect to manually observed and labeled variation. To these aims, two analyses have been conducted: (i) a manual analysis of obstruent realizations which consists of qualitative and categorical judgments established by an expert; (ii) an automatic analysis based on a quantitative analysis of several potentially relevant metrics, according to literature, to measure voicing variations. With the help of functional discriminant analyses, we test whether and which metrics are successful in discriminating the different classes of realized obstruents.

2 Method

2.1 Speech corpora

The productions used in this study were extracted from a sample of the French ETAPE corpus (Gravier & al., 2012) including various broadcast programs (12 radio and 2 television programs), in which a fair amount of spontaneous speech produced by professional speakers (journalists or politicians) is available.

	Words	N	Spk	Left Context		
				#_	V_	C_
/dã/	dans	100	39	12	54	34
	<i>in</i>					
/tã/	temps	69	32		23	46
	<i>time</i>					
	tant					
/kã/	<i>so much</i>	8	7	2	6	
	quand					
	<i>when</i>					
/sã/	cent	54	30	1	18	35
	<i>hundred</i>					
	sans					
	<i>without</i>	46	26	12	26	8

Table 1. Description of the material in terms of token (N), number of speakers, and left context distribution. (after a pause (#_), after a word ending by a consonant (C_) or a vowel (V_)).

A set of minimally contrasting words was chosen for this study, in order to control for position in word and segmental context and to be able to make use of a fair amount of observable tokens. After examination of the lexical content of the recordings, the following words were selected: ‘dans’ (*in*) /dã/, ‘temps’ (*weather*) and ‘tant’ (*so much*) both /tã/, quand /kã/ (*when*), ‘sans’ (*without*) and ‘cent’ (*hundred*) both /sã/. As presented in Table 1, all together these words were produced 378 times by 7 to 39 different speakers, and they allowed for comparisons within a voiced/voiceless alveolar stop pair (100 /d/ vs. 77 /t/), within a alveolar/velar voiceless stop pair (77 /t/ vs. 101 /k/) and within a voiceless alveolar stop/fricative pair (77 /t/ vs. 100 /s/). All consonants are word-initial and followed by the same vowel /ã/. Preceding context was not possible to control without reducing too much the amount of tokens. Their distribution according to left context (after a pause, a word ending by a vowel or a consonant) is given in Table 1.

2.2 Segmentation and annotation criteria

Segmentation was carried out manually with Praat (Boersma, 2014) employing the following method. The boundary between vowel and the target was placed where the formants ceased completely (we used the second formant as a benchmark) and the intensity level of the waveform dropped. Formants have been used also to part sonorant consonant of the targets. In the case of obstruent context, the boundary was placed after the burst release for stop consonants or where the aperiodic noise ceased for the fricative consonant. When the target fricative was preceded by other fricative, the change of gravity center and intensity noise was used. In the few cases where voiceless stop were preceded by pause (#_ 2 /t/, 9 /k/), we considered that the occlusion started after the respiration noise that was always visible on the spectrograms, as illustrate in Figure 1.

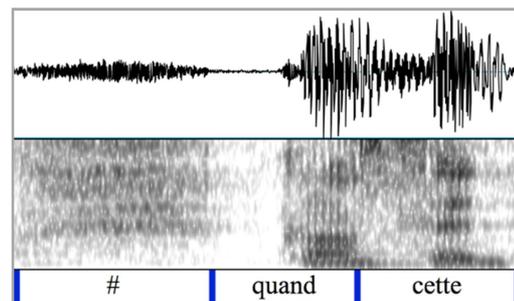


Figure 1. Segmentation illustration stop consonant with pause left context (#).

A manual annotation of the production was done by an expert phonetician (the author) based on visual cues on both the signal and spectrogram, and on auditory impressions. Variations affecting the quality of the constriction for the stops and fricative were also annotated, but we will focus here only on variations linked to voicing. A categorical classification of the tokens was done according to whether the consonant deviated or not from a canonical production.

Note that in French, voiced stops are typically fully voiced, with vocal fold vibration throughout the full constriction period. Therefore, target voiced stops (e.g. /d/s) were categorized as phonetically voiced ([+v]) when produced by a periodic signal and a voiced bar throughout closure duration, and categorized as phonetically devoiced ([-v]) if signal periodicity was interrupted during closure, either completely or partially.

Voiceless stops (/t, k/) were considered phonetically unvoiced ([-v]) if produced without any periodicity on the waveform and energy in the very low frequency band on the spectrogram. An example of such a rendition is given in Figure 2 (a). On the other hand, voiceless stops were classified as phonetically voiced [+v], (see Figure 2b), if they presented periodicity in the signal and/or voiced bar during the closing phase (assessed by a large drop in energy in the mid to high frequency band on the spectrogram, note that the /ã/ context often entailed some nasality during C closure). Renditions with partial voicing during closure were labeled [+v], even if this periodicity could be due to the voicing decay time of the preceding segments as shown in Figure 2c. In this continuous speech corpus, consonants are quite short and this voice termination time often occupies a large portion of the consonant closure time (almost half of it in Figure 2c).

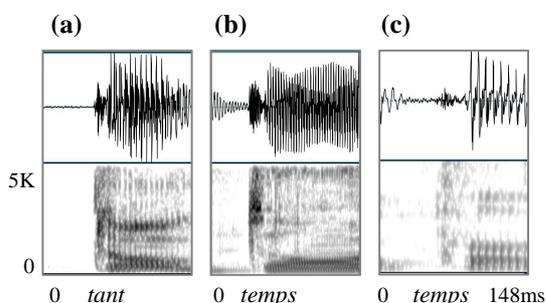


Figure 2. Examples of /t/ realizations. Phonetically [-v] in (a) and [+v] in (b) and (c)

For the voiceless fricative (/s/), it was not always possible to detect periodicity in the noisy signal. The absence or presence of energy in the very

low frequency band on the spectrogram (voiced bar) was thus a better criterion to classify phonetically unvoiced /s/ ([-v]) and voiced /s/ ([+v]), respectively. Again, partially voiced /s/ were considered as [+v].

Ambiguous cases were discussed with other experts, and a forced classification was always done.

2.3 Acoustic metrics

A manual description and classification of phonetic variants such as the one described above is not conceivable on larger-scale data. Automatable acoustic analysis has to be envisioned. Several acoustic parameters could be used to capture variation in phonetic voicing. To test these metrics, an acoustic study was carried out on the consonants showing the most voicing variation (the 270 stops (/t, /k/), for which we also have a good stable reference (the voiced /d/). The fricative /s/ is discarded here as its acoustic characteristics are too far apart from those of the stops, adding difficulties in the comparisons of the voicing cues.

Thirteen metrics have been applied to the manually segmented consonants in a semi-automated way using Praat. Closure and burst phases were merged into a single interval.

- **Duration:** consonant duration was measured, including both closure duration and burst.

- **Unvoiced frames:** a measure reporting the ratio of unvoiced frames over the total number of frames (**uv_ratio**) [(Gradoville, 2011; Kiss, 2013) see also (Hallé & Adda-Decker, 2007; Snoeren, Hallé & Segui, 2006) for the use of a voiced frame ratio] is computed with Voice Report function of PRAAT. **CV_uv** is a contextual extension of this metric corresponding to the difference between uv_ratios of the consonant and following vowel.

The other metrics have all been applied to a sub-region in the middle of the obstruents. Values are then obtained as averages of 3 measurements taken in the middle and in two points at equal distance of $\pm 7,5$ ms from the middle. Figure 3 illustrates the region where each metric is extracted. For the contextual metrics giving a measure of the consonant relative to the following vowel (CV_), the measurements in the vowel are made on a similar subregion in the vowel. Moreover, these metrics were computed both on the unfiltered signal and on a 0-500Hz low-pass

filtered signal ($_lf$) in order to filter out potential effects of noisy incomplete closures.

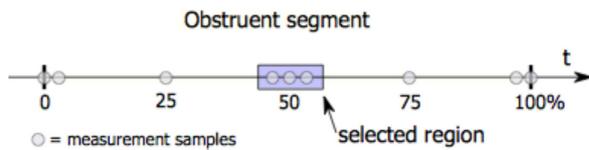


Figure 3. Illustration of samples measurement effected on each target en following vowel.

- **Energy:** following (Snoeren, Hallé & Segui, 2006; Gradoville, 2011), metrics based on signal energy were defined assuming that voicing into closure will increase the energy of the consonant. **Nrj** corresponds to the absolute intensity measured in dB while **nrj_{lf}** is limited to the low frequency band. **CV_{nrj}** gives the intensity difference between the obstruent and the following vowel (Gradoville, 2011), same for **CV_{nrjlf}** but in low frequencies.

- **Harmonic-to-noise ratio:** following (Bárkányi & Kiss, 2010; Gradoville, 2011; Kiss, 2013), Harmonics-to-noise ratios (**hnr** and **hnr_{lf}**) were obtained using the harmonicity object in PRAAT with the cross-correlational method (settings: time step 0.01, minimum pitch 75 Hz, silence threshold: 0.001, number of period window: 4.5). **CV_{hnr}** and **CV_{hnrlf}**, give the hnr difference between the obstruent and the following vowel in the two (full and low) frequency bands.

- **Fundamental frequency:** a simple fundamental frequency measure (**f0_{bin}**) based on a cross-correlation f0 detection (with a pitch ceiling at 400Hz) was used. Continuous f0 values extracted with the PRAAT pitch object were binarized as [+v] when $f_0 > 75$ Hz and [-v] when $f_0 \leq 75$ Hz. This measure was also applied to the filtered signal, as f0 detection algorithms may be sensitive to other sources of noise (**f0_{binlf}**).

In order to assess which of these 13 metrics are able to better capture the phonetic voicing or devoicing of the stops, we tested their potential to discriminate the production according to the manually defined classes: $VI_{[+v]}$, $VI_{[-v]}$, $Vd_{[+v]}$, $Vd_{[-v]}$, with Vd (voiced) and VI (voiceless) for underlying specification and [+v]/[-v] for phonetic voicing realization. Our hypothesis is that if acoustic metrics are able to discriminate between these four classes, then they can be considered as good predictors of phonetic voicing. We test this hypothesis using a discriminant function analysis (DFA). The four obstruent classes are our a priori categories. A stepwise forward variable selection using the Wilk’s

Lambda criterion, to the “greedy.wilk” function (Weihs & al., 2005), is performed to identify which metrics are relevant to discriminate between the classes. The selected metrics form the discriminant variables of the DFA. Then, a cross validation method is used to evaluate the predictive performance of the model. This analysis is performed with R (R Development Core Team, 2008).

3 Results

3.1 Expert classification

On the 378 tokens, 5 of the /t/s had to be discarded due to the presence of external noise. For three of the /d/s, no acoustic cues of closure phase or release could be identified (nor perceived) and these cases were classified as deleted. The remaining 370 target consonants were classified as shown in Figure 4.

Surprisingly, a large number of underlying voiceless targets have been found to be phonetically voiced ([+v]). Almost 3/4 of the /t/s (74%) showed partial or complete voicing during closure and were classified as [+v] according to our rather strict criteria. The alveolar stop is the most prone to voicing variation among the three voiceless obstruents. Nonetheless, more than half of the velar voiceless stops /k/ (61%) features partial or complete voiced closures. For the fricative /s/, most of the renditions are phonetically voiceless, even though 30% present voicing cues during constriction.

If the phonetic voicing of underlying voiceless targets is quite frequent, the reverse is not true in our data. Only 4 renditions (4%) of /d/ have been found to be phonetically devoiced.

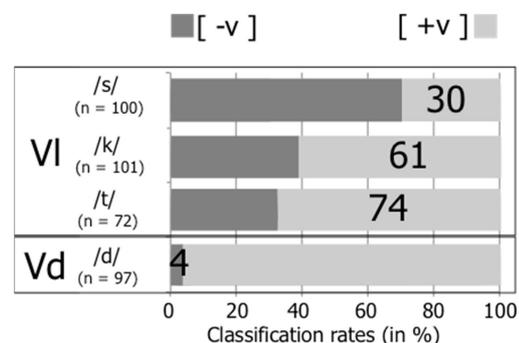


Figure 4. Distribution (in %) of the 370 target consonants classified in terms of phonetic voicing by the expert.

3.2 Acoustic classification

Three of the 13 metrics stand out as good predictors of group membership: CV_nrij_lf, uv_ratio and target_length. All together these metrics capture variations in the temporal domain, in periodicity, and in energy, showing that phonetic voicing is better accounted for by a composite multi-dimensional acoustic quantification, rather than periodicity alone (Snoeren et al 2006). Table 2, gives the mean values found for the consonants in the four classes of these metrics.

Variables	Vl	Vl	Vd	Vd
	[-v]	[+v]	[-v]	[+v]
cv_nrij_bf	-22	-17	-25	-4
uv_ratio	68	35	60	6
duration	88	96	96	61

Table 2. Summary of the mean class for each selected variables.

The fact that the other 10 metrics are not considered in the model is not really surprising. Indeed, for F0_bin(_lf), it shows that a categorical measure of whether f0 detection is present or not in the middle of the consonant is not sensitive enough to capture the gradual phenomenon we are looking at. For the hnr metrics and the energy metrics computed on the unfiltered signal (nrj, CV_nrij), it seems that they are too much sensitive to background noise (which often occurs in these type of recordings done in a natural setting)

and also may be disturbed by other sources of noise in the cases of incomplete stop closure. The absolute uv_ratio, on the other hand, appears to be favored over the relative CV_uv_ratio due to the fact that the following vowel is usually fully voiced (so CV_uv=uv_ratio-1).

In order to test the predictive power of the three selected metrics for group membership, three linear discriminant functions were built with these variables. The first function was able to explain 93% of the inter group variance and the discriminant model was able to classify accurately 81% of the consonants tested (82% without cross-validation). The small difference between the two classifications shows the reliability of the model to distinguish the class of consonants. The classification results of DFA with cross-validation method are reported in Table 3 and Figure 5.

		Cross-validated counts				#	P	
		Vl	Vl	Vd	Vd			
Predicted		[-v]	[+v]	[-v]	[+v]			
		Vl _[-v]	38	9	3	1	51	75%
		Vl _[+v]	20	95	1	6	122	78%
		Vd _[-v]	0	0	0	0	0	0%
	Vd _[+v]	0	11	0	86	97	89%	
	#	58	115	4	93	35		
	R	66%	83%	0%	92%			

Table 3. Classification summary of the cross-validated model (P=precision, R=recall).

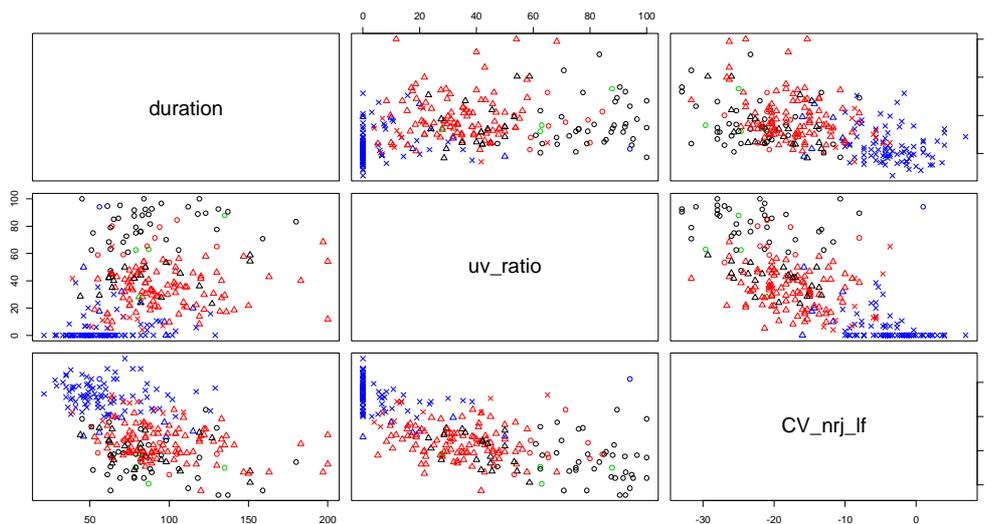


Figure 5. Plot representation of metric values for each target according, to their original class (color) and predicted class (symbol) (see Figure 6, next page)

Predicted	Cross-validated counts			
	VI	VI	Vd	Vd
	[-v]	[+v]	[-v]	[+v]
VI _[-v]	○	○	○	○
VI _[+v]	△	△	△	△
Vd _[-v]				
Vd _[+v]		×		×

Figure 6. Legend for each Plot

We can see that canonically produced underlying voiced consonants (Vd_[+v]) are best discriminated by the model (92% accuracy). On the other hand, canonically realized voiceless stops (VI_[-v]) are poorly classified (66%) and 34% of them have been mixed-up with phonetically voiced variants (VI_[+v]). Non-canonical consonants (Vd_[-v] and VI_[+v]) show interesting results. While the four phonetically devoiced /d/s (Vd_[-v]) were misclassified, 3 of them were indeed recognized as [-v] and assigned to the VI_[-v] group. For the phonetically voiced realization of /t/ and /k/ classification was rather performing with 83% of the VI_[+v] correctly predicted as such. Results show that the few wrongly classified VI_[+v] have been considered either as phonetically voiced variants (9 cases VI_[-v]) or as voiced /d/s (11 cases Vd_[+v]).

The precision of the classification is another aspect to consider before applying this classification model to a larger dataset. Precision indicates the rate of false alarms, i.e. the % of consonants included in a group by the discriminant function, which do indeed belong to this group. Low precision would be problematic because it would mean that based on these three metrics, the model would return classes with more errors than correctly classified consonants. This is not the case here. Except for the predicted Vd_[-v] group where no tokens were classified, relatively high precision scores are found in all predicted groups (75 to 89%).

4 Discussion

While C-to-C voice assimilation is known to be frequent in French, both word medially or across word boundary, variation in the voicing of consonants in a prevocalic context had not been systematically studied before. Our observation of about 100 exemplars of each of the consonants /d, t, k, s/ produced in a controlled set of words in a /_ã/ context showed that variation in phonetic voicing is quite pervasive in natural continuous French. Surprisingly, 68% of the voiceless stops, and 30% of the /s/, are phonetically voiced

(fully or partially). Devoicing of voiced stops, on the contrary, seems to be quite rare. Even though, an effect of the right context has to be tested in our data (recall that our word initial consonants are preceded by either a pause, a word-final consonant or vowel), we can tentatively interpret the phonetic voicing of voiceless consonant as a coarticulatory anticipation of the vocal fold setting for the upcoming vowel. The preferred direction of voice assimilation in CC context argues in favor of this interpretation. Indeed the most frequent cases of C-to-C voice assimilation are regressive (Meunier, 1994), progressive assimilation is only found consonant+liquid clusters, with a devoicing of the liquid after voiceless C). Moreover, it seems that the phonetic voicing of voiceless consonants is preferably triggered by a following vowel than by a following consonant since, in CC sequences, voiced stops are more frequently devoiced by a following voiceless C than the reverse (Snoeren, Hallé & Segui, 2006).

5 Summary and Conclusion

In this study, our goals were 1) to describe the observable variations affecting the voicing of French obstruents in a controlled set of words produced in a spontaneous speech setting; 2) to assess the reliability of a range of acoustic metrics to detect these variations with respect to a manual classification of the productions. We saw that French singleton obstruents featured great voicing variations in natural speech, mainly for the voiceless stops, which are frequently voiced (68%). Different acoustic dimensions were found to predict with 81% accuracy the phonetic realization of the stops in terms of voicing, these include a measure of energy (CV_nrij_lf), periodicity (uv_ratio), and temporal dimension (duration). In order to better understand the conditioning of voice modification in French consonants, an examination of a larger set of consonants in various context and word position is planned. To this aim, we tested in this study a set of acoustic metrics for their potential to discriminate phonetic voicing on stops. The relative measure of energy between the consonant and the vowel in the 0-500Hz frequency band (CV_nrij_lf), the proportion of unvoiced frames in the consonant (uv_ratio), and the duration of the consonant (target_length) were found to be good indicators of group membership. Overall, these metrics were able to predict phonetic voicing [+v] with a global (VI/Vd mixed) accuracy rate of 87% and a

good precision (83%). Voicelessness [-v], however, is not well predicted by these metrics, with a poorer discrimination (61%) but relatively good precision (75%). A closer look at the misclassified tokens is now needed to understand why some have wrongly been assigned to a [+v] or [-v] category based on these metrics.

Acknowledgements

This work is done in collaboration with Martine Adda-Decker and Cécile Fougeron, and is supported by the French Investissements d'Avenir - Labex EFL program (ANR-10-LABX-0083).

References

- Bárkányi, Z., Kiss, Z. 2010. Is /v/ different? *Proc. Twenty years of theoretical linguistics in Budapest* 25.
- Boersma, P., Weenink, D. 2014. Praat: doing phonetics by computer [Computer program]. Version 5.4.04, retrieved 28 December 2014 from <http://www.praat.org/>
- Bürki, A., Fougeron, C., Gendrot, C., Frauenfelder, U.H. 2011. Phonetic reduction versus phonological deletion of French schwa: Some methodological issues. *Journal of Phonetics* 39, 279–288.
- Duez, D. 1995. On spontaneous French speech: aspects of the reduction and contextual assimilation of voiced stops. *Journal of Phonetics* 23, 407–427.
- Gendrot, C., Adda, M. 2005. Impact of duration on F1/F2 formant values of oral vowels: an automatic analysis of large broadcast news corpora in French and German. *Proc. Eurospeech* Lisbon (Portugal), 2453-2456.
- Gradoville, M.S. 2011. Validity in measurements of fricative voicing: Evidence from Argentine Spanish. *Proc. 5th Conference on Laboratory Approaches to Romance Phonology*. 59–74.
- Gravier, G., Adda, G., Paulson, N., Carré, M., Giraudel, A., Galibert, O. 2012. The ETAPE corpus for the evaluation of speech-based TV content processing in the French language, International Conference on Language Resources, Evaluation and Corpora. Presented at the LREC - Eighth international conference on Language Resources and Evaluation.
- Hallé, P., Adda-Decker, M. 2007. Voicing assimilation in journalistic speech, *Proc. 16th ICPHS Saarbrücken*, 493–496.
- Johnson, K. 2004. Massive reduction in conversational American English, *Proc. of the Workshop on Spontaneous Speech: Data and Analysis*. 29–54.
- Kiss, Z. 2013. Measuring voicing correlates of voicing in stops and fricatives. <http://seas3.elte.hu/VLlxx/gkiss.html>
- Kocjancic Antolík, T., Fougeron C. 2013. Consonant distortions in dysarthria due to Parkinson's disease, Amyotrophic Lateral Sclerosis and Cerebellar Ataxia. *Proc. Interspeech* Lyon.
- Meunier, C. 1994. Les groupes de consonnes : problématique de la segmentation et variabilité acoustique. PhD thesis Université de Provence.
- Meunier, C. 2005. Invariant et variabilité phonétique. In: Nguyen, N. (ed). *Forme et Substance*. 349-374.
- Meunier, C., Espesser, R. 2012. Vowel reduction in conversational speech in French: The role of lexical factors. *Journal of Phonetics* 39 (3), 271-278.
- R Development Core Team. 2008. R: A language and environment for statistical computing. R Foundation for Statistical Computing, Vienna, Austria. <http://www.R-project.org/>
- Raymond, W.D., Dautricourt, R., Hume, E. 2006. Word-internal /t,d/ deletion in spontaneous speech: Modeling the effects of extra-linguistic, lexical, and phonological factors. *Language Variation and Change* 18, 55–97.
- Snoeren, N.D., Hallé, P.A., Segui, J. 2006. A voice for the voiceless: Production and perception of assimilated stops in French. *Journal of Phonetics* 34, 241–268.
- Torreira, F., Ernestus, M. 2011. Vowel elision in casual French: The case of vowel /e/ in the word c'était. *Journal of Phonetics* 39, 50–58.
- Weihls, C., Ligges, U., Luebke, K., Raabe, N. 2005. klaR Analyzing German Business Cycles. In Baier, D., Decker, R. and Schmidt-Thieme, L. (eds.). *Data Analysis and Decision Support*, 335-343, Springer-Verlag, Berlin

Contraintes phonologiques et mots d'emprunt en japonais

Rémi Lamarque

Aix-Marseille Université

Faculté des Arts, Lettres, Langues et Sciences humaines

29, avenue Robert Schuman, 13621 Aix-en-Provence Cedex 01

remi.lamarque@etu.univ-amu.fr

Résumé

Le japonais est une langue qui n'accepte ni groupes consonantiques, ni consonnes finales. Cela a évidemment des répercussions sur le processus d'adaptation des mots d'emprunt. Comment le japonais gère-t-il les groupes consonantiques et les consonnes finales lorsqu'il emprunte ? La Théorie de l'Optimalité nous permet de répondre à cette question de manière assez convaincante. En effet, en réinterprétant les règles phonotactiques de la langue en terme de contraintes, puis en les hiérarchisant, on peut aisément schématiser le processus d'adaptation des emprunts dans son ensemble. On peut ainsi en comprendre le fonctionnement général aussi bien que ses exceptions. Nous illustrerons ce fonctionnement par l'exemple des contraintes qui régissent le choix de la voyelle épenthétique dans les cas d'emprunts contenant un groupe consonantique ou une consonne finale.

1 Introduction

Les études menées sur la catégorie des mots d'emprunt dans diverses langues ont mis en lumière la présence de caractéristiques spécifiques à cette couche du lexique. On notera, déjà parmi les premiers travaux sur ce sujet, des études phonologiques sur le japonais se focalisant en particulier sur le lexique *gairaigo*, c'est-à-dire, la catégorie des mots d'emprunts (Lovins, 1973 ; Ohso, 1971). Le développement dans les années 1990 de la Théorie de l'Optimalité (Prince et Smolensky, 1993), selon laquelle tout fait langagier est le résultat d'un conflit entre des contraintes dont la hiérarchie diffère selon les langues, conforte l'intérêt des mots d'emprunt en tant que thème de recherche. Parmi les nombreuses théories développées à cette époque, nous avons choisi d'utiliser celle proposée par

Mester et Itô en 1995¹, qui envisage la structure du lexique des langues comme un ensemble de cercles concentriques.

Après avoir détaillé l'approche de Mester et Itô, nous montrerons l'intérêt du choix de ce cadre théorique pour l'analyse des mots d'emprunt en japonais. Puis nous nous concentrerons sur la description d'un phénomène en particulier : le choix de la voyelle épenthétique dans les emprunts comprenant des groupes consonantiques ou des consonnes finales. Nous souhaitons illustrer la manière dont la Théorie de l'Optimalité permet de décrire efficacement le processus de l'emprunt en japonais, tout en nous limitant à l'observation de deux caractéristiques remarquables de cette langue : l'absence de groupes consonantiques et de consonnes finales.

2 Présentation du cadre théorique

La théorie de Mester et Itô

En 1995, Mester et Itô développent une théorie qui s'inscrit dans le courant génératif, et plus précisément dans celui de la Théorie de l'Optimalité. Celle-ci se propose de décrire la structure du lexique des langues comme un ensemble de cercles concentriques. Plus le lexique respecte les contraintes de la langue et plus il se rapproche du centre de la structure, aussi appelé noyau. De manière opposée, plus le lexique enfreint de contraintes, plus il s'éloigne du noyau et appartient aux couches périphériques. L'application de ce principe aux emprunts japonais nous permet d'établir une hiérarchie dans les contraintes de la langue et d'expliquer les processus d'adaptation des mots d'emprunts. D'après Mester et Itô, quatre strates se dégagent pour le lexique japonais : 1) la catégorie des Yamato ou les mots autochtones ; 2) les kango, ou mots sino

¹ Cette théorie est reprise dans leur article de 2008.

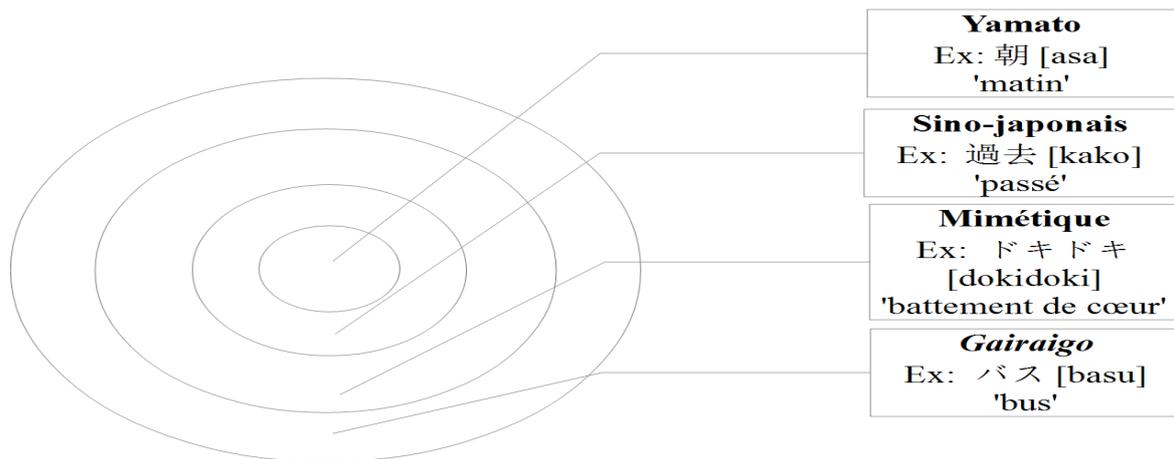


Schéma 1 : Les strates lexicales du japonais, d'après la théorie de Mester et Itô.

-japonais ; 3) les mots mimétiques, onomatopées et idéophones ; et 4) les gairaigo, ou mots d'emprunt. Ces quatre strates s'organisent en cercles concentriques comme dans le schéma 1 ci-dessus.

Dans ce cadre théorique, l'étude de la catégorie des mots d'emprunt s'avère particulièrement intéressante puisqu'il s'agit de la catégorie la plus périphérique. De ce fait, seules les contraintes au sommet de la hiérarchie s'appliquent aux mots d'emprunt. L'examen de ces derniers permet alors de distinguer entre les contraintes inviolables et celles qui sont plus permissives, situées plus bas dans la hiérarchie. En d'autres termes, si les catégories situées au centre de la structure nous informent sur les contraintes phonologiques et phonotactiques présentes dans une langue, l'étude des infractions à ces contraintes dans les strates les plus périphériques permet de les hiérarchiser. Le travail de Shinohara (1997), sur l'adaptation de mots français et anglais en japonais par six informatrices japonaises, est un bon exemple d'application de cette théorie à de larges corpus.

Après avoir présenté brièvement le cadre théorique utilisé, nous illustrerons notre propos par quelques exemples. L'étude des mots Yamato, la couche la plus centrale dans la structure du lexique, permet d'observer toutes sortes de contraintes qui s'appliquent aux mots de la langue. D'un point de vue phonotactique, on s'aperçoit, par exemple, qu'il est impossible de produire des groupes consonantiques ou des consonnes en position finale absolue de mot, ce qui peut s'exprimer sous la forme de deux contraintes que nous appellerons respectivement *CC et *C#. Sur le plan phonologique, des règles d'allopho-

nies peuvent également s'exprimer sous forme de contraintes. Nous nous concentrerons ici sur la

contrainte de palatalisation des fricatives alvéolaires devant /i/ et /j/ et la contrainte d'affrication des occlusives alvéolaires devant les voyelles hautes (que nous nommerons respectivement « Palat° » et « Affric° ») qui entraînent les règles d'allophonie représentées dans le schéma 2² (cf. page suivante) :

Dans ce travail, qui s'inscrit dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité, nous supposons donc que ces contraintes phonologiques et phonotactiques sont en constante opposition avec des contraintes de fidélité dans le processus de sélection d'outputs optimaux, et plus particulièrement dans le cas de l'adaptation de mots d'emprunt, sur lequel nous nous focalisons ici.

Application au lexique gairaigo

Dans un deuxième temps, nous étudierons comment l'étude de la strate des *gairaigo*, la plus périphérique dans la structure du lexique, nous permet d'établir une hiérarchie dans ces contraintes. Pour ce travail, nous avons constitué un corpus d'une centaine de mots d'emprunt trouvés dans diverses sources écrites (un roman, un manuel scolaire, un journal, un magazine de prépublication de manga et un blog) (Lamarque, 2013). Ces mots n'ont pas été sélectionnés

² 1Schémas repris de Labrone (2006). Nous avons volontairement simplifié les règles d'allophonie en ne tenant pas compte du phénomène de neutralisation qui touche les phonèmes /z/ et /d/ lorsqu'ils sont suivis de voyelles hautes.

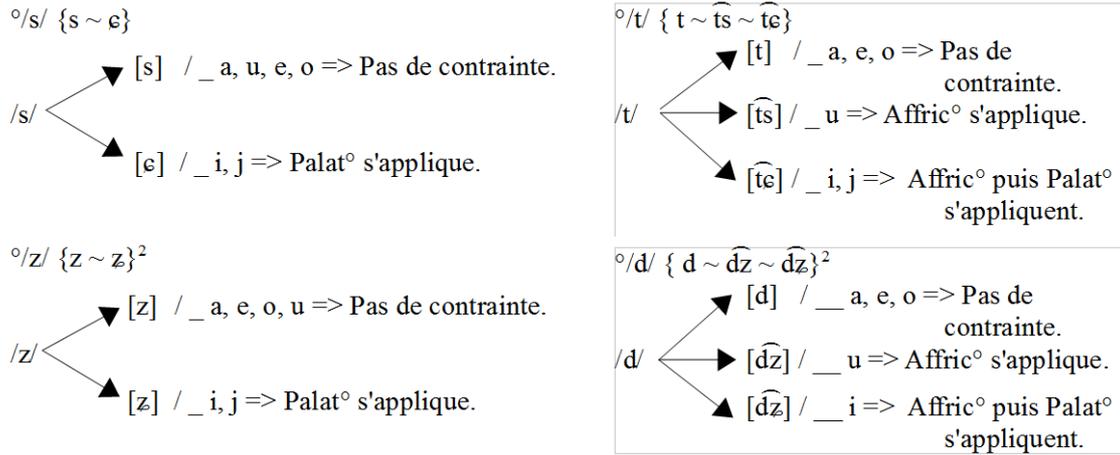


Schéma 2 : les règles d'allophonie de /s/, /t/, /z/ et /d/ en japonais.

puisque nous avons retenu les vingt premiers mots d'emprunt qui apparaissent dans chacune des sources.

Il est intéressant de noter que les syllabaires du système d'écriture du japonais, qu'il s'agisse de celui consacré à l'écriture des mots d'emprunts (les *katakana*) ou de celui employé pour les mots japonais (les *hiragana*) procurent des informations phonologiques et phonétiques assez précises, qui auraient pu suffire pour notre étude. Toutefois, nous avons souhaité faire prononcer les mots sélectionnés par un locuteur natif pour confirmer ces informations.

Dans ce corpus, nous trouvons par exemple le mot *メディア* [media] emprunté à l'anglais 'media' [mi:diə]. Nous supposons que l'input pour ce mot d'emprunt en japonais est /media/. L'un des reproches qui est souvent formulé à l'encontre de la Théorie de l'Optimalité est le flou qui entoure la notion d'input, ainsi que celle d'output, dans une moindre mesure. En effet, comment déterminer avec certitude l'input d'un mot s'il s'agit de l'image acoustique que les locuteurs en ont ? Nous ne possédons actuellement aucun outil, aucun moyen, nous permettant d'observer cette forme qui n'existe concrètement que dans la tête des locuteurs et nous ne prétendons pas apporter de solution dans ce domaine. Il semble pourtant que l'input peut être influencé par au moins deux facteurs : la forme écrite du mot d'origine et la perception de la prononciation d'origine une fois passée au crible phonologique de la langue. Dans le cas des emprunts japonais à l'anglais, on trouve une correspondance relativement régulière entre les consonnes des deux langues (cf. schéma 3³, page suivante). En re-

vanche, ce n'est pas le cas pour les voyelles qui semblent influencées tantôt par l'un des facteurs principalement, tantôt par l'autre. Dans l'exemple de 'media', le fait que la première voyelle soit perçue comme un /e/, bien que la prononciation anglaise soit [mi:diə], est vraisemblablement dû à l'influence de la forme écrite.

Nous supposons donc que l'input japonais pour le mot anglais 'media', influencé entre autre par l'écriture, est /media/. Quant à son output, il s'agit donc de [media]. On constate alors que la contrainte Affric° n'a pas été respectée pour permettre à l'output d'être le plus proche possible de l'input. On peut en déduire que la contrainte de fidélité à l'input pour un mot d'emprunt (que nous abrègerons en Fid[G] pour « Fidélité [*gai-raigo*] ») est plus importante que la contrainte phonologique Affric°. Dans la hiérarchie des contraintes, on peut donc placer Fid[G] au-dessus de Affric°. Le processus de sélection du candidat optimal est schématisé par le tableau 1 :

	Input: /media/	Fid[G]	Affric°
1.	medzia	*!	
2. =>	media		*

Tableau 1 : Fid[G] > Affric°

Ce tableau doit être lu de la manière suivante : [medzia] et [media] sont deux candidats à l'output susceptibles de correspondre à l'input

³ Tiré de Shinohara (1997)

Anglais

p	t	k	b	d	g	f	v	θ	s	ð	z	ʃ	ʒ	h	tʃ	dʒ	m	n	ŋ	l	r	j	w
								∨	∨											∨			
p	t	k	b	d	g	ϕ	b	s	z	ɛ	ʒ	h	tɛ	dʒ	m	n/N	Ng/N	r	j/i	w/u			

Japonais

Schéma 3 : La correspondance segmentale des consonnes de l'anglais en japonais.

/media/, numérotés arbitrairement 1. et 2⁴. La flèche indique le candidat sélectionné par la langue. Les astérisques « * » apparaissant dans les colonnes Fid[G] et Affric^o signalent les infractions à ces contraintes. Les contraintes sont rangées par ordre hiérarchique pour plus de clarté. Le point d'exclamation « ! » indique l'infraction qui a été déterminante dans l'élimination d'un candidat.

Dans cet exemple on peut donc dire que le candidat [medzia] est éliminé car il enfreint Fid[G]. En revanche [media] est sélectionné même s'il enfreint Affric^o. Cela confirme notre hypothèse : Fid[G] est situé au-dessus de Affric^o dans la hiérarchie des contraintes.

D'autre part, nous n'avons trouvé, ni dans notre corpus, ni dans d'autres sources, des mots qui enfreindraient les autres contraintes évoquées précédemment. En effet, il n'existe apparemment pas de mot en japonais, en infraction à la contrainte *CC, c'est-à-dire qui contiendrait un groupe consonantique, ni de mots en infraction à *C#, i.e. se terminant par une consonne, ni de mot en infraction à Palat^o, i.e. contenant une fricative alvéolaire non palatalisée devant /i/. On trouve en revanche de nombreux exemples de mots d'emprunt qui enfreignent la contrainte de fidélité afin de respecter ces trois contraintes phonologiques et phonotactiques. On peut citer l'exemple de l'emprunt de l'anglais 'business' dont l'input correspondant en japonais est /bizines/ mais dont l'output est [bizinesu]. Le processus de sélection de l'output optimal est présenté dans le tableau 2.

Cet exemple illustre parfaitement que l'infraction à la contrainte Palat^o est interdite, même pour un mot d'emprunt puisque le candidat

[bizinesu], bien qu'il enfreigne Fid[G] est préféré au candidat [bizinesu].

	Input: /bizines/	Palat ^o	Fid[G]
1.=>	bizinesu		*
2.	bizinesu	*!	

Tableau 2 : Palat^o > Fid[G]

Ces deux exemples, nous ont permis de montrer la possibilité d'établir une hiérarchie parmi diverses contraintes du japonais. En effet nous savons désormais que *CC, *C# et Palat^o sont au-dessus de Fid[G] qui est elle-même au-dessus de Affric^o. Ce que nous pouvons résumer par le schéma suivant : { *CC ; *C# ; Palat^o }⁵ > Fid[G] > Affric^o.

3 Le choix de la voyelle d'épenthèse

Épenthèse de /u/

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que les contraintes *CC et *C# se situaient au sommet de la hiérarchie et étaient par conséquent inviolables. Pourtant, il arrive fréquemment que les mots empruntés contiennent des groupes consonantiques ou des consonnes finales dans leur langue d'origine. Nous allons donc à présent nous intéresser à la manière dont le japonais traite ce genre de situation. Nous avons vu dans le chapitre précédent l'exemple du mot anglais 'business' dont l'input en japonais est /bizines/. Cet input possède une consonne finale, ce qui est en infraction à *C#. De ce fait une voyelle /u/ va être ajoutée à l'output pour éviter cette infraction. Bien entendu, cela constitue une infraction de plus à la contrainte de fidélité, mais cette dernière étant située plus bas dans la hiérarchie, son infraction est moins coûteuse. Ainsi, contraire-

⁴ On pourrait imaginer d'autres candidats, mais nous nous limitons aux plus probables pour plus de clarté.

⁵ Nous plaçons entre accolades les groupes de contraintes dont on ignore l'ordre hiérarchique.

ment à ce qui est indiqué dans le tableau 2, l'output [bizinesu] contient deux infractions à la contrainte de fidélité. La première est due, comme nous l'avons vu, à la nécessité de respecter Palat° et la seconde est due à la nécessité de respecter *C\# , ce qui est résumé dans le tableau 3 :

	Input: /bizines/	*C\#	Palat°	Fid[G]
1.=>	bizinesu			**
2.	bizinesu		*!	
3.	bizines	*!		
4.	bizines	*!	*!	

Tableau 3 : { *C\# ; Palat° } > Fid[G]

Le choix de la voyelle /u/ s'explique facilement. Le japonais possède cinq voyelles phonologiques : a, i, u, e, o. Les durées moyennes des réalisations sonores de ces voyelles sont classées de la plus longue à la plus brève de la manière suivante : a > e > o > i > u (Shimizu Han, 1962). Notez que les deux dernières voyelles de ce classement, /u/ et /i/, sont aussi les plus fermées du système. Ce caractère fermé et bref entraîne, par ailleurs, un phénomène de dévoisement de ces voyelles lorsqu'elles sont prononcées entre deux obstruantes sourdes ou en fin d'énoncé après une obstruante sourde (par exemple : /kitai/ 'attente' est réalisé [kɪtai]). On peut en conclure que le /u/ est la voyelle la plus faible du système sur le plan acoustique. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle est choisie comme voyelle d'épenthèse dans la majorité des cas. Cela suppose qu'il existe une contrainte qui impose une uniformité de la voyelle épenthétique dans les emprunts. Nous nommerons « Epen /u/ » la contrainte qui impose que, dans le cas du japonais, le /u/ soit la voyelle d'épenthèse.

Il existe toutefois des cas où la voyelle /u/ ne sera pas sélectionnée. Cela est directement lié à la contrainte phonologique Affric° que nous avons étudiée précédemment. Dans les cas où /u/ n'est pas sélectionné, on pourra trouver soit /i/, soit /o/ selon le contexte. Nous avons décidé de nous intéresser à ce phénomène en particulier car, même s'il a été largement décrit, nous n'avons pas trouvé de description du point de vue de la Théorie de l'Optimalité qui soit pleinement satisfaisante. Même dans la description très détaillée du phénomène faite par Shinohara (1997), il reste un point que nous aimerions éclaircir. Comme nous l'expliquerons plus en détail dans les paragraphes suivants, il semble assez clair que /o/ est employé lorsque /u/ et /i/ sont indis-

ponibles en raison d'un contexte phonologique soumis à la contrainte Affric° . En d'autres termes, /o/ apparaît après les occlusives alvéolaires car la présence de voyelles hautes entraînerait l'affrication de ces consonnes. Pourtant, /o/ n'est pas la seule voyelle non haute du système vocalique japonais et nous n'avons pas trouvé d'explication convaincante concernant le choix de /o/ plutôt que /e/ et /a/ dans ces mêmes contextes.

Nous souhaitons donc proposer notre propre interprétation de ce phénomène. Tout d'abord, nous avons vu que la contrainte Affric° excluait l'épenthèse de la voyelle /u/ (et /i/). Nous postulons donc que Affric° est plus haut dans la hiérarchie que Epen /u/. Puis nous supposons que le processus de sélection de la voyelle d'épenthèse suit le principe suivant : la voyelle sélectionnée est la plus faible des voyelles disponibles dans le contexte. Nous entendons par « disponible » le fait qu'elle n'entraîne pas d'infraction à une contrainte phonologique supérieure dans la hiérarchie. Par exemple, comme Affric° est supérieure à Epen /u/, la voyelle /u/ n'est pas disponible après les occlusives alvéolaires, car ce serait une infraction à Affric° .

Le classement des voyelles selon leur faiblesse se fait d'après les critères que nous avons évoqués précédemment : longueur, degré de fermeture et cas de dévoisement. D'après ces critères, la voyelle la plus faible du système est bien le /u/, suivi du /i/, puis du /o/ (on peut supposer que vient ensuite le /e/, puis le /a/, mais cela n'a pas d'incidence sur la suite). Pour schématiser, les voyelles du japonais s'organisent de la plus forte à la plus faible de la manière suivante : a > e > o > i > u.

Enfin, pour exprimer cela du point de vue de la Théorie de l'Optimalité, nous supposons qu'il existe des contraintes d'épenthèse de chaque voyelle et que ces contraintes sont classées dans la hiérarchie en fonction de la force de la voyelle. Plus la voyelle est faible, plus l'infraction à la contrainte de son épenthèse est coûteuse, et plus cette contrainte est placée haut dans la hiérarchie. Nous obtenons donc la hiérarchie suivante :

{ *CC ; *C\# ; Palat° } > Fid[G] > Affric° > Epen /u/ > Epen /i/ > Epen /o/ > Epen /e/ > Epen /a/

Grâce à cette hiérarchie de contraintes, on peut expliquer que /u/ est la voyelle d'épenthèse par défaut, comme illustré dans le tableau 4 (page suivante). De plus, cela permet aussi d'expliquer

	Input: /bizines/	*C#	Palat°	Fid[G]	Affric°	Epen/u/	Epen/i/	Epen/o/	Epen/e/	Epen/a/
1.=>	bizinesu			**			*	*	*	*
2.	bizinesi			**		*!		*	*	*
3.	bizineso			**		*!	*		*	*
4.	bizinese			**		*!	*	*		*
5.	bizinesa			**		*!	*	*	*	

Tableau 4 : { *C# ; Palat° } > Fid[G] > Affric° > Epen /u/ > Epen /i/ > Epen /o/ > Epen /e/ > Epen /a/

les cas où /o/ est retenu comme voyelle d'épenthèse, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant. Nous terminerons par les cas, plus complexes, pour lesquels /i/ est sélectionné comme voyelle d'épenthèse.

Dans le cas de 'business', parmi les candidats qui n'enfreignent pas de contraintes phonologiques, le candidat retenu comme output est celui qui a sélectionné la voyelle la plus faible disponible. La voyelle la plus faible du système vocalique japonais étant /u/, c'est le candidat 1 qui est retenu. Les autres sont rejetés à cause de leur infraction à Epen /u/.

Épenthèse de /o/ après les occlusives alvéolaires

Notre hypothèse concernant le processus de sélection de la voyelle d'épenthèse ayant été explicitée, nous allons maintenant appliquer ce processus aux cas d'épenthèse de la voyelle /o/ après les occlusives alvéolaires. Comme nous l'avons expliqué précédemment, l'épenthèse de /u/ après une occlusive alvéolaire entraînerait l'affrication de cette consonne. Cela constituerait alors une double infraction à la contrainte de fidélité par la présence dans l'output, premièrement d'une voyelle /u/ et deuxièmement d'une affriquée, qui ne sont pas présentes dans l'input. On pourrait envisager, pour un emprunt, que l'occlusive soit alors réalisée sans affrication, mais cela constituerait une infraction à Affric°. Par ailleurs, le problème serait identique si l'on remplaçait /u/ par /i/ dans ce contexte. C'est donc /o/ qui est sélectionné comme voyelle d'épenthèse dans ce contexte. Observons l'exemple de l'emprunt à l'anglais 'point' en intégrant, tout d'abord, uniquement la contrainte Epen /u/. (cf. tableau 5, page suivante)

Le candidat 1 ne respecte pas la contrainte *C#, ce qui n'est pas admissible en japonais, peu importe la couche du lexique. Les candidats 3 et 5 sont éliminés car ils font entorse à la contrainte

Fid[G] par deux fois : par la présence d'une affriquée ainsi que par celle d'une voyelle d'épenthèse qu'on ne retrouve pas dans l'input. Quant aux candidats 2 et 4, ils enfreignent la contrainte d'affrication qui domine Epen /u/. Ils sont donc éliminés également. Bien que le candidat 6 viole la contrainte Epen /u/, il est considéré comme étant le plus adapté par la grammaire du japonais, cela confirme que cette contrainte est dominée par toutes les autres.

Ainsi, nous avons pu exclure /u/ et /i/ du processus de sélection de la voyelle d'épenthèse. Toutefois, nous n'avons pas expliqué pourquoi /o/ est sélectionné, plutôt que /e/ ou /a/. En effet, cet ensemble de contraintes ne nous permet pas de choisir parmi les trois candidats du tableau 6 (cf. page suivante)

D'après Shinohara (1997 : page 68), le fait que le /o/, plutôt que le /e/ ou le /a/, sert de voyelle d'épenthèse dans ce contexte s'explique par le fait qu'il s'agit de la voyelle la plus proche de /u/ dans le système vocalique du japonais. Toutefois, la Théorie de l'Optimalité exige une explication en termes de contraintes, qui implique de définir un critère clair et objectif pour la sélection du /o/ face aux /e/ et /a/.

C'est pour cette raison que nous proposons la force des voyelles sur le plan acoustique comme critère. Nous supposons que devant l'indisponibilité de la voyelle la plus faible de son système, le /u/, en raison de l'infraction à la contrainte Affric°, le japonais se rabat sur la deuxième voyelle la plus faible, le /i/. Comme cette dernière est également indisponible, pour les mêmes raisons, il se rabat ensuite sur la troisième voyelle la plus faible, le /o/. Puisque le /o/ n'est pas une voyelle haute, il ne déclenche pas d'infraction à Affric° et peut donc être retenu comme voyelle d'épenthèse. Nous pouvons illustrer ce processus de sélection par le tableau 7 (cf. page suivante).

Nous avons précédemment expliqué l'élimination des candidats 1 à 5 ; concentrons-nous main-

	Input: /poiNt/	*C#	Fid[G]	Affric°	Epen /u/
1.	point	*!			*
2.	pointu		*	*!	
3.	point <u>su</u>		**!		
4.	pointi		*	*!	*
5.	point <u>ei</u>		**!		*
6. =>	pointo		*		*

Tableau 5 : *C# > Fid[G] > Affric° > Epen /u/ (nb : /N/ est une nasale homorganique. Elle assimile le point d'articulation de la consonne qu'elle précède).

	Input: /poiNt/	*C#	Fid[G]	Affric°	Epen /u/
1. ?	pointo		*		*
2. ?	pointe		*		*
3. ?	pointa		*		*

Tableau 6 : *C# > Fid[G] > Affric° > Epen /u/ (BIS)

	Input: /poiNt/	*C#	Fid[G]	Affric°	Epen /u/	Epen /i/	Epen /o/	Epen /e/	Epen /a/
1.	point	*!			*	*	*	*	*
2.	pointu		*	*!		*	*	*	*
3.	point <u>su</u>		**!			*	*	*	*
4.	pointi		*	*!	*		*	*	*
5.	point <u>ei</u>		**!		*		*	*	*
6. =>	pointo		*		*	*		*	*
7.	pointe		*		*	*	*!		*
8.	pointa		*		*	*	*!	*	

Tableau 7 : *C# > Fid[G] > Affric° > Epen /u/ > Epen /i/ > Epen /o/ > Epen /e/ > Epen /a/

tenant sur les candidats 6, 7 et 8. Ces trois candidats respectent les deux contraintes phonologiques *C# et Affric°. Ils enfreignent cependant la contrainte de fidélité Fid[G] par l'épenthèse d'une voyelle qui n'est pas présente dans l'input. En ce qui concerne cette voyelle d'épenthèse, ils enfreignent tous les contraintes Epen /u/ et Epen /i/, ce qui ne permet pas de les départager. Pour les candidats 7 et 8, c'est l'infraction à la contrainte Epen /o/ qui est donc éliminatoire, ce qui prouve qu'elle domine Epen /e/ et Epen /a/. De cette manière nous avons pu exclure à la fois les voyelles hautes /u/ et /i/, du fait qu'elles provoquent l'affrication des occlusives et les voyelles non hautes /e/ et /a/, en fonction de leur force sur le plan acoustique. Il ne reste donc plus que /o/, qui sera sélectionné comme voyelle d'épenthèse.

Épenthèse de /i/

Nous avons vu tout au long de cette section que l'épenthèse de /i/ engendrait les mêmes problèmes que l'épenthèse de /u/, puisque ces voyelles sont toutes les deux concernées par la contrainte Affric°. Il existe cependant des cas très spécifiques pour lesquels le /i/ sera sélectionné comme voyelle d'épenthèse. Nous nous intéresserons ici uniquement aux emplois qui sont toujours productifs en japonais moderne, c'est-à-dire, après les affriquées [tɕ] et [dʑ] et seulement pour les emprunts issus de l'anglais. Nous n'avons pas trouvé d'explication précise concernant la présence de ce comportement par-

ticulier pour les emprunts à l'anglais exclusivement. La voyelle /i/ pouvait également apparaître après /k/ et /ç/ dans les emprunts plus anciens, mais les mots récents tendent à remplacer /i/ par /u/ dans ces contextes. C'est ce que montre Shinohara (1997) avec des exemples tels que [ekisasaizu], une ancienne forme empruntée de l'anglais 'exercice' à présent concurrencée par la forme récente [ekusasaizu]. Ou encore [buraci], ancienne forme empruntée de l'anglais 'brush' qui est devenue [buraceu] dans des emprunts plus récents comme [ea:buraceu] 'air-brush'.

Ainsi, seuls les mots se terminant par une affriquée /tʃ/ et /dʒ/ en anglais conservent le /i/ comme voyelle d'épenthèse dans le japonais moderne. Dans notre corpus, nous trouvons l'exemple d'un emprunt récent : /buriRte/⁶ [buriitei] 'javel' adapté de [bli:tʃ] 'bleach' en anglais.

Afin d'expliquer ce phénomène d'après notre interprétation du processus de sélection de la voyelle d'épenthèse, il faudrait prouver l'existence d'une contrainte phonologique qui empêcherait la sélection de /u/ dans ce contexte. Malheureusement, nous n'arrivons pas à déterminer avec précision la raison du choix de /i/ après les consonnes affriquées.

D'après Shinohara (1997), cela doit être mis en relation avec le fait qu'il n'existe pas de syllabe [teu] en japonais. En effet, même si [teu:] (avec allongement vocalique) est très répandu, [teu] n'apparaît que dans quelques emprunts. On pourrait alors imaginer une contrainte phonologique interdisant les syllabes [teu]. Mais cette solution n'est pas satisfaisante pour deux raisons : premièrement, les syllabes [teu] ne sont pas interdites puisqu'elles existent dans quelques emprunts. Deuxièmement, cette explication se limite à [teu], or [dz] est aussi concerné.

Nous pensons qu'il faut également mettre cela en relation avec les règles d'allophonie étudiées plus haut. Nous savons en effet que /i/ et /j/ provoquent l'affrication ainsi que la palatalisation des occlusives alvéolaires, tandis que /u/ provoque uniquement leur affrica-

tion. De ce fait, les syllabes [teu] et [dz] correspondent sur le plan phonologique à /tju/ et /dju/, alors que les syllabes [tei] et [dzi] correspondent à /ti/ et /di/. Nous savons d'autre part que /j/ est phonétiquement très proche de /i/ puisqu'il s'agit de la spirante correspondante à cette voyelle. On pourrait penser qu'il existe un lien assez fort en japonais entre les sons [teu], [dz] et la voyelle /i/, qui impliquerait le choix de la voyelle /i/ en tant que voyelle d'épenthèse après ces consonnes.

Une autre solution qui nous paraît envisageable est de considérer la voyelle /i/ non pas comme une voyelle d'épenthèse mais comme présente dans l'input. Cela implique de remettre en question la correspondance segmentale telle que présentée dans le schéma 3. Rappelons que cette correspondance segmentale nous renseigne sur l'input, donc l'image acoustique des mots. On trouve dans ce schéma des correspondances entre des phonèmes anglais et des segments qui ne sont phonologisés que dans les mots d'emprunt du japonais. Par exemple, au phonème anglais /f/ correspond le segment japonais [ϕ], qui n'a pas le statut de phonème dans les strates centrales de la structure du lexique. En dehors de la catégorie des *gairaigo*, [ϕ] est la réalisation du phonème /h/ lorsqu'il précède /u/. Il s'agit donc d'un simple allophone. En revanche, dans les mots d'emprunt, [ϕ] est entièrement phonologisé et peut apparaître devant n'importe quelle voyelle. C'est pour cette raison qu'il peut apparaître dans les règles de correspondance segmentale et, par conséquent, dans l'input des mots empruntés.

On suppose qu'il en va de même pour le /tʃ/ anglais, qui correspond au [teu] japonais. Or s'il existe bien en japonais des syllabes [tea], [tee], [teu], [teo] et [tei], il n'existe pas de phonème */teu/ pour autant. En effet, les quatre premières séquences correspondent phonologiquement à /tja/, /tje/, /tju/ et /tjo/ tandis que la cinquième correspond à /ti/. Si l'on suppose que [teu] n'est pas plus phonologisé dans les mots d'emprunt que dans le reste du lexique, il est alors difficilement en-

⁶ /R/ est un segment spécial qui représente l'allongement vocalique au niveau phonologie.

visageable qu'il apparaisse de manière isolée dans les représentations acoustiques que les japonais ont de leurs mots d'emprunt. On peut penser au contraire qu'il est toujours étroitement lié à la voyelle /i/, comme nous l'indiquent les règles d'allophonie de la langue. Ainsi, le /tʃ/ anglais, lorsqu'il n'est pas suivi d'une voyelle, serait automatiquement mis en relation avec la suite [tʃi]. En revanche, les suites de type /tʃV/ seraient perçues comme [tʃeV]⁷, comme c'est le cas par exemple pour le mot anglais 'check', prononcé [tʃek] en anglais et [tʃekku] en japonais.

De cette manière, l'input du mot 'bleach' serait /buriRtʃi/ et son output serait [buriitʃi]. Il n'y aurait pas besoin alors d'épenthèse de voyelle finale, ce qui convient autant à notre vision des choses qu'à celles d'autres chercheurs, comme Shinohara (1997).

Bien entendu, il faut rappeler que l'analyse que nous proposons ici doit encore être améliorée, l'épenthèse de la voyelle /i/ résistant pour l'instant aux analyses dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité. Nous avons toutefois voulu proposer diverses hypothèses sur l'ensemble du processus de sélection de la voyelle d'épenthèse qui s'inscrivent dans ce cadre théorique et visent à éclaircir certains points demeurant flous dans d'autres analyses.

4 Conclusion

Le processus d'adaptation des mots d'emprunt en japonais est un phénomène qui a été largement étudié, que ce soit via la Théorie de l'Optimalité ou dans d'autres cadres théoriques. L'analyse en terme de contraintes s'avère particulièrement adaptée à l'étude du japonais. En effet, la théorie proposée par Mester et Itô nous permet non seulement d'établir une hiérarchie convaincante des contraintes de cette langue, mais elle nous apporte également une vision novatrice sur la structure des couches lexicales de celle-ci. C'est ce que nous avons voulu illustrer en nous focalisant sur quelques contraintes phonolo-

giques remarquables, telles que l'absence de groupes consonantiques et de consonnes finales, ainsi que les contraintes relatives aux règles d'allophonie du japonais : Affric^o et Palat^o. En nous intéressant au processus de sélection de la voyelle d'épenthèse, nous avons proposé la hiérarchie suivante :

{*CC ; *C# ; Palat^o} > Fid[G] > Affric^o > Epen /u/ > Epen /i/ > Epen /o/ > Epen /e/ > Epen /a/

Cette interprétation, bien qu'en accord avec d'autres analyses proposées dans d'autres travaux, met l'accent sur le processus de sélection de la voyelle d'épenthèse. Nous nous sommes concentrés ici sur l'explication d'un point qui restait obscur dans d'autres analyses : le fait que /o/ soit privilégié à /e/ et /a/ en tant que voyelle d'épenthèse après les occlusives alvéolaires. Il reste cependant certains phénomènes qui résistent à l'analyse en termes de contraintes, tels que les cas d'épenthèse de la voyelle /i/. Nous avons alors proposé plusieurs éléments d'explications pour ces exceptions.

Par ailleurs, ce phénomène a été décrit avec précision en dehors du cadre des théories des contraintes et s'avère prédictible (Labrune, 2006). Cela montre que le travail en Théorie de l'Optimalité sur le japonais, aussi productif soit-il, n'est toujours pas achevé.

Références

- Labrune, Laurence, La phonologie du japonais. Leuven : Peeters, 2006, 305 p.
- Lamarque, Rémi, « Théorie des contraintes et phonologie des mots d'emprunt en japonais ». Mémoire de master sous la direction de Vittrant Alice, Aix-Marseille Université, 2013, 64p.
- Lovins, Julie Beth, « Loanwords and the phonological structure of Japanese », Thèse de doctorat, Chicago : University of Chicago, 1973.
- Ohso, Mieko, « A Phonological Study of Some English Loan Words in Japanese », Thèse de doctorat, Columbus : Ohio State University, 1971.
- Mester, Armin, Itô Junko., « Lexical classes in phonology », in Miyagawa Shigeru, Saito Mamoru (eds.), The Oxford handbook of Japanese linguistics. New York : Oxford University Press, 2008, pp. 84-106.
- Mester, Armin, Itô Junko, « Japanese Phonology, Constraint Domains and Structure Preservation », in Goldsmith, John (ed.), The handbook of phono-

⁷ Le lien entre [tʃe] et /i/ est ici maintenu du fait que [tʃe] correspond à /tʃ/ au niveau phonologique. /j/ étant lui-même étroitement lié à /i/.

logical theory, Oxford : Blackwell, 1995, pp. 817-838.

Prince, Alan, Smolensky, Paul, Optimality theory constraint interaction in generative grammar. Malden : Blackwell, (1993/2002)2004, 289p.

Shinohara Shigeko, « Analyse phonologique de l'adaptation japonaise de mots étrangers ». Thèse de doctorat sous la direction de Riiland Annie, Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 1997, 219 p.

Shimizu Han Mieko., Japanese Phonology, An Analysis Based upon Sound Spectograms, Tôkyô : Kenkyûsha. 1962, 154p.

Organisation rythmique de la parole : le rôle des variations métriques dans la structuration du discours narratif

Nassima Fezza

Laboratoire Parole et Langage

CNRS, UMR 7309

Aix-en-Provence, France

nassima.fezza@lpl-aix.fr

Résumé

La modélisation des mécanismes par lesquels les informations prosodiques structurent la parole est au cœur des recherches actuelles en linguistique. S'inscrivant dans cette tradition, notre étude traite du rôle potentiel de l'organisation temporelle dans la structuration du discours narratif selon le modèle évaluatif de Labov (1972). Sur la base d'un corpus de 30 narrations, nous avons analysé d'abord les variations métriques au niveau de la microstructure discursive afin d'établir une éventuelle concordance entre frontières métriques locales et le découpage « labovien ». Au niveau macro-discursif de la structure topicale, nous avons considéré l'existence de patterns rythmiques correspondant aux sections compositionnelles du récit. Nos résultats démontrent que les variations rythmiques ne sont pas un critère de segmentation au niveau micro-discursif. Elles agissent plutôt au niveau de la macrostructure discursive en marquant la rupture thématique, des valeurs particulières de débit assurant le marquage l'ouverture et la fermeture du topique.

1 Introduction

Le discours est une entité structurée et hiérarchisée sur plusieurs niveaux. Des règles de cohésion, qui assurent la cohérence, sont appliquées à différents domaines de la structure discursive : mots, propositions, phrases et paragraphes. Chaque type de discours a sa propre structure

(Discours politique, recette de cuisine, article encyclopédique) et pour faciliter l'identification de celle-ci, le locuteur utilise des processus syntaxiques, sémantiques, discursif et pragmatiques. A l'oral, la prosodie joue un rôle important à tous ces niveaux, non seulement dans la segmentation du flux de parole en unités, mais également dans le processus de regroupement de ces unités au sein d'autres qui leur sont supérieures.

Sans prôner une relation directe entre organisation prosodique et structuration discursive, nous soutenons néanmoins l'hypothèse que la prosodie, au même titre que la syntaxe ou la sémantique, aide à la structuration du discours. Les différentes composantes prosodiques (tonales, spectrales et temporelles) participent ainsi aux marquages de la continuité informationnelle (Fon (1999)) et de la rupture thématique (Koopmans & Beinum 1996, Smith 2004), permettant ainsi de découvrir la structure compositionnelle et hiérarchique (Langus *et al.* 2012).

Le discours narratif (ou récit) est un objet d'étude pertinent de compositionnalité structurale. Si plusieurs modèles traitent différemment de cette compositionnalité (Labov (1972), Genette (1980), Prince (1982), Toolan (1988)), ils s'accordent tous sur son découpage en parties ordonnées (plus ou moins) temporellement et sémantiquement définies. Il semble donc intéressant de voir dans quelle mesure les variations métriques et la structuration sont congruentes. Plus précisément, nous proposons de répondre aux interrogations suivantes :

Peut-on considérer les variations métriques comme un indice robuste dans le processus de structuration ?

Si oui, à quel(s) niveau(x) de la structure discursive opèrent-elles ? La macrostructure, la microstructure, les deux ?

Le débit varie considérablement non seulement d'un locuteur à un autre, mais intrinsèquement dans la parole d'un même locuteur. Nous

explorons ici les processus régissant ces variations. Les variations de durée, les accélérations et les ralentissements dans le flux de parole ne se produisent pas uniquement sous contraintes physiologiques. Le locuteur ne superpose pas son tempo sur celui de sa respiration en fonction de ce qu'il a à dire. Ainsi sur le plan cognitif, nous projetons des unités informationnelles à produire, et nous faisons en sorte de varier le débit sur ces différents « blocs ». Ces variations temporelles répondraient à une stratégie de structuration de la part du locuteur, et sont perçues comme un indice de hiérarchisation par son interlocuteur (Langus *et al* (2012), Uhmman (1992)), elles seraient donc préméditées. Par ce caractère de préméditation Fon (1999) utilise le terme de *manipulation* qui conviendrait parfaitement à cette utilisation. Le locuteur fait varier son débit délibérément, avec pour but une communication fonctionnelle. Uhmman (1992) parle de *contextualisation* de la parole : les variations de débit permettent de contextualiser la pertinence informationnelle de ce qui est dit. Ainsi, en adoptant un débit lent, le locuteur souligne l'importance de ce qui est en train d'être annoncé à son interlocuteur. Au contraire, il accélère son débit là où il estime qu'au niveau informationnel son contenu est peu pertinent. La distinction nouveau/connu (new/given, Halliday 1967) semble donc un critère déterminant pour les variations rythmiques (Uhmman (1992) et Couper-Kuhlen (1992)).

La question de l'implication des variations rythmiques dans la structuration du discours narratif a déjà fait l'objet de quelques études (Beckman & Pierrehumbert (1986), Grosz & Hirschberg (1992), Hirschberg & Grosz (1992), Selting (1992), Selting (1996), Koopmans & Beinum (1996), Smith (2004) et Langus *et al* (2012)). Si toutes ces analyses s'accordent à souligner l'implication opérationnelle de l'organisation temporelle dans le processus de segmentation du discours, aucun consensus n'a été trouvé concernant les valeurs que revêtent ces variations, et la question de l'empan de ces variations reste en suspens.

Dans cette étude, nous proposons non seulement de spécifier la valeur des variations métriques, mais également de préciser l'étendue de ce phénomène dans la structure du discours narratif. Notre choix du type de discours s'est porté sur le récit en raison de la spécificité de sa structure compositionnelle. Le modèle évaluatif de Labov (Labov & Waletzky 1967 et Labov 1972) a été appliqué lors des analyses, ce modèle, par-

mi les plus attestés, a été proposé par Labov suite à une enquête sur le terrain, et propose une classification structurelle spécifique aux narrations orales. Il a décrit la structure compositionnelle du récit et les critères définitoires de chaque partie de la manière suivante :

1. Abstract : *de quoi s'agit-il ?* Est la partie qui signale à l'interlocuteur que la narration va commencer, elle résume l'objet de l'histoire et peut faire office de titre.

2. Orientation : *qui, quand, où ?* Cette partie dresse le décor et présente les inter-actants du récit.

3. Complication : *et ensuite que s'est-il passé ?* Cette partie est le cœur de la narration, elle présente une succession d'événements et d'actions découlant les uns des autres.

4. Evaluation : *et donc ?* Fournit des précisions, jugements et interprétations pour expliquer certains faits du récit.

5. Résolution : *et enfin ?* Elle exprime la fin de la narration, elle récapitule et résume la dernière action.

6. Coda : cette partie optionnelle marque la fin de la narration en amenant l'interlocuteur au présent.

La précision et la relative flexibilité de ce modèle permet de rendre compte des narrations en parole spontanée. Il permet notamment de distinguer les faits se rapportant à la construction du récit des commentaires personnels du locuteur en les classant dans des catégories spécifiques.

A partir du modèle labovien, nous faisons la prédiction d'un marquage métrique au niveau local, les frontières laboviennes seront marquées comme frontières métriques par des ruptures rythmiques. Au niveau global nous ne nous attendons pas à des variations concordantes à la structuration discursive, les variations de débit étant des stratégies différentes d'un locuteur à un autre, aucune uniformité n'est à prévoir.

Pour répondre à nos interrogations nous organiserons notre travail de la manière suivante : la section 2 présentera le protocole expérimental développé à la collecte des données orales et à l'extraction des mesures temporelles. La section 3 développera les traitements statistiques appliqués à ces mesures, elle sera suivie de la section 4 qui discutera des résultats. Et enfin la section 5 présentera une conclusion à ce travail.

2 Collecte des données

Cette étude se base sur l'analyse d'un corpus de parole semi-spontanée, constitué des enregis-

tremements de 10 locuteurs français natifs. Chacun d'entre eux avait pour tâche de raconter les mêmes planches de bande dessinée : trois planches de *Titeuf*, intitulées *Manu Tatoo*, *La menace pauvre*, *L'homme qui valait trois centimes*.

Suite à une conversation visant à établir un dialogue relativement spontané, nous avons invité les participants à raconter le contenu de la bande dessinée qu'ils venaient de lire. Nous avons ainsi recueilli 30 récits oraux d'une durée totale de 29 minutes. Ci-dessous un exemple transcrit d'une narration de la BD *Manu Tatoo* par le locuteur 4. (48s)

la première histoire donc
c'est manu tatou # c'est
titeuf et son petit cama-
rade manu qui rencontrent
euh qui croisent dans la
rue un homme euh tatoué #
et titeuf euh trouve ça
super classe # et il veut
aussi un tatouage # mais
comme ça fait trop mal ma-
nu lui propose de lui
faire un # un tatouage de
marqueur indélébile # donc
il lui dessine # seulement
il sait dessiner qu'une
fleur # euh du coup titeuf
a une fleur sur le bras #
et il cherche à tout prix
un moyen de l'enlever #
parce que c'est du mar-
queur indélébile # donc il
rentre chez lui il mélange
du white-spirit et du dé-
cape-four mais il se brûle
le bras parce que ce mé-
lange lui brûle la peau #
et euh finalement le len-
demain euh il a un gros
tatou gros pansement sur
le bras # et euh # il dit
aux autres qu'il s'est
fait un tatouage euh où il
a marqué fuck manu

symbolise une pause silencieuse égale ou supérieure à 200ms.

A l'aide du logiciel Praat, le corpus a été transcrit et annoté sur de nombreux niveaux d'analyse. La transcription a d'abord été faite manuellement au sein des unités inter pausales segmentées automatiquement. Suite à cela, l'utilisation du logiciel Sppas nous a permis de générer automatiquement l'alignement des mots

(dans une « tier » prévue à cet effet), puis de créer une « tier » contenant les phonèmes. Les frontières proposées pour chacun de ces deux niveaux ont ensuite été validées et corrigées manuellement, le cas échéant. Les annotations concernant les syllabes, ont été faites manuellement. Ces étapes, bien que coûteuses en temps, sont nécessaires pour le travail sur corpus.

L'annotation des histoires et des parties labo-viennes s'est faite en accord avec les critères de segmentation avancés dans le modèle évaluatif de Labov. Cette annotation se voulant purement sémantique, nous n'avons pris en compte que des indices textuels, en utilisant uniquement la transcription orthographique, sans recours à l'écoute du fichier audio.

Nos annotations se présentent finalement sous la forme d'un TextGrid annoté sur 8 tiers et reposent sur des critères de segmentations acoustiques, phonétiques, phonologiques, sémantiques et discursifs.

2.1 Mesure de paramètres prosodiques au niveau local

Les mesures temporelles au niveau local ont été extraites de manière automatique à l'aide d'un script Praat. La durée moyenne de chaque phonème et sa dérivation standard ont été relevées pour chaque locuteur. Ces mesures ont été exploitées dans le calcul du z-score sur lequel nous reviendrons par la suite.

Ensuite, nous avons effectué l'extraction de différentes mesures temporelles en relation avec notre problématique ; notre but est de localiser les variations locales de durée qui apparaissent entre deux unités consécutives, considérant ces changements métriques comme le marquage d'une frontière. Nous avons pour cela choisi le mot comme unité et non pas l'IPU. L'IPU est une unité définie uniquement par le critère acoustique que constitue la présence d'une pause silencieuse. La présence de cette dernière n'est cependant pas un critère déterminant de présence de frontière discursive, en effet une frontière discursive peut apparaître sans le marquage d'un silence, mais elle apparaîtra entre deux mots consécutifs. Pour ces raisons, notre choix s'est porté sur cette unité.

Le choix de nos mesures temporelles a été inspiré par la méthodologie développée par Cho & Hirst (2006) et Cho (2009) pour les prédictions des pauses silencieuses dans les textes lus en Coréen, les auteurs ont présenté différentes mesures acoustiques (mélodiques et métriques)

dont les variations permettent de prédire une pause silencieuse fonctionnelle en condition de lecture. Nous avons enrichi et adapté ses mesures aux besoins de notre analyse, nos prédictions concernent non pas des silences, mais de fortes variations locales auxquelles nous pouvons associer des frontières discursives. Ainsi à chaque frontière entre deux mots consécutifs, nous avons relevé les informations suivantes :

- Présence d'une frontière labovienne (booléenne)
- Nombre de phonèmes sur le mot de gauche
- Durée brute de syllabe de gauche
- Durée brute du mot à gauche
- Nombre de phonèmes dans la syllabe de gauche
- Nombre de phonèmes sur le mot de droite
- Durée brute de syllabe de droite
- Durée brute du mot à droite
- Nombre de phonèmes dans la syllabe de droite
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes (z-score) sur la fenêtre de gauche
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes sur le mot de gauche
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes sur la syllabe de gauche
- Durée normalisée du phonème de gauche
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes sur la fenêtre de droite
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes sur le mot de droite
- Moyenne des durées normalisées des phonèmes sur la syllabe de droite
- Durée normalisée du phonème de droite

La normalisation des durées est une standardisation qui permet de neutraliser non seulement les effets liés à la nature intrinsèque du phonème (une voyelle nasale sera plus longue qu'une voyelle orale) mais également les effets extrinsèques (notamment les variations idiolectales du locuteur). Cette méthode nous offre la possibilité d'une comparaison des phonèmes entre eux chez un même locuteur, mais également une comparaison entre les locuteurs. La normalisation se

fait à l'aide du z-score dont la formule est la suivante :

$$z = \frac{\chi - m}{s}$$

χ est la valeur brute de l'échantillon, m la moyenne du jeu de données et s est l'écart type.

Toutes les mesures susmentionnées ont été stockées dans un fichier tabulé pour être traitées statistiquement.

2.2 Mesure de paramètres prosodiques au niveau global

Afin de déterminer l'éventuel rôle de structuration joué par les variations métriques au niveau global, nous avons décidé de mesurer le débit sur les différentes parties segmentées suivant le modèle labovien. Notre but était de tester l'hypothèse selon laquelle ces parties sont caractérisées par un débit particulier. Nous avons donc relevé le débit d'élocution syllabique sur toutes ces parties, débit exprimé en nombre de syllabes par seconde. Ce calcul s'est fait de manière automatique à l'aide d'un script Praat développé à cet effet, il nous a permis de choisir l'unité de comptage (phonème/syllabe) et le domaine de comptage, qui correspond dans notre cas à la « tier » parties laboviennes. Le script nous offre également la possibilité d'ignorer des unités dans le calcul, ainsi nous avons pu écarter les pauses silencieuses et les fluctuations pour obtenir un débit d'élocution (distinct du débit de parole, pour une synthèse de discussion voir Zellner (1998)).

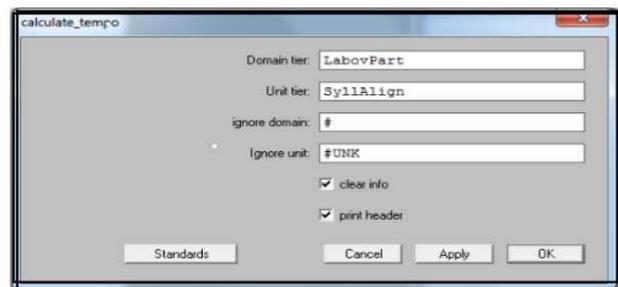


Figure 1 - Capture d'écran du script Praat du calcul du débit-

Les mesures de débit extraites ont été stockées dans un fichier tabulé pour le traitement statistique.

3 Analyses statistiques et résultats

L'analyse statistique de nos données s'est faite dans l'environnement R à partir des fichiers de mesures sur les deux niveaux, local et global.

3.1 Analyses statistiques des paramètres prosodiques au niveau local

Cette sous-section présente les analyses statistiques que nous avons appliquées au niveau local. Nous avons d'abord fait une analyse discriminante linéaire afin de vérifier si les variations de durée entre deux mots étaient assez importantes pour révéler une potentielle frontière, ensuite vérifié si cette frontière correspond à celle que nous avons annotée en suivant les critères du modèle labovien.

Nos mesures ont été faites sur environ 5000 mots et autant de frontières à examiner. Notre but était d'utiliser ces variations locales comme un signe de rupture dans la progression thématique, et donc comme un indice supplémentaire de structuration. A partir des paramètres « gauches » et « droits » énumérés dans la partie précédente, l'algorithme a prédit 92 ruptures métriques.

Afin de mesurer la validité intrinsèque d'une correspondance entre le découpage labovien et ces variations métriques locales, nous avons procédé à un test de rappel et de précision basé sur le rapport entre prédictions et réalisations.

Le tableau de contingence présente le résultat d'un algorithme de classification automatique, il résume le nombre de cas où nos prédictions de présence ou d'absence de frontières laboviennes ont eu une correspondance avec des variations métriques.

		FRONTIERES RYTHMIQUES EMPIRIQUES	
		No	Yes
FRONTIERES LABOVIENNES	No	4681	75
	Yes	151	17

Figure 2 -Tableau de contingence-

4681 représente les vraies-négatives, le nombre de prédictions des non-frontières et qui ne le sont métriquement pas.

75 représente les fausses-négatives, le nombre de prédictions des non-frontières laboviennes et qui ont été tout de même signalées comme frontières métriques.

151 représente les fausses-positives, le nombre de prédictions des frontières laboviennes et qui n'ont pas été réalisées rythmiquement.

Et enfin 17 les vraies-positives, le nombre de balisage des frontières laboviennes et qui correspondent à des frontières rythmiques.

Les taux de rappel et de précision et la mesure F ont été calculés à partir de ces données. Le taux de rappel d'un test correspond au taux d'accord entre la prédiction positive et sa réalisation effective. Quant au rappel, il correspond au taux d'accord entre une prédiction positive et le nombre total des données. La mesure F est une moyenne harmonique du rappel et de la précision, elle combine les deux pour une lecture plus claire. Ces tests sont calculés de la manière suivante :

$$\text{La précision} = \frac{VP}{VP+FP},$$

$$\text{Le rappel} = \frac{VP}{VP+VN},$$

$$F = \frac{2.P.R}{P+R}$$

Nous obtenons ainsi une valeur de F=0.0058, résultat non significatif. Les frontières que nous avons prédites suivant les critères définitoires du modèle de Labov ne semblent pas correspondre à celles indiquées par les variations métriques. Nous demandant alors ce à quoi ces variations correspondent sur le niveau discursif, nous avons effectué une vérification manuelle pour chaque frontière afin de déterminer s'il y avait une correspondance avec un autre découpage discursif que celui proposé par Labov.

50% des frontières réalisées grâce aux variations métriques locales correspondent en fait à des reprises suite à des hésitations, abandons et allongements vocaliques. 23% des frontières se trouvent à la fin d'une proposition sémantiquement complète mais discursivement dépendante de la proposition qui la suit. 18% des frontières coïncident avec des frontières laboviennes et enfin 9% surviennent à des frontières de discours direct. Ces résultats ne permettent donc pas une association entre les variations métriques locales et la structuration discursive.

3.2 Analyses statistiques de paramètres prosodiques au niveau global

Dans cette sous-section nous proposons de considérer les variations métriques à long terme pour examiner leur implication dans la structura-

tion du discours narratif. Afin de neutraliser les variations intralocuteur et permettre une comparaison interlocuteur du débit, nous avons stan-

dardisé le débit suivant la méthode de la moyenne centrée. Cette méthode exprime l'écart positif ou négatif d'une valeur par rapport à la

	Estimate	Std. Error	t value	Pr(> t)
Coda - Abstract == 0	1.47237	0.31915	4.613	<0.001 ***
Complication - Abstract == 0	0.82164	0.25111	3.272	0.0156 *
Evaluation - Abstract == 0	1.37982	0.29135	4.736	<0.001 ***
Orientation - Abstract == 0	0.83470	0.24649	3.386	0.0107 *
Résolution - Abstract == 0	1.11014	0.24126	4.601	<0.001 ***

Table 1

moyenne du rang des valeurs de même classe. Toutes les mesures de débit standardisées ont été groupées selon la catégorie labovienne à laquelle elles appartenaient.

Nous avons procédé à une analyse de variance à un facteur pour voir si le découpage en parties laboviennes avait un effet sur les variations le débit d'élocution global, nous avons obtenu une *p.value* <0.0001 (très significatif). Démontrant ainsi qu'il existait un lien entre la variation de débit et le découpage labovien. Les analyses par Post Hoc à l'aide de la méthode de Tukey, nous ont permis d'effectuer une multi-comparaison des valeurs moyennes de chaque partie labovienne. Nous n'exposerons ici, par soucis de lisibilité, que les résultats significatifs. (*cf.* table 1)

Nous pouvons constater qu'effectivement l'Abstract se démarque des autres parties laboviennes, il est réalisé avec un débit relativement plus long que la moyenne. Même si les parties Résolution, Coda et Évaluation semble être réalisées avec un débit plus rapide que les moyenne, l'analyse de variance ne nous a pas permis de confirmer cette tendance. D'autres tests plus en finesse seraient nécessaires.

4 Discussion des résultats majeurs

Nous avons effectué une vérification des variations métriques sur 5000 frontières de mots : à chaque frontière, nous avons comparé les variations de durée brute et normalisée à gauche et à droite de cette frontière. Nous avons obtenu une prédiction de 92 frontières métriques. Seulement 18% d'entre elles coïncident avec notre balisage en frontières laboviennes, 50% des prédictions de ces frontières correspondent à des ruptures prosodiques réalisées suite à des hésitations, abandons et allongements vocaliques. Dans notre corpus, les mesures choisies ne permettent pas de valider l'utilisation des variations métriques locales comme moyen de segmentation discursive.

Ces variations se produisent le plus souvent dans des reformulations, elles séparent les constructions sémantiquement défailtantes de celles qui

suivent et qui viennent les reprendre et les corriger.

Afin d'observer l'implication des variations métriques dans la structuration du discours narratif au niveau global, nous avons relevé le débit syllabique d'élocution chez tous les locuteurs, sur toutes les parties laboviennes. Chaque locuteur ayant raconté 3 histoires l'une à la suite de l'autre, nous avons pu, grâce à la standardisation du débit interlocuteur, faire une analyse de variance en fonction des parties compositionnelles laboviennes des 30 narrations. Le résultat est hautement significatif (*p.value* <0.0001). Nous avons ensuite étudié les variations entre ces parties, les variations de débit ont été significativement marquées entre la Résolution de l'histoire (dont la place canonique est en fin de narration) et l'Abstract de l'histoire qui suit (dont la place canonique est à l'ouverture de la narration) *p.*<0.001, même constat concernant les variations entre Coda et Abstract *p.*<0.001, la partie Coda est optionnelle dans le modèle de Labov, mais quand elle survient, elle clôture le récit avec des éléments externes à la narration. Les variations de débit semblent donc être un indice robuste de rupture thématique. Le débit est ralenti au niveau de l'Abstract, qui prépare et introduit la nouvelle narration, et s'accélère dans la Coda et la Résolution, qui clôturent le récit. Notons également les variations significatives entre l'Abstract et l'évaluation *p.*<0.001, l'évaluation est produite avec un débit accéléré, elle concerne les commentaires du locuteur et ne fait pas partie de la structure informationnelle du récit. Ces valeurs sont en accord avec l'étude d'Uhmann (1992), qui relie les variations du débit à la pertinence informationnelle du discours, ainsi les locuteurs auront tendance à ralentir sur les parties sémantiquement pertinentes, telles que l'Abstract, où

l'on annonce le début de la narration et son objet, et à accélérer en fin de narration (lorsque sont résumés des faits déjà présentés) et durant les commentaires personnels (qui sont ainsi présen-

tés comme relativement peu pertinents sur le niveau informationnel).

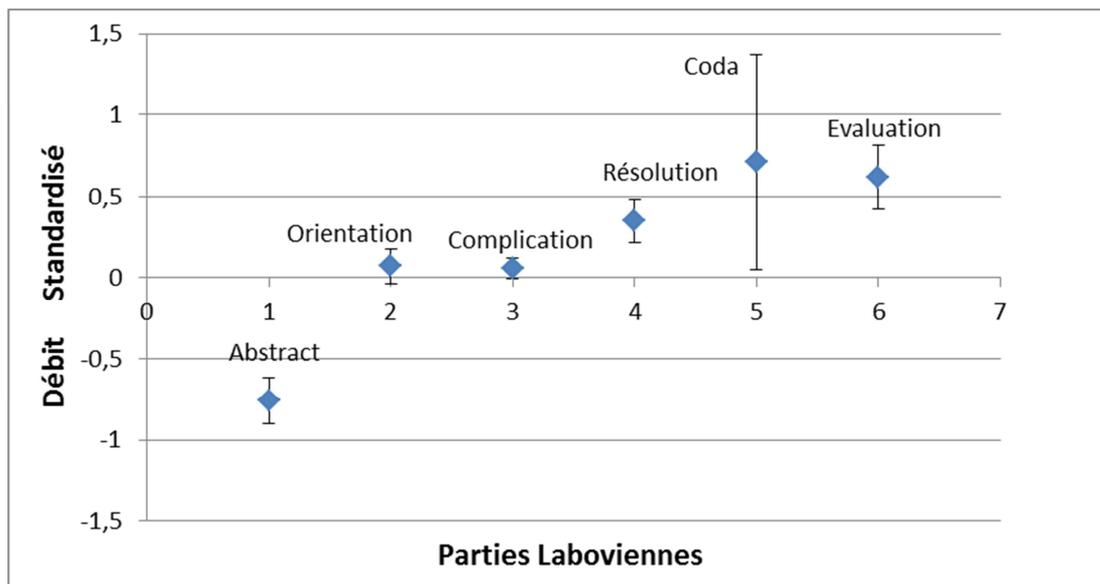


Figure 3 -Les variations de débit sur les différentes parties laboviennes-

De faibles variations sont constatées entre les différentes parties laboviennes, mais elles ne sont pas statistiquement significatives. Les variations de débit associées au marquage discursif structurel semblent se faire comme un processus d'ouverture et de fermeture thématique, mais elles ne permettent pas de rendre compte avec fiabilité de la structuration interne du récit selon le découpage labovien. Peu de variations entre les différentes parties à l'intérieur du récit supposeraient un signe de liage volontaire de la part du locuteur. Ainsi nous pouvons supposer que la variabilité du débit est une marque de discontinuité thématique, et l'invariabilité du débit est une marque de continuité thématique.

5 Conclusion

Notre étude a étudié le rôle des variations métriques dans la structuration du discours narratif chez 10 locuteurs français. Notre objectif était de mettre en lumière une concordance entre la segmentation discursive selon le modèle labovien et une segmentation prosodique. Les résultats des tests statistiques ne permettent pas de démontrer que les variations métriques sont un critère de segmentation au niveau micro discursif, elles semblent être le plus souvent utilisées pour rectifier des propositions inachevées ou mal-construites.

Notre résultat majeur concerne le niveau de la macrostructure discursive : les variations prosodiques globales permettent le marquage d'informations discursives macro. En effet, les données attestent que les variations temporelles opèrent en début et en fin de narration, elles peuvent donc être associées aux phénomènes d'ouverture et de clôture des topiques. Ces variations agissent avec une fonction de démarcation de la discontinuité initiale et de la discontinuité finale, ainsi le débit est ralenti en ouverture et s'accélère en clôture. L'invariabilité du débit quant à elle, pourrait être associée à un phénomène d'empaquetage et de continuité thématique.

Remerciements

Je tiens à remercier pour son aide précieuse Daniel Hirst. Son implication effective a permis la réalisation de ce projet.

Références

- Beckman, M. & Pierrehumbert, J. (1986) Intonational structure in Japanese and English. *Phonology Yearbook*, 3: 255-309.
- Boersma, P. & Weenink, D. (2006) Praat: doing phonetics by computer (Version 5.4.07) [Computer program]. Downloadable from

- <http://www.praat.org/>
- Cho, H. & Hirst, D. (2006) The contribution of silent pauses to the perception of prosodic boundaries in Korean read speech dans *Proceedings of Speech Prosody* (Vol 3), Dresden.
- Cho, H. (2009) Etude des propriétés acoustiques de la structure prosodique du coréen. Thèse de doctorat. Université de Provence,
- Couper-Kuhlen, E. (1992) Contextualizing discourse: the prosody of interactive repair. Dans P. Auer & A. di Luzio (dir.), *The Contextualization of Language* (p.337-364). Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Fon, J. (1999) Speech rate as a reflection of variance and invariance in conceptual planning in storytelling. Dans les acts de *The International Congress Of Phonetics Sciences*, (Vol.14, p.663-666). San Francisco.
- Genette, G. (1980) *Narrative Discourse*. Oxford: Basil Blackwell.
- Grosz, B. & Hirschberg, J. (1992) Some Intonational Characteristics of Discourse Structure, Dans les acts de *the International Conference on Spoken Language Processing*, (Vol. 1, pp. 429-432). Banff, Canada.
- Halliday, M.A.K. (1967) Notes on transitivity and theme in English. Part II. *Journal of Linguistics* 3:199-244.
- Hirschberg, J. & Grosz, B. (1992), Intonation features of local and global discourse structure. Dans *Darpa Workshop On Spoken Language Systems*, Arden House. p.441-446.
- Koopmans-Van Beinum, F.J. & Donzel-Van, M.E. (1996) Relationship between discourse structure and dynamic speech rate dans *ICSLP96, 4th International Conference on Spoken Language Processing*, (Vol. 3, p.1724-1727) Philadelphia.
- Labov, W. & Waletzky, J. (1967) *Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience* dans J. Helms (ed.) *Essays in the Verbal and Visual Arts*. Seattle: University of Washington.
- Labov, W. (1972) *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*. Oxford: Basil Blackwell.
- Langus, A., Marchetto, E., Bion, R. & Nespor, M. (2012) Can prosody be used to discover hierarchical structure in continuous speech? Dans *Journal of Memory and Language*, (Vol.66, p.285-306).
- R Development Core Team (2008). *R: A language and environment for statistical computing*. R Foundation for Statistical Computing, Vienna, Austria. ISBN 3-900051-07-0, URL <http://www.R-project.org/>.
- Selting, M. (1992) Prosody in conversational questions dans *Journal of Pragmatics*, (Vol.17, p.315-345) Amsterdam.
- Selting, M. (1996) On the interplay of syntax and prosody in the constitution of turnconstructional units and turns in conversation dans *Pragmatics*, (Vol6, n.6, p.371- 388), San Diego.
- Smith, C. (2004) Topic transitions and durational prosody in reading aloud: production and modeling, dans *Speech Communication* (n 42, p. 247-270)
- Sppas - Automatic Phonetic Annotation of Speech (Brigitte BIGI). Outil. Laboratoire parole et langage - UMR 7309 (LPL, Aix-en-Provence FR). Création 2013-01-17. Banque de données parole et langage (SLDR/ORTOLANG). Identifiant hdl:11041/sldr000800
- Prince, G. (1982) *Narratology: the form and functioning of narrative*. Amsterdam: Mouton Publishers.
- Toolan, M. J. (1988) *Narrative A Critical Linguistic Introduction*. London: Routledge.
- Uhmann, S. (1992) Contextualizing relevance: on some forms and functions of speech rate changes in everyday conversation. Dans: AUER, P.; LUZIO, A. *The Contextualization of Language*. Amsterdam: Benjamins, p. 297-336.
- Zellner, B. 1998. Caractérisation du débit de parole en français. Dans : *Acte de la 22e journée d'étude sur la parole*, Suisse.

Les séries : des unités du discours ? Un éclairage par les dialogues de théâtre

Pascal Montchaud

Institut des Sciences du Langage et de la Communication (ISLC)

Université de Neuchâtel (Suisse)

Linguistique, Langues, Parole (LiLPa, UR1339)

Université de Strasbourg (France)

pascal.montchaud@unine.ch

Résumé

Cette recherche, à visée exploratoire, a pour objectif de mettre à l'épreuve, au moyen de données authentiques, le postulat selon lequel les structures sérielles (corrélations et énumérations) constituent des unités du discours, en ce sens qu'elles sont le fait d'un seul locuteur, et qu'elles ne dépassent pas les dimensions d'un tour de parole. Après avoir investigué deux bases de français oral, nous avons étudié les séries dans des situations de conversation à partir de 674 pièces de théâtre. Nous présentons ensuite les occurrences de séries construites au-delà des frontières d'un tour de parole. En conclusion, c'est la dimension rhétorique qui ressort, c'est-à-dire la façon dont l'auteur met en œuvre les séries pour servir les effets produits par les répliques de ses personnages.

1 Introduction¹

Par corrélation, on entend habituellement des structures grammaticales composées de deux propositions en relation de *dépendance réciproque*, un lien syntaxique qui se situerait à mi-chemin entre la subordination et la coordination/juxtaposition (Hadermann *et al.* 2010, *inter*

alia). C'est le cas des énoncés en *plus... plus...* (Savelli 1993, Roig 2013), tels que (1).

- (1) **Plus** le poids lourd sera polluant, **plus** le tarif sera élevé. (presse web)

Benzitoun & Sabio (2010, 10) tiennent ces structures pour des « constructions verbales en relation d'implication bilatérale ». Autrement dit, chacune des deux propositions implique, au sens logique du terme, la présence de l'autre proposition pour constituer un tout achevé, tant aux plans syntaxique que sémantique. Ces corrélations, que nous appellerons grammaticales, constituent des unités syntaxiquement autonomes².

Au niveau macro-syntaxique et discursif, la corrélation prend la forme d'une relation réciproque entre deux contenus informationnels, A et B, où A projette la réalisation de B, et où B pré-suppose l'accomplissement préalable de A. Certaines unités, appelées 'marqueurs d'intégration linéaire' (Turco & Coltier 1988), 'corrélats anaphoriques' (Schnecker 1998), ou 'marqueurs corrélatifs' (Svensson 2010), sont spécialisées dans le marquage de cette relation : *d'une part-d'autre part*, *d'un côté-d'un autre côté*, *d'abord-ensuite-enfin*, etc. (cf. Schnecker 1998 pour un panorama).

- (2) **d'un côté** j'étais tellement curieuse de savoir ce que c'était j'ai jamais pensé faire l'amour | avec un garçon pour la première fois parce que je l'aimais [...] c'était vraiment plus par curiosité parce que je sais que j'aurais pu prendre mon temps | mais **d'un autre côté** il était assez con pour pouvoir se jouer de moi et puis |

¹ Nous tenons à remercier les évaluateurs anonymes pour leurs pertinentes remarques sur une première version de cet article.

² En clair, des énoncés, c'est-à-dire les unités maximales de la micro-syntaxe (cf. Groupe de Fribourg 2012).

me faire croire à quelque chose que [] que qui était un leurre en fait (OFROM, unine09-ava)

Contrairement à (1), où il y a implication de morphèmes l'un par rapport à l'autre, le marquage des corrélations discursives est plus lâche. De fait, la cooccurrence des marqueurs n'a rien d'obligatoire (cf. Deulofeu 2001, Benzitoun & Sabio 2010). C'est ce que montre (3), où la suite projetée par *d'une part* est énoncée sans *d'autre part*.

- (3) Il ne faut pas dire que c'est le régime de la paix armée. Il faudrait plutôt dire que c'est le régime de la guerre chargée. Il est certain, et il est évident que **d'une part** ce régime est beaucoup plus intenable que le régime de la paix. Mais je ne serais pas surpris qu'il fût plus intenable que le régime de la guerre même. (Pé-guy, 1913, Frantext)

Divers procédés (cf. Montchaud 2015) permettent en effet de marquer la relation de réciprocity entre les items : les marqueurs nominaux (p.ex. *l'autre objection, c'est que...*), les parallélismes de construction (en (3) : <que + SN_{ce régime} + être_{PS3} + 'plus intenable' + que X>), ou les (di-)similitudes au plan du contenu (tournure impersonnelle *il est certain, il est évident* vs. négation de l'antonyme à la première personne *je ne serais pas surpris*). En outre, il existe des emplois individuels, à valeur énonciative, de certains de ces marqueurs (Combettes 1998, Montchaud à par.).

Néanmoins, les structures sérielles sont tenues pour des unités discursives. Rebeyrolle & Péry-Woodley (2014, 3187, nous soulignons) affirment que « l'interprétation énumérative d'un segment textuel est déclenchée par une pluralité d'éléments » et que « c'est ce type d'observations qui nous conduit à défendre une conception de la structure énumérative comme un **tout fonctionnel** ». Ailleurs, on les tient pour des unités monologiques, en vertu du fait qu'« il n'est pas possible d'interrompre avant un "d'autre part", ou un connecteur qui en tiendrait lieu, une période commencée par un "d'une part". Ou alors, on sort des conventions d'agrément de l'échange pour entrer dans la polémique » (Turco & Coltier 1988, 72).

Dès lors, il s'agit de mettre à l'épreuve l'idée selon laquelle les structures sérielles sont toujours *monologiques* et *monotoures*. Pour ce faire, nous aurons recours à des données authentiques (contrairement à Turco & Coltier *op.cit.*). Le but de cette recherche exploratoire est d'attester l'existence de séries (corrélations ou énuméra-

tions) réalisées sur un empan plus vaste que le tour de parole, qu'elles soient le fait d'un seul locuteur (monologiques), ou de deux ou de plusieurs (dia-/plurilogales).

2 Méthodologie

Pour parvenir à l'objectif assigné, il nous a paru naturel de nous tourner en premier lieu vers le discours oral. Nous avons choisi d'interroger deux bases de français parlé, le *Corpus de français parlé parisien des années 2000* (CFPP2000 ; Branca-Rosoff, Fleury, Lefevre & Pirès 2012) et le *Corpus oral de français parlé en Suisse romande* (OFROM ; Avanzi, Béguelin & Diémoz 2012-2014). Voici les résultats bruts obtenus.

	OFROM	CFPP2000	Total
Nbre de mots	232'536	578'908	811'444
<i>d'une part</i>	5	6	11
<i>d'un côté</i>	13	18	31
<i>d'autre part</i>	3	3	6
<i>d'un autre côté</i>	6	6	12
<i>de l'autre côté</i>	6	47	53
<i>de l'autre</i>	1	5	6
Total	34	85	119

Tableau 1. Nombre d'occurrences retournées de chaque marqueur dans OFROM et dans CFPP2000, et nombre de mots pour chaque corpus considéré.

Premier constat : ces marqueurs ont une fréquence d'apparition très faible dans le corpus considéré (119 items/~1'000'000 de mots). Deuxième constat : après filtrage, aucune (0%) des 119 occurrences n'est pertinente pour notre recherche. Cependant, la faible représentation de ces marqueurs dans les corpus investigués, et la dimension limitée de l'échantillon (>800'000 mots), ne permettent pas de tirer des conclusions générales. Et surtout, s'il s'agit bien d'oral, il ne s'agit pas d'oral spontané. OFROM et CFPP2000 contiennent des entretiens semi-dirigés, et non des conversations « à bâtons rompus », alors que c'est précisément dans ces dernières que la probabilité de débusquer l'un des cas qui nous intéresse paraît la plus forte. Néanmoins, il faut se résoudre à admettre l'échec relatif de cette première enquête. Une recherche plus vaste, sur un grand corpus d'oral spontané, reste à mener³.

Dans l'attente, les textes de théâtre offrent une solution, parce qu'ils sont entièrement composés de dialogues, et parce que ces dialogues sont censés reproduire le réel des échanges quoti-

³ Ce « grand corpus d'oral » est en cours de constitution.

diens, enfin parce que la littérature est le siège d'expérimentations sur la langue. Aussi, nous avons interrogé la base textuelle Frantext (ATILF, CNRS & Université de Lorraine) en sélectionnant le corpus de travail d'après le genre (théâtre, soit 674 textes comprenant 14'211'351 mots et couvrant une période allant de *ca.* 1500 à 2000). Nous avons alors effectué différentes recherches simples, et nous avons dépouillé les résultats manuellement. Enfin, nous avons exclu les occurrences réalisées en un seul tour de parole, pour ne garder que les séries multitoures, ainsi que les séries tronquées. Les résultats sont comme suit (le moteur de recherche ne tient pas compte de la casse).

Requêtes	Résultats	Récoltés
<i>d'une part</i>	38	1
<i>d'un côté</i>	183	4
<i>d'un autre côté</i>	71	2
<i>d'autre part</i>	110	0
<i>non seulement</i>	179	2
<i>premièrement</i>	69	5
<i>deuxièmement</i>	5	1
<i>secondement</i>	13	2
<i>troisièmement</i>	4	2
<i>dans un premier temps</i>	1	0
<i>en premier lieu</i>	12	1
<i>en second lieu</i>	4	0
<i>en deuxième lieu</i>	0	–
<i>à première vue</i>	11	0
<i>premièrement</i>	91	0
<i>deuxièmement</i>	0	–
<i>tiercement</i>	1	0
Total	792	20

Tableau 2. Requêtes effectuées dans les textes de théâtre de Frantext (14'211'351 mots), résultats bruts des requêtes, et nombre d'items récoltés (*i.e.* séries multitoures et séries tronquées).

Même constat que précédemment : les marqueurs sériels sont aussi peu représentés dans les pièces de théâtre. Mais cette fois, il y a tout de même vingt occurrences (2.5%) qui sont pertinentes pour notre recherche. Ces requêtes attestent donc l'existence de séries multitoures, mais montrent également que celles-ci sont rares dans la conversation théâtrale.

3 Classement et description

En somme, notre grille d'analyse comporte quatre cases : deux entrées en colonnes (monologales *vs.* dia-/plurilogales), et deux entrées en lignes (monotoures *vs.* multitoures). Mais en réalité seulement trois, car les séries à la fois co-énoncées et monotoures n'existent pas. Quant

aux monologales et monotoures, ce sont justement les occurrences que nous avons exclues, à l'exception des séries tronquées, car elles pourraient être complétées par la suite. Au final, seules deux catégories retiennent notre attention : i) les séries multitoures monologales, et ii) les séries multitoures dia-/plurilogales.

Séries multitoures et dia-/plurilogales

Il s'agit de cas de co-énonciation, où deux items sont énoncés par deux personnages (au moins). L'enchaînement des items peut être direct, pour co-construire un programme discursif commun (4), ou au contraire pour opposer des points de vue anti-orientés (5).

- (4) Lumîr. – Il [*le père de Louis*] pensait que s'il lui [*Sichel*] laissait toute sa fortune...

Louis. – **D'une part** cela m'ôterait tout intérêt à sa mort à lui...

Lumîr. – **Et d'autre part**, quand il viendrait à mourir...

Louis. – Cela m'encouragerait à l'épouser. Oui, c'est bien son genre de plaisanteries. (Claudé, 1918)

- (5) Berthe. – [...] (Elle se pose.) **D'abord**, si vous me regardez comme ça... je n'oserai jamais...

Chatenay. – **D'un autre côté**, si je ne vous regarde pas, j'apprendrai difficilement... (Labbiche, 1850)

Il y a également des cas où les items co-énoncés sont séparés l'un de l'autre par une réplique unique (6), qui est en principe une réaction du personnage concerné.

- (6) Gerard. – **Secondement**, vous Euvertre, on vous avertit que vous espouserez ceste sœur que vous avez voulu ravir : par ce moyen ne soyez plus en discord, et vivez comme freres.

Euvertre. – Il ne tiendra pas à moy.

Benard. – **Tiercement**, vous Philadelfe espouserez Restitue que voicy, qui se porte bien à ceste heure : c'est celle que vous avez tant aimée au commencement : car aussi bien j'espouseray sa mere.

Philadelfe. – *Ô que j'en suis ayse!* (de la Taille, 1573)

Il y a enfin les occurrences où l'enchaînement des items est suspendu pour laisser place à une digression interactive : c'est ce que la linguistique interactionnelle nomme *séquences latérales* (*Eng : side sequence* ; Auer 2002). Celle en (7) offre un moment de négociation au sujet de l'énonciation du second item.

- (7) H. 1: Eh bien, moi je sais. Tout le monde le sait. **D'un côté**, le camp où je suis, celui où les hommes luttent, où ils donnent toutes leurs

forces... Ils créent la vie autour d'eux... Pas celle que tu contemples par la fenêtre, mais la « vraie », celle que tous vivent. Et **d'autre part**... eh bien...

H. 2: Eh bien ?

H. 1: Eh bien...

H. 2: Eh bien ?

H. 1: Non...

H. 2: Si. Je vais le dire pour toi... Eh bien, **de l'autre côté** il y a les « ratés ».

Séries multitoures et monologales

Dans ces occurrences, on retrouve le phénomène d'insertion d'une réplique unique entre les items, lesquels sont énoncés cette fois-ci par un seul et même locuteur :

- (8) Hilaire. – Je dy que nous voulons **en premier lieu** que baillez vostre fille à Desiré.
Severin. – Je le veux bien.
Hilaire. – **Après**, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.
Severin. – Quant à cela, je vous en prie...
Quinze mille francs ? Il sera plus riche que moy ! (Larivey, 1579)

On trouve également le phénomène de digression d'un item à l'autre :

- (9) Denis. – Quel imbécile, en effet ! Quel bouffon ! Depuis huit jours, me serai-je rendu grotesque ! Ha ! Ha ! ... **Non seulement** je n'ai pas deviné que ce beau monsieur fût ici pour l'agrément d'Henriette...
Gabrielle. – C'est monstrueux !
Denis. – *C'est limpide ! À quoi rimerait cette invitation ? ...* **Mais encore**, je l'accaparaissais, le cher Ponta, je le voulais pour moi seul ! Je m'accrochais à lui, à elle... avec un manque de tact ! ... Je contrariais tout ! (Bernstein, 1913)

Dans certains cas, la digression opère sur un plan énonciatif différent de celui sur lequel opère la série. Les situations d'énonciation parallèles peuvent être d'une part la lecture d'une lettre au cours d'un procès, et d'autre part les réactions parmi les protagonistes présents au tribunal. Ou bien c'est un dialogue de sourd qui est mis en scène (10), entre deux personnages qui, manifestement, ne parviennent pas à s'entendre.

- (10) Le garde. – [...] Vous avez peut-être pu remarquer que le sergent affecte de mépriser le garde. Leur grand argument, c'est l'avancement. **D'un sens**, c'est juste. L'avancement du garde est plus lent et plus difficile que dans l'armée. Mais vous ne devez pas oublier qu'un brigadier des gardes, c'est autre chose qu'un sergent chef.
Antigone, lui dit soudain. – *Écoute...*
Le garde. – *Oui.*

Antigone. – Je vais mourir tout à l'heure.

Le garde ne répond pas. Un silence. Il fait les cent pas. Au bout d'un moment, il reprend.

Le garde. – **D'un autre côté**, on a plus de considérations pour le garde que pour le sergent de l'active. Le garde, c'est un soldat, mais c'est presque un fonctionnaire. (Anouilh, 1942)

Signalons enfin les cas de séries avec séquence latérale où chaque item est annoncé par un personnage.

- (11) Pasquin. – [...] Voilà mon premier point.
Lisette. – **Passons vite au second**. [Fin de la scène] (Destouches, 1732)

Dans la plupart des cas, cette relance interactive est rendue possible par l'annonce préalable du nombre d'éléments à venir.

- (12) Pasquin.
Ses bonnes qualités seront **mon premier point** ;
Ses défauts, **mon second**. [...] (*ibid.*)

Idem dans (13), où l'annonce est soulignée, et les relances en italiques.

- (13) Busiris. – Mon avis, Princes, après constat *de visu* et enquête subséquente, est que les Grecs se sont rendus vis-à-vis de Troie coupables de trois manquements aux règles internationales. [...]
Hector. – Explique-toi.
Busiris. – **Premièrement**, ils ont hissé leur pavillon au ramat et non à l'écoutière. [...]
[...]
Hector. – *Continue.*
Busiris. – **Deuxièmement**, la flotte grecque en pénétrant dans vos eaux territoriales a adopté la formation dite de face. [...]
[...]
Hector. – *Achève.*
Busiris. – **Le troisième manquement** est moins grave. [...] (Giraudoux, 1935)

4 Conclusion

En regard des propos cités en introduction, stipulant que les corrélations et énumérations forment un tout fonctionnel, et qu'elles sont monologales, force est de constater que ces unités ne sont pas obligatoirement énoncées en un seul tour de parole. Cependant, l'absence de résultats à l'oral et la pauvreté des résultats dans le théâtre indiquent que la réalisation monologale en un seul tour de parole est une tendance forte. Enfin, et compte tenu du caractère littéraire de nos données, on peut faire l'hypothèse que les exemples produits s'appuient justement sur cette norme tendancielle en la transgressant dans le but de

produire divers effets rhétoriques. Dans les faits, les exemples de notre corpus ressortent pour l'essentiel à la comédie, et apparaissent régulièrement dans des contextes où les personnages s'interrompent les uns les autres.

Références

- ATILF, CNRS, & Université de Lorraine (eds.). (n.d.). Base textuelle FRANTEXT. <http://www.frantext.fr>
- Auer, P. (2002). Projection in interaction and projection in grammar. In *List (Interaction and Linguistic Structures)*, 33, 1-39. <http://www.inlist.uni-bayreuth.de/issues/33/Inlist33.pdf>
- Avanzi, M., Béguelin, M.-J., & Diémoz, F. (2012-2014). Présentation du corpus OFROM – Corpus oral de français de Suisse romande. Université de Neuchâtel. <http://www.unine.ch/ofrom>, [http://www11.unine.ch/uploads/Documents/AM-MJB_OFROM-\[1.1\].pdf](http://www11.unine.ch/uploads/Documents/AM-MJB_OFROM-[1.1].pdf)
- Benzitoun, C., & Sabio, F. (2010). Où finit la phrase ? Où commence le texte ? *Discours*, 7, 3-25. <http://doi.org/10.4000/discours.7966>
- Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefeuvre, F., & Pires, M. (2012). *Discours sur la ville. Présentation du Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (CFPP2000)*. Université Paris 3. <http://cfpp2000.univ-paris3.fr/CFPP2000.pdf>
- Combettes, B. (1998). Approche diachronique des tours corrélatifs du type : “d’une part... d’autre part.” In C. Schnedecker (éd.), *Les corrélatifs anaphoriques* (pp. 37-60). Metz, Paris : Université de Metz, diff. Klincksieck.
- Deulofeu, H. J. (2001). La notion de construction corrélatrice en français : typologie et limites. *Recherches sur le français parlé*, 16, 103-124.
- Groupe de Fribourg. (2012). *Grammaire de la période*. Berne : Peter Lang.
- Hadermann, P., Pierrard, M., Van Raemdonck, D., & Wielemans, V. (2010). Les structures corrélatives : pour une inscription dans les sous-systèmes parataxe/hypotaxe et coordination/subordination. In M.-J. Béguelin, M. Avanzi, & G. Corminboeuf (eds.), *La Parataxe. Structures, marquages et exploitations discursives* (Vol. 2, pp. 219-239). Berne : Peter Lang.
- Montchaud, P. (soumis). Marqueurs discursifs vs. corrélatifs : un sous-ensemble commun ? Le cas de “déjà” et de “d’une part” et “d’un côté.” In *À l’articulation du lexique, de la grammaire, et du discours: marqueurs grammaticaux et marqueurs discursifs*. Paris : Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle.
- Montchaud, P. (2015). Reciprocal Connection in French. In A. Bondaruk, A. Bloch-Rozmej, W. Malec, & S. Zdziebko (eds.), *Young Minds vs. Old Questions in Linguistics: Proceedings of the Fourth Central European Conference for Linguistics* (pp. 139-155). Lublin: The Institute of East-Central Europe and the John Paul II Catholic University of Lublin. http://cecils.webclass.co/proceedings/Pascal_Montchaud.pdf
- Rebeyrolle, J., & Péry-Woodley, M.-P. (2014). Énumération et structuration discursive. *SHS Web of Conferences : Actes du 4ème Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2014)*, 8, 3183-3196. <http://doi.org/10.1051/shsconf/20140801217>
- Roig, A. (2013). Les structures corrélatives isomorphes. Étude des propriétés sémantiques, morphologiques et (micro/macro)syntaxiques des corrélatifs isomorphes en “autant”, “ni”, “plus”, “soit”, “tantôt” et “tel”. Université Libre de Bruxelles, Bruxelles.
- Savelli, M. J. (1993). Contribution à l’analyse macro-syntaxique. Les constructions “siamoisées” de type “plus V1 plus V2”. (Vols. 1-2). S. L. : s.n.
- Schnedecker, C. (éd.). (1998). *Les corrélatifs anaphoriques*. Metz, Paris : Université de Metz, diff. Klincksieck.
- Svensson, M. (2010). Marqueurs corrélatifs en français et en suédois. Étude sémantico-fonctionnelle de “d’une part... d’autre part”, “d’un côté... de l’autre” et de “non seulement... mais” en contraste (Acta Universitatis Upsaliensis). Västerås : Uppsala University Library.
- Turco, G., & Coltier, D. (1988). Des agents doubles de l’organisation textuelle, les marqueurs d’intégration linéaire. *Pratiques*, 57, 57-79

Discrétion énonciative et discours rapporté dans le discours politique gabonais

Didier Ndoba Makaya

Université de Lorraine

Centre de recherche sur les médiations (CREM) EA 3476

UFR SHA Ile de Saulcy BP 30309 57006 Metz Cedex France

didmacc@yahoo.fr

Résumé

L'observation du discours politique gabonais révèle la présence répétée du président Bongo. Son nom est continuellement encensé et ses propos sont immuablement rapportés. Quel est le sens de cette omniprésence, permet-elle d'induire un effacement énonciatif ? Auquel cas, qui s'efface et pour quelles raisons ? Telles sont les questions auxquelles cet article se propose d'apporter des éléments de réponse.

1 Introduction

Cet article (nous insistons sur le fait qu'il s'agit d'un premier balisage) s'inscrit dans le cadre plus large d'une étude que nous menons sur les propriétés énonciatives du discours politique gabonais, désormais (DPG). L'analyse de ce dernier a révélé la présence d'un tiers¹ dont l'influence est non négligeable. (Ndoba Makaya, 2013). Notre contribution, dans le cas précis, met davantage l'accent sur le recours aux propos – et le rappel de l'influence diffuse – de Bongo dans les DPG. Nous voulons comprendre pourquoi les énonciateurs des DPG s'attachent (presque systématiquement) à privilégier le discours cité, en l'occurrence celui de Bongo ? Ce recours procé-

derait-il d'un *ethos*² objectivant ? S'agit-il, pour les énonciateurs des DPG d'afficher une neutralité énonciative au sens d'un *énonciateur "universel"* (Vion, 2001) qui chercherait à effacer les marques d'une quelconque subjectivité ainsi que l'on peut notamment l'envisager dans un discours scientifique ? Cette présence ostentatoire du chef gabonais ne s'accompagne-t-elle pas, au contraire, d'une forme de repli de la part des auteurs de ces discours, pour d'autres raisons que celles liées à une totale objectivité énonciative ? Autant de questions qui interpellent. Peut-on alors parler d'*effacement énonciatif* des politiques gabonais, au regard de ce que nous appelons une « haute autorité énonciative » en la personne de Bongo ?

Dans son acception – sur laquelle nous reviendrons – l'effacement énonciatif, dorénavant (EE), se définit principalement par une absence plus ou moins « claire » de source énonciative.

Le cadre conceptuel sur lequel repose notre étude procède de l'analyse du discours qui n'a pour fondement *ni les fonctionnements textuels, ni la situation de communication, mais ce qui les noue à travers un dispositif d'énonciation qui relève à la fois du verbal et de l'institutionnel (...)* Qu'on entre dans le discours par le biais de son inscription sociale ou par celui des fonctionnements linguistiques, on est de toute façon amené à retrouver l'autre versant. (Maingueneau, 2014 : 43-44).

L'analyse du DPG nous fait emprunter des concepts issus de disciplines telles que l'argumentation, l'analyse des conversations... Cependant, il s'agira pour nous de faire

¹ Il apparaît que les DPG s'adressent de manière superficielle aux destinataires directs dévoilés dans l'adresse. Ils sont davantage destinés à un tiers (destinataire indirect) trop souvent absent de la scène d'allocation. Ce qui nous a permis de mettre à nu l'existence d'un trope communicationnel (Kerbrat-Orecchioni, 1990).

² L'*ethos* est l'image construite par l'énonciateur (la sienne) dans son discours. Cette image intègre à la fois l'idée que l'énonciateur se fait de son co-énonciateur et celle qu'il pense que ce dernier se fait de lui. Voir par exemple Amossy (1999). La question de l'*ethos* des politiques gabonais fait l'objet d'une étude en cours.

appel essentiellement aux théories de l'énonciation avec des notions comme l'EE et le discours rapporté³ (DR). La constitution du corpus n'a pas été chose aisée car le Gabon ne dispose pas d'archives dignes de ce nom. Nous nous sommes, en outre, heurté à la réticence de certains hommes politiques craignant d'éventuels représailles du pouvoir. Nous avons toutefois réussi à réunir une centaine de discours couvrant la période allant de 1990⁴ à 2009.⁵ Il s'agit de discours qui ont été prononcés (oraux) lors d'événements rythmant la vie politique gabonaise et dont nous avons pu avoir la trace écrite auprès de proches collaborateurs (ou de journalistes).

Le chemin à parcourir va nous conduire au préalable à expliciter le phénomène d'EE avant d'être amené, par la suite, à voir en quoi celui-ci peut être corrélé aux DPG, notamment à travers le DR.

2 Pourquoi parler d'effacement énonciatif ?

Le principe d'un EE apparaît déjà chez Benveniste (1966) selon la formule consacrée: *personne ne parle ici*. Sur la base de l'opposition entre énoncé embrayé et énoncé non-embrayé, Benveniste fait état d'un sujet énonçant qui se veut le plus discret et le plus absent possible en objectivant au maximum son dire à partir de l'emploi de la troisième personne, *il*. Ces travaux vont inspirer nombre de linguistes parmi lesquels Vion (2001) à qui revient la paternité de la notion même d'EE,⁶ ainsi qu'à Philippe (2002) à qui Rabatel (2003) emprunte l'expression *désinscription énonciative*.⁷

³ Le discours rapporté est la représentation sous diverses formes de son propre discours ou de celui d'autrui. Voir notamment Rosier (2008).

⁴ Date correspondant au retour du multipartisme.

⁵ Année marquant le décès du président Bongo, après plus de 4 décennies passées au pouvoir.

⁶ En admettant que l'EE ne soit pas un phénomène fondamentalement nouveau (Rosier, 2008), il n'en demeure pas moins qu'il connaît depuis quelques temps un regain d'intérêt, en témoignent, entre autres, les travaux de la revue *Semen* (2004) dans son 17^e numéro ou encore le 156^e numéro de la revue *Langages* (2004).

⁷ L'utilisation qu'en fait Rabatel diffère de son acception originelle en cela qu'il insiste davantage sur un processus graduel d'estompement de marques de la personne et de la subjectivité, à son amont, cependant que l'EE procède d'un mécanisme beaucoup plus perceptible en aval. L'impossibilité ou la difficulté de

Les études relevant de l'analyse du discours, les théories de l'énonciation en l'occurrence, se sont particulièrement attachées à mettre en évidence l'inscription du sujet parlant dans le discours plus que son éventuelle désinscription. Démarche somme toute « naturelle », l'énonciation étant par essence l'apparition d'un énoncé. Il est alors apparu « normal » de rechercher, dans cette production qu'est le discours, les traces de son auteur, le sujet parlant marquant inévitablement sa présence – et, par conséquent, sa subjectivité – en s'appropriant singulièrement l'appareil formel de la langue. Dès lors, l'intérêt suscité par l'idée d'un EE, à défaut d'être original, a certainement été considéré de prime abord comme une préoccupation que l'on pourrait qualifier de « marginale ». On observe d'ailleurs que les dictionnaires dirigés respectivement par Détrie, Siblot et Verine (2001) de même que par Charaudeau et Maingueneau (2002) ne consacrent aucune entrée à l'EE. Faut-il y voir la conséquence de ce que l'objectivation d'un dire n'est jamais totale en ce sens que la présence du sujet énonçant est un élément incontestable, révélant de la sorte l'idée même d'effacement comme n'étant ni plus ni moins qu'un *simulacre* ? Il n'en demeure pas moins, explique Vion (2001: 341), que *la possibilité pour un locuteur de « jouer » sur son effacement ne saurait constituer un phénomène mineur dans l'analyse de ses activités*.

Une autre explication de l'absence d'occurrences liées à l'EE, dans les dictionnaires précités, pourrait venir de ce que l'expression en elle-même est loin de faire l'unanimité. Ainsi, là où certains parlent d'emblée d'EE, donnant le sentiment qu'il s'agit d'une profonde « innovation », Barbéris (lors d'un entretien en 2005) quant à elle préfère y voir simplement de l'énonciation ou du débrayage partiel, reprochant d'une certaine manière aux défenseurs de l'EE d'en faire « un peu trop ». Selon nous, le syntagme EE a ceci d'intéressant (même si nous proposerons un autre syntagme plus significatif des DPG) qu'à la différence du vocable *débrayage*, il semble plus représentatif d'une situation de sur- et de sous-énonciation attachée à la notion d'EE, comme nous l'observerons dans les pages qui suivent. En dépit d'une différence terminologique, il ressort que les deux cas de figure sont proches à telle enseigne que nous nous trouvons confrontés, de toute évidence, à un seul et même phénomène:

rendre compte du dire *originel* (son sens premier comme son auteur initial) relève de cette désinscription.

celui d'une énonciation non ou, plus exactement, faiblement marquée. Quoi qu'il en soit, l'EE revient à signifier une « absence d'énonciation », *a priori*, en tant qu'inscription ou finalement de non inscription du point de vue de celui qui parle. Ce qui fait dire à Philippe (2002) qu'il s'agirait d'une sorte d'*appareil formel de la non-énonciation*. Cela ne revient pas à remettre en cause l'acte d'énonciation. Il est surtout question d'un *jeu de cache-cache* où l'auteur « s'amuse » à masquer sa présence. Vion (2001: 334) définit l'EE comme relevant d'une *stratégie, pas nécessairement consciente, permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation, qu'il "objectivise" son discours en "gommant" non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (les embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable*.

L'objectivation d'un dire est donc une stratégie – consciente ou inconsciente – qui permet à l'énonciateur de masquer la présence, en plus de la sienne, d'éventuelles sources énonciatives clairement identifiables. Cette conception de l'EE est largement partagée par Charaudeau (1992: 650), selon qui le sujet parlant cherche à donner l'illusion de *disparaître complètement de l'acte d'énonciation* (...), dans la perspective de *laisser parler le discours par lui-même*.

Jeu, illusion, simulacre... il se dégage que le phénomène d'EE peut être une stratégie adaptée aux visées du sujet énonçant. Les différentes acceptions de l'EE attestent de ce qu'un effacement dans toute sa perfection reste purement fantasmagorique dans la mesure où toute énonciation contient de façon inaliénable la présence de son énonciateur. Même si la question peut être (re)tournée dans tous les sens, il reste, comme le rappelle fort justement Kerbrat-Orechioni (2002), que la subjectivité est constitutive de tout énoncé. Bien que l'impossibilité d'une disparition absolue soit admise, il n'empêche que l'EE reste un phénomène observable sous diverses formes et dont on peut mesurer les degrés de manifestation. Cette dimension objectivante du dire associée à l'EE nous amène à nous intéresser à un autre aspect relevant lui aussi de l'EE. Il s'agit du DR, lorsque celui-ci est par exemple dépourvu d'un énonciateur clairement identifiable (les on-dit, la *doxa*). Nous reprenons dans ce sens les propos de Rabatel (2004: 8), pour qui *conjoindre l'EE à l'étude des formes de DR ne relève donc pas du paradoxe*. L'EE est perceptible lorsque le locuteur citant (L1) représente un

énoncé du locuteur cité (L2) en effaçant son dire, ou en limitant ce dernier à des îlots textuels.⁸

Dans cette perspective, le discours indirect libre, le discours narrativisé et la multiplication des points de vue peuvent rendre compte d'un EE. Qu'en est-il des DPG ?

3 De l'effacement à la discrétion énonciative

Nous observerons dans les lignes qui suivent que les énonciateurs des DPG ne cherchent nullement à disparaître, en tout cas pas tel que l'entend l'EE *stricto sensu*. Il ne s'agit pas non plus de *laisser parler le discours par lui-même* (Charaudeau, 1992). En vérité, il leur revient, plus précisément, de renoncer à plus de places – sans pour autant la nier – en faisant appel, le plus possible, aux dires du président Bongo, de sorte qu'on peut affirmer que c'est le président gabonais qui parle, tout compte fait, à travers eux, les réduisant à des rôles de porte-paroles. À cet effet, nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sur la pertinence du terme *effacement*, en ce qui concerne les DPG, étant entendu que l'EE suggère en filigrane – et ce, en dépit des différents degrés de manifestation qui y sont corrélés – une disparition progressivement complète, bien qu'illusoire. En effet, dès lors qu'est suggérée l'idée d'une « fuite » lente voire d'une disparition (absence de source énonciative), alors même qu'il n'en est rien concrètement, on peut se demander s'il n'est pas inapproprié de parler d'effacement (le vocable, plus que le phénomène lui-même, nous pose problème). On ne s'étonnera donc pas, pour les besoins de notre étude, que d'autres vocables soient associés à celui d'effacement, pour coller au mieux à la situation que nous nous proposons de décrire. Dans cette optique, nous parlerons davantage de « discrétion énonciative » ou de « repliement énonciatif », pour deux raisons essentielles :

- Parce que le principe même d'un effacement n'est que *simulacre*, pur fantasme (l'impossibilité d'un dire objectivé étant avérée).
- Parce qu'il ne s'agit pas pour les énonciateurs des DPG de disparaître ou de faire disparaître toute source énonciative identifiable.

Le repliement énonciatif serait de ce fait un discours embrayé dans lequel l'énonciateur, de manière plus ou moins délibérée, déploie tous les procédés possibles et imaginables (tout en cons-

⁸ Voir Rabatel (2003) pour un récapitulatif des différentes manières de re-présenter les dires d'autrui.

truisant un *ethos* modeste ou dévoué – feint ou réel – dont il souhaite clairement tirer partie) en apparaissant comme un co-énonciateur, mais surtout comme un sous-énonciateur, devant un point de vue surplombant. Observons l'exemple ci-après :

Je m'interdis donc toute promesse démagogique. Car comme le dit, le Président de la République, Chef de l'État Son Excellence, **EL HADJ OMAR BONGO ONDIMBA**, Je cite: « **il ne s'agit pas de promettre l'impossible, mais de faire le possible, et même davantage, en fonction des moyens disponibles** »⁹ fin de citation. (1)

Vincent de Paul GONDJOUT¹⁰.

Le candidat Gondjout, énonciateur citant, ne s'efface pas de son discours comme on peut s'en apercevoir. Discours clairement marqué par sa présence, en témoignent les pronoms de première personne *je, m'* : je m'interdis donc toute promesse démagogique.

Le discours est assumé par l'énonciateur citant qui livre de façon évidente son point de vue relatif à la question des promesses facilement faites pendant les échéances électorales et qui restent trop souvent lettres mortes. La stratégie du candidat consiste à construire une image collée à celle de Bongo. Aussi se met-il en retrait¹¹ derrière un discours cité auquel il a recours. L'énonciateur citant fait alors appel à un discours rapporté/d'autorité.¹² Discours rapporté/d'autorité dont l'énonciateur est Bongo. La figure du président gabonais est par conséquent sollicitée comme garant en tant qu'*autorité légitimante*. Gondjout cherche dès lors à convaincre les électeurs en fonction du poids de la source évoquée. Le statut social, le pouvoir politique reconnu à Bongo en font un sur-énonciateur¹³. Les énonciateurs des discours citants dans le cadre des DPG adoptent par là même une posture de sous-

énonciateurs¹⁴ légitimant, valorisant et exaltant Bongo dès lors qu'ils choisissent de s'exprimer avec et/ou sous les mots de celui-ci : *comme le dit, le Président de la République, Chef de l'État Son Excellence, EL HADJ OMAR BONGO*. Gondjout priorise le discours cité, montrant qu'il ne s'agit guère d'une opinion personnelle. Il laisse également entendre qu'il est parfaitement d'accord avec ce qui est dit, et ce qui est dit est d'autant plus vrai que cela émane de Bongo. Cette *modestie* (ou semblant de modestie) *énonciative* est une stratégie argumentative qui consiste autant à mentionner les propos du président gabonais pour des questions rhétoriques qu'à être tout simplement bien vu par ce dernier : être en retrait, c'est-à-dire discret, pour attirer positivement l'attention du chef et ainsi mieux exister. Rosier (2008: 42) décrit d'ailleurs ce type de démarche comme étant *une posture de sous-énonciation dont le producteur peut espérer tirer des bénéfices*.

4 Les « Bongocitateurs »

L'observation des formules employées – nous le verrons dans le prochain exemple – pour nommer le président gabonais atteste d'une tonalité encenseuse à l'endroit de ce dernier. Notre préoccupation concerne notamment le recours insistant à des honorifiques¹⁵. Leur généralisation et surtout leur systématisme (Ndoba Makaya, 2014) ont largement contribué à les figer au point de devenir des formules stéréotypées dont voici un exemple :

Mesdames et Messieurs,

L'engagement de l'État se matérialise par la volonté exprimée au plus haut niveau de l'État par le Président de la République, Chef de l'État, Son Excellence El Hadj Omar BONGO ONDIMBA¹⁶, dans son projet de société « Mon projet les Actes pour le Gabon », je cite : «...je tiens à ce que la lutte contre la Pauvreté ainsi que la justice sociale demeurent au cœur de nos préoccupations...» (2) Jean François NDONGOU¹⁷

⁹ Ce n'est pas nous qui mettons en gras.

¹⁰ C'est au cours d'un « meeting » de campagne aux élections législatives de 2006 qu'à été prononcé ce discours. Vincent de Paul Gondjout est alors candidat PDG (Parti Démocratique Gabonais), parti au pouvoir, du 1^{er} siège du 3^e arrondissement de la capitale, Libreville. Cette rencontre a pour objectif de convaincre les habitants de cette circonscription d'apporter leur suffrage au candidat Gondjout.

¹¹ Cette mise en retrait s'observe entre autres au niveau du graphisme. On note que les propos de l'énonciateur cité sont en gras; *a contrario* ceux de Gondjout ne le sont pas.

¹² L'argument d'autorité consiste à citer un discours extérieur sur lequel s'appuie l'énonciateur pour apporter plus de crédit à son propre discours.

¹³ Le point de vue de Bongo étant reconnu par les énonciateurs comme un point de vue surplombant.

¹⁴ Les sous-énonciateurs participent d'un point de vue dominé.

¹⁵ Les honorifiques relèvent des termes d'adresse. Ils visent à « exalter » l'interlocuteur et peuvent être renforcés par des formes dites *humiliatives* au moyen desquelles le locuteur se rabaisse, pour creuser davantage le fossé hiérarchique qui le sépare de son partenaire d'interaction (Kerbrat-Orecchioni, 1992).

¹⁶ Ce n'est pas nous qui mettons en gras mais qui soulignons.

¹⁷ Ministre des affaires sociales, de la solidarité nationale, du bien-être et de la lutte contre la pauvreté à la journée internationale pour l'élimination de la pauvreté, Libreville, le 23 novembre 2007. Cette rencontre réunit des experts gabonais et internationaux

Tel est globalement ce qui se dit lorsqu'il revient souvent à nommer Bongo (qu'il s'agisse d'un emploi allocutif ou délocutif), encore que certains énonciateurs cherchent à opérer quelques variations en changeant parfois l'ordre de ces syntagmes nominaux ou en rajoutant des termes supplémentaires tels que « *grand camarade* », « *grand khalife* », « *président fondateur* », etc.

On peut dire que la systématité des termes d'adresse attachés au chef gabonais s'inscrit dans un régime de participation.¹⁸ On pourrait les assimiler, selon la grille proposée par Maingueneau (2004) à des *participations de groupe* qui mêlent des locuteurs collectifs.

Comme exemple de participations de groupe figurent les *participations de communion* qui ont vocation à sceller l'unité du groupe plus qu'à le distinguer de l'extérieur. Il en est ainsi de la prière. Le fait pour chacun des énonciateurs des DPG de reprendre ces formules valide et consolide leur appartenance à la sphère politique gabonaise, principalement au cercle du pouvoir en vue de s'y maintenir ou d'y entrer. Nous sommes en présence d'une accumulation de termes de même nature consistant à amplifier un sentiment, une idée : l'exaltation du chef. De cette manière, les énonciateurs des DPG adressent des formules psalmodiées dans lesquelles se reconnaissent l'ensemble des participants à l'égard de Bongo et à travers lesquels ils peuvent être reconnus comme tels entre eux-mêmes et par les populations. Au sujet du participant, Maingueneau (2004: 123) affirme qu'*il lui faut d'une certaine façon s'effacer devant un hyperénonciateur (...), le locuteur montrant par là qu'il n'est que le porte-parole contingent d'une Parole venue d'ailleurs, en droit assumable par n'importe quel membre de la communauté*. Plutôt que le terme de participants, vraisemblablement plus adapté à des énonciateurs se référant à une autorité non définie, nous préférons celui de « Bongocitateurs », l'autorité en question étant précisément définie en la personne de Bongo. Les DPG parti-

cipent donc d'un *thésaurus*¹⁹ inhérent à la personne de Bongo. En d'autres termes, la spécificité de ce *thésaurus* propre aux DPG réside dans le fait que celui-ci tourne autour de la personne de Bongo, qui en constitue le *soubassement doxique*. Ainsi, qu'ils s'en rendent compte ou pas, les conditions d'une célébration permanente sont réunies et alimentées au quotidien jusque dans les structures mentales, de sorte qu'elles procèdent à la déification du président gabonais. L'acte d'encenser Bongo devient *de facto* un réflexe, une sorte d'habitude qui, souligne Nguéma Minko (2010), commence *dès la rentrée au CP, parfois même dès la maternelle*. Par conséquent, depuis le berceau, les Gabonais s'inscrivent dans une forme de continuité. Leur histoire et leur identité sont confirmées et garanties par la relation qu'ils entretiennent avec Bongo à travers notamment un certain nombre d'actes ritualisés (cas des termes d'adresse). Ces « traditions » relèvent, nous l'avons dit, d'un hyperénonciateur. Les dires de Bongo sont ainsi repris par les énonciateurs des DPG qui se présentent comme des disciples « possédés » par le président gabonais dont ils délivrent (en permanence) la bonne parole. Soit l'exemple suivant :

Cette inscription vient donc couronner la reconnaissance internationale par l'UNESCO longtemps différée, de la spécificité et de la valeur intrinsèque de ce site. Mais elle consacre également une vision : celle du Chef de l'État de mettre à la disposition de l'humanité un héritage inestimable qu'il importe avec l'aide de la communauté internationale de conserver pour les générations futures. Elle souligne enfin le caractère résolu et l'engagement du Gabon à contribuer au développement durable de notre planète. Le Président de la République Son Excellence Hadj Omar Bongo Ondimba ne déclarait-il pas en l'espèce le 4 septembre 2002 à Johannesburg en Afrique du sud à l'occasion du sommet des nations unies sur le développement durable je cite: «le Gabon dispose du potentiel pour devenir la Mecque de la nature, où les pèlerins, accourent des quatre coins du globe pour venir admirer certains des derniers trésors naturels de la planète²⁰» fin de citation. (3)

Vice-Président de la République, Di Djob Di Vungi Di Ndinge

Le fragment discursif ci-avant corrobore l'hypothèse de politiques porte-paroles de Bongo. Pour reprendre Maingueneau (2004) : *L'énonciateur n'est que l'agenceur et le para-*

venus discuter des modalités de lutte contre la pauvreté.

¹⁸ La participation revendique sa référence à une voix *extraordinaire* par opposition à une voix *ordinaire*. L'idée de participation, défendue par Maingueneau (2004), procède de ce que les politiques gabonais s'appuient, très souvent, sur des discours cités (ceux de Bongo) qui participent d'un *thésaurus d'énoncés*. Ce *thésaurus est référé à un hyperénonciateur* derrière lequel ils s'effacent.

¹⁹ Cela fait référence ici à un « background » que les énonciateurs des DPG ont en commun, une sorte de *stock phraséologique* (Bres, 2005) dont disposent ces derniers pour produire leurs discours.

²⁰ Discours relatif à l'inscription de la Lopé Okanda (parc national) au patrimoine mondial de l'Unesco, le 11 août 2007. Devant les populations locales, responsables administratifs... certains membres du gouvernement y compris le vice-président prennent la parole pour célébrer cet événement d'une portée internationale, au cours d'une cérémonie officielle.

phraseur de paroles référées en dernière instance au même « hyperénonciateur ».

Bongo s'exprime ainsi par leur bouche, une façon de montrer qu'ils sont *habités*, non pas par Dieu, mais par Bongo. En s'aidant sans cesse des propos de Bongo, les énonciateurs renforcent le pouvoir de ce dernier dans un processus d'incantation. Ils démontrent en même temps qu'ils ne sont que *des truchements du seul véritable Auteur* (Maingueneau, 2004) : le président gabonais.

5 Conclusion

Cet article a essayé de montrer que les DPG permettent de soutenir l'idée d'un EE des politiques gabonais. Ces derniers s'appuient régulièrement sur Bongo, en tant qu'instance supérieure, pour donner du poids à leurs propos. Il se dégage que le DPG est marqué par un point de vue surplombant et dans le même temps une sous-énonciation, symbolisant un point de vue dominé.

Références

- Amossy R., (dir), 1999, Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- Benveniste E., 1966, Problèmes de linguistique générale, vol.2, Paris, Gallimard.
- Bres J., « Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique; dialogisme, polyphonie... », in Bres J., Haillet P.P., et al. Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques, Bruxelles, Deboeck.duculot, 2005.
- Charaudeau P., Maingueneau D., (dirs), 2002, Dictionnaire d'analyse du discours, Paris, Seuil.
- Charaudeau P., 1992, Grammaire du sens et de l'expression, Paris, Hachette.
- Détrie C., Siblot P., Verine B., (dirs), 2001, Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique, Paris, Champion.
- Kerbrat-Orecchioni C., 2002, L'Énonciation: de la subjectivité dans le langage, Paris, Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1992, Les Interactions verbales, T.2, Paris, Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1990, Les Interactions verbales, T.1, Paris, Armand Colin.
- Maingueneau D., 2014, Discours et analyse du discours, Paris, Armand Colin.
- Maingueneau D., 2004, « Hyperénonciateur et "participation" », in Langages, n°156, pp.11-126, Paris, Larousse.
- Ndoba Makaya D., 2014, « De la systématité des termes d'adresse dans le discours politique gabonais », in Actes du colloque : Sociologie et Sciences du Langage. Quel dialogue, quelles interactions ? Confais A., Couvry C., Joannidès R., et al. Université de Rouen, hal-01128856.
- Ndoba Makaya D., 2013, « Bongo, un tiers dans le discours ? », in Langage en contexte, Paris, Université Diderot, Paris 7, CLILLAC-ARP, hal-00941384.
- Nguéma Minko E., 2010, Gabon: l'unité nationale ou la rancune comme mode de gouvernance, Paris, L'Harmattan.
- Philippe G., 2002. « L'Appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur », in Pragmatique et analyse des textes Amossy R. (éd), pp.17-34, Université de Tel-Aviv.
- Rabatel A., (dir), 2004, « Effacement énonciatif et discours rapporté », in Langages, n°156, Paris, Larousse.
- Rabatel A., 2003, « L'Effacement énonciatif dans les discours représentés et ses effets pragmatiques de sous- et de sur énonciation », in Estudios de Lengua y Literatura Francesas, n°14, Universidad de Cadiz.
- Rosier L., 2008, Le Discours rapporté en français, Paris, Ophrys.
- Vion R. 2001, « Effacement énonciatif et stratégies discursives », in De la syntaxe à la narratologie énonciative, De Mattia, Monique et Joly, André (éds), pp. 331-354, Paris, Ophrys, Gap.

Mais indique-t-il toujours un *contraste*? Étude sur corpus oral conversationnel

Pénault Anaïg

Aix-Marseille Université

5, Avenue Pasteur

13090, Aix-En-Provence

anaig.penault@gmail.com

Résumé

D'un point de vue sémantico-syntaxique, *mais* est une conjonction adversative. Elle indique une opposition entre deux conjoints, que nous analysons dans cette étude comme une relation de *Contraste*. Cette relation repose sur des implicatures contradictoires des conjoints. Nos données orales (100 séquences extraites d'un corpus de parole conversationnelle) montrent cependant une forte variation de la distribution de *mais* et que l'emploi de celui-ci n'implique pas nécessairement deux conjoints de surface. De plus, *mais* peut fonctionner aux niveaux sémantique, discursif ou interactionnel. Enfin, la notion même de *contraste* semble devoir être malmenée pour correspondre à certains emplois de *mais*. Cette étude propose un système de critères distributionnels, sémantiques et interactionnels applicables aux cas de la parole orale spontanée, établi sur la base de l'analyse « anti-additive » de (Umbach 2005). Son but est d'élaborer une classification générale et unifiée de la sémantique de *mais*, sur la base d'indices formels, pour une identification formelle des *mais* à valeur contrastive. Ce travail est original, de par sa méthode basée sur une sélection objective de données orales conversationnelles, et également de par sa proposition d'une classification unifiée de la valeur linguistique de *mais* dans des séquences monologiques, à l'oral spontané.

Mots-clés : *relation de discours, contraste, sémantique des marqueurs adversatifs, oral spontané*

1 Introduction

La définition de *contraste* en tant que relation de discours (Asher et Lascarides, 2003) est basée sur deux critères : une similarité structurelle et une dissimilarité sémantique entre deux conjoints syntaxiques. Un indice courant de cette relation est le connecteur *mais*, (Lakoff, 1971), (Ancombres et Ducrot, 1977), tel que dans (1):

(1) Jean est aux sports d'hiver mais il n'aime pas la neige

L'exemple (1) illustre un cas de *déni d'attente*, que l'on peut expliciter de la manière suivante: le premier conjoint déclenche l'attente suivante: *Jean aime la neige*; or, le deuxième conjoint nie cette attente. C'est *mais* qui met en relation le contenu propositionnel des conjoints. Cette relation déclenche des implicatures contradictoires et constitue par cela un *contraste*.

Dans le cadre de la théorie des représentations mentales, (Reboul et Moeschler, 1998a), (Moeschler, 2002), *mais* a un contenu procédural indiquant un *contraste* qui peut être de deux types: 1) une opposition entre deux faits, tel que dans 2.a ; 2) une opposition entre des actes de langage tel que dans (2.b.):

Exemple tiré de (Moeschler, 2002)

(2) 2.a Pierre est là mais Jean ne le verra pas

2.b Pierre est là mais ça ne regarde pas Jean

2.a illustre un cas d'opposition entre deux faits décrits dans l'énoncé: d'une part la présence de Pierre, d'autre part le fait que Jean ne le verra pas.

2.b illustre un cas d'opposition entre un fait décrit dans l'énoncé et un acte de langage portant sur le premier conjoint. Le déni n'est pas lié à la situation décrite mais à la relation entre le fait

d'énoncer que *Pierre est là* et un autre acte de langage, celui du deuxième conjoint. L'emploi contrastif de *mais* est donc effectif non pas à un niveau du contenu propositionnel mais à un niveau pragmatique, tel que le souligne (Richard, 2004).

Par ailleurs, (Razgulyaeva, 2012) a identifié le rôle de *mais* dans la gestion d'information au niveau interactionnel, dans un contexte dialogique.

D'un point de vue méthodologique, l'analyse des cas d'oppositions sémantiques de (Umbach, 2005) pour *but* et (Winterstein, 2011) pour *mais* nous intéresse particulièrement car ils proposent une analyse détaillée basée sur la structure informationnelle de la phrase et exploitant le fait que *but* et *mais* sont des éléments sensibles au focus. Cette approche se fonde sur un modèle de la cohérence basé sur un processus d'alternance de questions implicites et de réponses explicites (Kuppevelt, 1995). Dans cette approche, le contraste induit par *mais* dépend du focus informationnel du second conjoint. Une réponse négative et explicite (le second conjoint) est fournie à une question implicite (*quaestio*) introduite par le premier conjoint. Ainsi est vérifiée la condition d'Anti-additivité" de (Umbach, 2005), c'est-à-dire le fait que *mais* implique une addition d'un deuxième élément (le deuxième conjoint) tout en impliquant un déni dans ce deuxième conjoint.

Ci-dessous, l'analyse « anti-additive » appliquée à (1):

A est la réponse explicite à la question implicite 1 :
où est Jean ?

B est la réponse explicite négative à la question implicite 2 :

Est-ce que Jean aime la neige ?

L'analyse proposée par Umbach a l'intérêt de proposer un double critère qui permet d'identifier clairement l'opposition mise en place, tout en dissociant le caractère additif (liée à la fonction conjonctive) du caractère déniant de *mais*.

2 *Mais* dans nos données orales

Dans la littérature citée, le matériel d'analyse utilisé est principalement constitué d'exemples construits permettant de cibler précisément les types de phénomènes liés aux emplois de *mais*, et c'est la notion de grammaticalité qui permet de définir quelles sont les conditions d'emplois. Ici, on part du principe que nos données orales con-

versationnelles (extraites du Corpus of Interactional Data (CID), (Bertrand et al., 2008)) permettent d'avoir un aperçu de ce qui est attesté d'un point de vue de l'oral spontané, puisque le matériel a été produit par des locuteurs adultes natifs (pour les informations sur les conditions de production, voir (Bertrand et al. 2008)).

Dans les séquences sélectionnées, on peut identifier, à l'aide d'indices formels, quatre types d'emplois de *mais* dans le cadre de séquences monologiques (pour les emplois dans des séquences dialogiques, voir (Razgulyaeva, 2012) :

Type 1, marqueur d'opposition

Sous-type 1a : opposition sémantique

Séquence extraite de (Bertrand et al., 2008)

- (3) [Ben moi J'y étais] [mais j'avais pas su cette histoire]

Dans (3), *mais* relie deux propositions qui sont des conjoints ; *mais* est employé de manière conjonctive et établit une opposition sémantique entre deux faits énoncés.

Sous-type 1b : opposition pragmatique

Séquence extraite de (Bertrand et al. 2008)

- (4) [C'est un truc qui m'avait bien fait rire]
[mais je crois que je t'avais déjà raconté]

Dans (4), *mais* est également employée de manière conjonctive ; contrairement à (3), la relation de contraste concerne un fait énoncé et l'acte de langage que constitue l'énonciation de ce fait. On parlera ici d'opposition pragmatique.

Type 2, changement de niveau énonciatif

Sous-type 2a : introduction de discours rapporté

Séquence extraite de (Bertrand et al. 2008)

- (5)[je me suis dit] [mais c'est l'enfer] ([va falloir que je redescende])

Dans (5), *mais* n'a pas de rôle de conjonctif apparent; il est utilisé comme marqueur de discours et se situe au point de transition entre une séquence de discours direct et une séquence de discours rapporté. Ce type d'emploi a été précédemment décrit dans (Rosier 2008).

Sous-type 2b : introduction de commentaire

Séquence extraite de (Bertrand et al., 2008)

(6) [Et y'en a un une fois] [mais j'étais horrifiée complètement]

Dans (6) *mais* n'a pas de rôle conjonctif. Il est également employé comme marqueur de discours, qui introduit ici une forme de commentaire positionné sur un plan différent de celui de l'histoire principale. Sa contribution est sous la portée d'une attitude ou opinion du locuteur. Son fonctionnement est par conséquent très similaire à celui de *mais* apparaissant au début des discours rapportés.

Type 3, expressif

Séquence extraite de (Bertrand et al., 2008)

(7) [mais enfin] [mais Louis] [mais] [moi je suis inscrite en thèse]

Dans (7), *mais* est identifiable, de par son caractère indépendant du point de vue syntaxique, comme étant une interjection, à dimension expressive (Potts, 2007). De plus, au vu de l'absence de conjoint, il peut être considéré comme non-conjonctif.

Type 4, Gestion du tour de parole (en association avec « heu » ou « bon »)

Séquences extraites de (Bertrand et al, 2008)

(8) [c'est inexploitable] [mais bon]

(9) [j'étais en cité étudiante] [mais heu] #

Dans (8) et (9), on trouve à la frontière droite de *mais*, une pause remplie, ou *filler* (Swerts, 1996), (ici *heu* et *bon*) qui vient remplacer le deuxième conjoint. On considèrera cet emploi comme étant pseudo-conjonctif.

La figure 1 présente la classification dans son ensemble :

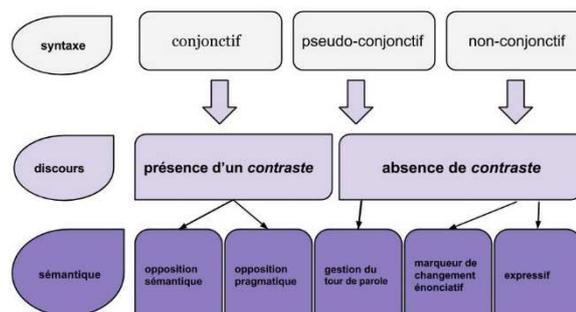


Figure 1. Classification des emplois de *mais* à l'oral

Les exemples vus dans cette section montrent la variété de distribution de *mais* dans les données orales conversationnelles et confirme que son usage va au-delà de son rôle de conjonction indiquant un contraste sémantique entre deux conjoints. Un examen plus approfondi est nécessaire pour fournir une description formelle, complète et unifiée de la sémantique de *mais* qui prendra en compte les aspects discursifs et interactionnels. Afin de repérer les cas d'oppositions parmi les séquences contenant *mais*, un filtre sélectionnant les potentiels conjoints de taille équivalente en terme de mots a été appliqué automatiquement aux données du CID. Ainsi a-t-on pu garantir un choix de structures comparables. Parmi cette sélection automatique, 100 séquences (les 10 premières occurrences pour 10 locuteurs parmi les 16 locuteurs du CID) ont été analysées. Il s'agit d'un échantillon de 100 séquences parmi les milliers d'occurrences de *mais* des 16 heures d'enregistrement que constitue le CID. Le traitement des données a été réalisé avec le logiciel Praat (Boersma, et Weenink, 2001).

3 Tests

Afin d'examiner les différents usages de *mais* dans nos données conversationnelles, une série de tests a été appliquée aux 100 séquences sélectionnées ; Dans les cas où la présence de deux conjoints a été identifiée, la condition « anti-additivité » a été vérifiée afin d'identifier le type 1. Dans les autres cas, des tests déterminant l'appartenance des occurrences de *mais* aux types 2, 3 ou 4 ont été effectués. La section suivante présente les tests appliqués à des exemples de séquences du CID.

Test 1, position

La suppression de *mais* après l'identification des conjoints permet de tester son rôle conjonc-

tif. Dans le cas d'une modification du sens discursif de la séquence en l'absence de *mais*, la fonction conjonctive est validée.

Séquence extraite de (Bertrand et al., 2008)

(1.b) [Ben moi j'y étais] [Ø j'avais pas su cette histoire]

La suppression de *mais* dans l'exemple (1.b) entraîne une modification du sens discursif de la séquence. *Mais* relie deux conjoints. Il s'agit d'une distribution de type 1, avec un premier conjoint (*ben moi j'y étais*) et deuxième conjoint (*mais j'avais pas su cette histoire*).

Séquence extraite de (Bertrand et al., 2008)

(10.a) [c'est même lui qui me disait] [mais vas-y sors]

(10.b) [c'est même lui qui me disait] [Ø vas-y sors]

La suppression de *mais* n'entraîne pas de modification du sens discursif. *Mais* dans la séquence (10.b) n'est pas conjonctif.

Test 2, condition « additivité + déni » (Umbach, 2005)

Ce test consiste en l'identification d'une *quaestio* ainsi que d'un déni du second conjoint.

Dans (3) Les premier et second conjoints dépendent respectivement aux *quaestio* 1 et 2.

- 1) Est-ce que moi j'y étais
- 2) Est-ce que j'avais su cette histoire

La question implicite 2 obtient une réponse négative (déni). Il y a donc une relation de contraste entre les deux conjoints.

Test 3, expressivité (Potts, 2006)

Le test consiste en la répétition de *mais* au sein d'une séquence. Un mot employé de manière expressive ne déclenche pas d'effet de redondance, dans le cas d'une répétition (*répétabilité*).

(3.c) Ben moi j'y étais mais **mais** j'avais pas su cette histoire

La répétition de *mais* dans (3.c) entraîne un effet de redondance: *mais* n'est pas employé de manière expressive.

Séquence extraite de (Bertrand et al. 2008)

(11) qu'est-ce qu'il dit mais **mais** qu'est-ce qu'il dit

La répétition de *mais* dans (11) n'entraîne pas d'effet de redondance : *mais* est employé de manière expressive.

Test 4, structure énonciative

Il consiste en l'identification d'un verbe de parole comme frontière gauche de *mais*, pour les cas de marquage de transition de type de discours.

Dans (10.a), un verbe de parole (*dire*) se trouve à la frontière gauche de *mais* ; il s'agit d'un indice de l'emploi de *mais* comme marqueur de changement énonciatif.

Séquence extraite de (Bertrand et al. 2008)

(12) [Et y'en a un une fois] [mais j'étais horrifiée complètement]

Dans (12), Il n'y a pas de verbe de parole à gauche de *mais*; après une analyse plus approfondie, on peut conclure qu'il s'agit d'une transition entre une séquence de *narration* et une séquence de *commentaire* (pour plus d'informations sur ces *relations de discours*, voir (Asher et Lascarides, 2003) ; cependant aucun test n'a été mis en place, pour le moment, pour détecter, à l'aide d'indices formels simples, cet emploi de *mais*

Test 5, Gestion du tour de parole

La présence d'un des éléments suivants : *heu*, *bon*, en frontière droite de *mais* et en fin de séquence, est généralement l'indice de son rôle de marqueur de gestion du tour de parole.

Séquence tirée de (Bertrand et al., 2008)

(13) elle était un peu froide mais euh

Dans (13), *euh* fait office de deuxième conjoint; il a comme fonction le maintien du tour de parole.

4 Résultats

Cette section présente les résultats de l'étude.

séquences (100)	Contraste (type 1)			marqueur de changement énonciatif (type 2)		expressif (type 3)	gestion du tour de parole (type 4)	non-identifié
	opposition sémantique (type 1a)	opposition pragmatique (type 1b)	opposition complexe	introduction Discours Rapporté	introduction commentaire			
	44	8	11	11	1	1	11	13

Figure 2. résultats de l'analyse des 100 exemples du corpus

Parmi les 100 occurrences de *mais* étudiées, on compte :

- 63% de marqueurs de contraste
- 12% de marqueurs de changement énonciatif
- 01% d'expressifs
- 11% de marqueurs de gestion du tour de parole
- 13% d'occurrences non-classifiables

Ces résultats confirment l'existence des catégories constituantes de la classification proposée dans la section 2.

De manière générale, les résultats de cette étude confirment qu'à l'oral spontané, *mais*, outre son rôle de conjonction, est utilisé comme marqueur de discours, sa contribution n'étant pas limitée à la dimension sémantique descriptive. *Mais* peut être, pour le locuteur, un outil de structuration du discours, avec notamment le marquage des transitions entre différents niveaux énonciatifs, ou encore la gestion du tour de parole.

5 Discussion

Les résultats sont interprétés de la manière suivante :

En se basant sur une observation impressionniste de la totalité des données constituant le CID, on peut considérer que les emplois de *mais* au sein du corpus ne sont pas représentés en proportions réelles dans cette étude, ce qui pencherait en faveur de la validité du filtre appliqué pour la pré-sélection automatique des cas d'opposition.

En ce qui concerne les 13% d'occurrences non classifiées, l'hypothèse d'une catégorie d'emploi

supplémentaire encore non identifiée semble une piste intéressante à explorer.

Il faut aussi noter les séquences de discours rapporté ne sont pas systématiquement introduite par un verbe de parole. Pour ces cas-là, le test 4 n'est pas applicable.

Les perspectives d'études complémentaires pour une prochaine étape de ce travail sont : la caractérisation des indices prosodiques des séquences étudiées.

Dans un deuxième temps, la validation des critères d'ordre discursif (expressivité et structure énonciative) sur l'ensemble du corpus pourrait être effectuée grâce à un traitement automatique des données. L'application automatique des tests, basée sur la distribution de l'élément dans le corpus, à savoir s'il est en position initiale, intermédiaire ou finale dans une séquence délimitée grâce aux pauses dans le flux de parole) ou encore la détection de la présence d'un verbe de parole à gauche de *mais* ou de *pauses remplies*, sont des perspectives tout à fait envisageables.

Références

- Anscombre, J. C., & Ducrot, O. (1977). Deux *mais* en français?. *Lingua*, 43(1), 23-40.
- Asher, N., & Lascarides, A. (2003). *Logics of conversation*. Cambridge University Press.
- Bertrand, R., Blache, P., Espesser, R., Ferré, G., Meunier, C., Priego-Valverde, B., & Rauzy, S. (2008). Le CID-Corpus of Interactional Data-Annotation et exploitation multimodale de parole conversationnelle. *Traitement Automatique des Langues*, 49(3), 1-30.
- Boersma, P., & Weenink, D. (2001). Praat, a system for doing phonetics by computer.
- Kuppevelt, J. V. (1995). Discourse structure, topicality and questioning. *Journal of linguistics*, 31(01), 109-147.
- Moeschler, J. (2002). Connecteurs, encodage conceptuel et encodage procédural. *Cahiers de linguistique française*, 24, 265-292.
- Potts, C. (2007). The expressive dimension. *Theoretical linguistics*, 33(2), 165-198.
- Razgulyaeva, A. (2012). Les enchaînements dialogiques avec les connecteurs: une étude de "mais", "oui", "non" (Doctoral dissertation, Toulouse 2).
- Reboul, A., Moeschler, J. (1998a) : *La Pragmatique aujourd'hui*. Paris : Seuil.
- Richard, É. (2004). La répétition: syntaxe et interprétation. *L'Information Grammaticale*, 100(1), 53-54.

- Rosier, L. (2008). *Le discours rapporté en français*. Éditions Ophrys.
- Rossari, C. (2006). Formal properties of a subset of discourse markers: connectives. *Approaches to Discourse Particles*, 1, 299-314.
- Swerts, M., Wichmann, A., & Beun, R. J. (1996). Filled pauses as markers of discourse structure. In *Spoken Language, 1996. ICSLP 96. Proceedings., Fourth International Conference on* (Vol. 2, pp. 1033-1036). IEEE.
- Umbach, C. (2005). Contrast and information structure: A focus-based analysis of *but*. *Linguistics*, 43(1), 207-232.
- Winterstein, G. (2010). Linking argumentativity and information structure in adversatives. In *Sinn und Bedeutung*, volume 14, pages 421.

L'évolution des emplois du connecteur *mais* dans le discours oral et écrit durant les années collège

Sophie Mayras-Cauchois
Université Toulouse – Jean Jaurès
Laboratoire CLLE-ERSS
sophie.mayras@univ-tlse2.fr

Résumé

Ce travail porte sur les occurrences du connecteur *mais* dans des productions narratives orales et écrites d'élèves de classes de 6^{ème} (11-12 ans) et de 3^{ème} (14-15 ans) afin d'étudier l'évolution des emplois de ce connecteur discursif au cours des années collège, et ce, dans les modalités orale et écrite. Les premiers résultats font apparaître que *mais* est utilisé de manière privilégiée à l'écrit (présence dans 64% des productions écrites vs 21% des oraux) et que ses emplois se distribuent en deux grandes catégories (emplois argumentatifs et emplois démarcatifs¹ répartis de manière assez similaire dans les deux niveaux scolaires selon la modalité (orale-écrite).

Introduction

De nombreuses études sur les connecteurs (Debaisieux (2002) sur *car* et *parce que*, Simon et Degand (2007), Bolly et Degand (2009) sur *donc*) ont montré que, chez les adultes du moins, les fonctions associées aux connecteurs discursifs précédemment cités étaient souvent différentes dans les modalités orale et écrite. Nous nous sommes donc demandé si cette différence d'usage à l'oral et à l'écrit est présente quel que soit l'âge et le degré d'expertise du locuteur (représenté par le niveau scolaire).

Pour étudier les différents emplois des connecteurs, dans le cadre de notre travail de doctorat, nous avons choisi de travailler avec quatre classes d'âges différentes allant du CE2 (8-9 ans) aux (jeunes) adultes (étudiants de Licence 1) en

¹ Nous définirons précisément ce que nous entendons par *démarcatif* et *argumentatif* §1.3.

passant par les classes de 6^{ème} (11-12 ans) et de 3^{ème} (14-15 ans) du collège.

Nous présentons ici les premiers résultats issus de ce travail; résultats qui ne concernent que l'analyse des différentes occurrences du connecteur *mais* relevées dans les productions orales et écrites des deux degrés d'expertise intermédiaires.

Nous appelons *production* les données recueillies auprès des locuteurs que nous avons interrogés et, par extension, les transcriptions informatisées de ces textes/discours.

1 Cadre théorique

Les connecteurs

Dès l'Antiquité les connecteurs sont reconnus comme appartenant aux différentes parties du discours mais sous le terme de conjonction (*La Poétique* d'Aristote cité par Orlandini et Poccetti (2007, p. 190)). A cette époque « les conjonctions ont une fonction cohésive mais pas nécessairement conjonctive et leur catégorie englobe à la fois les actuelles conjonctions de subordination, conjonctions de coordination, adverbes de phrases, connecteurs et même parfois prépositions » (Mellet, 2005); « la conjonction est un mot qui unifie la pensée en l'organisant (la *Techné* de Denys le Thrace) »². Ces premiers travaux concernent principalement les connecteurs logiques³.

Nous pouvons remarquer que d'un point de vue catégoriel, le connecteur n'appartient pas à une seule catégorie de la grammaire traditionnelle mais à plusieurs (adverbes, conjonctions,

² Traduction de Marc Baratin, 1989, p. 31, (*La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Minuit).

³ Connecteurs reliant deux propositions et permettant d'établir la valeur de vérité de la proposition complexe résultant de la combinaison des deux propositions.

etc.⁴) ce qui rend son identification, sa catégorisation et sa définition problématiques.

A partir des années 1970, de nombreux auteurs (francophones et anglophones) ont cherché à mieux définir cette notion de connecteur mais, selon Favart et Passerault (1999), les premières études « modernes » ne prenaient pas en compte la valeur sémantique des connecteurs, censés être vides de sens. Dans les années 1980, les recherches psycholinguistiques sur les connecteurs amènent de nouveaux éléments de définition (Adam (1984), Fayol et Abdi (1986), Schneuwly *et al.* (1989)) et, en particulier, attirent l'attention sur le rôle sémantiquement non vide des connecteurs et leur apport à la structuration du discours. En psycholinguistique, on considère que les connecteurs sont des marques linguistiques porteuses de relations sémantiques et pragmatiques ; ces deux types de relations constituant l'instruction procédurale. Ceci revient à dire que le sens des connecteurs n'est que le résultat d'une construction effectuée au moment de leur utilisation et, donc, qui dépend de la situation de communication (Halliday et Hasan, 1976).

Les connecteurs peuvent exprimer des relations de connexion à différents niveaux linguistiques (entre contenus propositionnels, énoncés, énonciations, faits extra-linguistiques); les connecteurs sémantiques relient des contenus propositionnels (donc au niveau textuel) et les connecteurs pragmatiques interviennent au niveau discursif et relient des actes de langage (Van Dijk (1979) cité par Orlandini et Pocetti (2007), Rossari (2000)). Cette fonction de connexion intervient entre deux contextes et permet de rendre le discours cohésif et cohérent.

Pour résumer, les connecteurs ressemblent formellement à des éléments de la grammaire traditionnelle appartenant à des catégories différentes et réalisent une catégorie « connecteur » à travers la fonction qu'ils assurent au sein des énoncés à savoir leur capacité à connecter des contextes, qu'ils soient linguistiques ou non.

Notre étude ne porte ni sur les connecteurs logiques évaluables en termes de valeur de vérité de la proposition complexe résultant de la connexion de deux propositions simples, ni sur les connecteurs « énonciatifs » au sens de Morel et Danon-Boileau (1998) c'est-à-dire des connecteurs tels que *hein*, *quoi*, etc., dont la fonction est

⁴ Sans être exhaustive, nous pouvons citer des présentatifs comme *voici* par exemple (Riegel *et al.*, 2011 : 1044), des procédés anaphoriques, des expressions spatiales, etc.

uniquement phatique mais sur les marqueurs⁵ dont le but est de structurer et d'articuler le discours en marquant les relations sémantico-pragmatiques existant entre les différentes unités composant ce dernier (Halliday et Hasan, 1976).

Nous nous sommes donc intéressée aux connecteurs pragmatiques c'est-à-dire à ces marqueurs dont le sens référentiel s'est émoussé et dont les emplois se définissent au travers des instructions associées à leur sens procédural.

Grâce à leurs fonctions d'articulateurs, ces lexèmes sont les indices linguistiques indispensables à la bonne cohésion et cohérence des discours (Rossari, 2000).

Nous considérons donc comme connecteurs à la suite de Reboul et Moeschler (1998, p. 77) toutes les marques linguistiques indépendamment de leurs catégories grammaticales qui :

- articulent des unités linguistiques maximales ou des unités discursives quelconques ;
- donnent des instructions sur la manière de relier ces unités ;
- imposent de tirer de la connexion discursive des conclusions qui ne seraient pas tirées en leur absence.

Nous ajoutons à cette définition que nous avons aussi identifié les connecteurs à partir d'un critère positionnel et que nous avons considéré que toute entité non pronominale située en tête d'unité de segmentation et n'appartenant pas au noyau⁶ de cette unité pouvait être un connecteur ou un cadratif⁷; en effet, des études ont montré que « dans la syntaxe du français contemporain l'extrémité gauche d'une proposition est une position de connexion [...] Les connecteurs ont une double valeur : connexive-anaphorique (facultative), qui articule la signification du texte et sémantico-pragmatique (obligatoire) qui marque la valeur pragmatico-relationnelle de ses compo-

⁵ Nous ne rentrerons pas ici dans les distinctions subtiles pouvant entourer les termes de connecteurs, marqueurs, opérateurs et nous considérons, dans le cadre de cet article, chacun de ces termes comme synonymes.

⁶ Cf. *infra* §1.2 : Les unités de segmentation des discours.

⁷ Un cadratif ou cadre de discours est un terme définissant le cadre référentiel spatio-temporel dans lequel se déroule la relation prédicative. Pour de plus amples informations nous renvoyons à CHAROLLES, M., 1997, « L'encadrement du discours », Document Landisco, Nancy.

santes. Les connecteurs ne figurent en tête de proposition que lorsque les deux valeurs sont activées. » (Csüry, 2006).

Les éléments précédents nous amènent à définir l'unité de segmentation avec laquelle nous avons travaillé.

Les unités de segmentation des discours

Travaillant sur des productions écrites et orales et désirant avoir la même unité de segmentation nous n'avons pas pu nous appuyer sur la phrase graphique comme unité opératoire. Outre le fait que la phrase graphique ne permet pas la segmentation de la plupart des productions orales, certains scripteurs ont réalisé des productions écrites présentant une ponctuation non normative rendant la phrase graphique inutilisable comme dans l'exemple suivant :

Elle habitait dans cette maison depuis longtemps mais elle feusai que des caprise un jour elle tenta d'allé dans la forêt les on « Non c'est trop dangeure tu poureus te perdre !! » (LAEME-F-6-E-UI 4-9)⁸

Nous avons donc décidé d'utiliser les unités micro- et macrosyntaxiques développées dans le cadre du projet Rhapsodie (LaTTiCe⁹) dans la lignée des travaux du GARS (Blanche-Benveniste, 1990) en segmentant le corpus en unités illocutoires, elles-mêmes, généralement, constituées d'une ou plusieurs unités rectionnelles.

Les unités rectionnelles (UR) sont construites autour d'une tête syntaxiquement indépendante et de tous les éléments régis par cette tête. Dans le cadre du projet Rhapsodie, on considère qu'il y a rection pour tous les actants d'un verbe et pour une partie des circonstants (temps, lieu, manière). L'UR correspond à l'unité maximale dans laquelle il existe des relations de rection.

Les unités illocutoires (UI, notation //) sont constituées d'une ou de plusieurs UR et présentent une modalité unique portée par la force illocutoire de l'UR qui sert de noyau. Les autres UR constituant cette UI sont des pré ou post

noyaux¹⁰. Précisons que seuls les énoncés canoniques présentent une congruence UR / UI et que, dans de nombreux cas, des UR se poursuivent au-delà de l'UI dans laquelle elles ont commencé.

Ces unités de travail sont particulièrement adaptées au découpage des productions orales et, étant essentiellement syntaxiques, elles se basent sur des critères reproductibles.

Après avoir segmenté le corpus et repéré les occurrences du connecteur *mais*, nous nous sommes intéressée aux fonctions que ce dernier réalise au sein de l'UI.

Les sémantismes associés à *mais*

Il existe une abondante littérature concernant les différents emplois que le connecteur *mais* peut prendre dans le discours (Ducrot (1980), Roulet *et al.* (1985), Luscher et Sthioul (1996)). Ces travaux ont vu le jour suite au travail fondateur de Ducrot et Anscombe (1980) dans le cadre de la pragmatique intégrée. Ces derniers distinguent deux types de *mais* : le *mais* argumentatif et le *mais* réfutatif respectivement notés *mais*_{PA} et *mais*_{SN}¹¹.

Mais argumentatif (*mais*_{PA}) concerne les occurrences de *mais* rencontrées dans des énoncés de la forme P *mais* Q dans lesquels l'énoncé P amène à la conclusion C et l'énoncé Q présente un argument plus fort en faveur de la conclusion non-C. Jean-Michel Adam (1984) dénomme ce type de *mais* argumentatif indirect (en opposition au *mais* argumentatif direct aussi appelé *mais* concessif traité *infra*). Quant à Luscher et Sthioul (1996), dans le cadre de la théorie de la pertinence (Sperber et Wilson, 1989), ils le traitent comme un *ou* exclusif et le nomment *mais* adverbatif.

(1) et lui il cherche le le loup le plus petit du monde// et euh et il entend des a des des cris de loup// et euh il cherche avec ses jumelles// *mais* il trouve pas// (RAKEN-M-6-O-UI 3-6)

⁸ Tous les exemples sont issus de notre corpus et se présentent sous la forme Code Locuteur-Sexe (M-F)-Niveau (6-3)-Modalité (E-O)-UI.

⁹ Le LaTTiCe est une unité mixte de recherche (UMR 8094) sous la double tutelle du CNRS et du Ministère de l'Éducation et de la Recherche qui est implantée sur deux sites : l'École Normale Supérieure et l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

¹⁰ Pour plus de détails, nous renvoyons au guide d'annotation syntaxique Rhapsodie à l'adresse suivante <http://rhapsodie.ilpga.fr/wiki/Accueil>.

¹¹ Les initiales PA et SN font référence aux termes *pero* et *aber* ainsi que *sino* et *sondern* qui sont les traductions de *mais* argumentatif et *mais* réfutatif respectivement en espagnol et en allemand.

Mais réfutatif (*mais_{SN}*) se rencontre dans des énoncés de la forme P *mais* Q, avec P se présentant sous une forme négative, et dans lesquels il y a un rapport de substitution : Q doit remplacer P' (qui correspond à non-P). Il s'agit d'un acte de rectification (il est d'ailleurs catégorisé en *mais* rectificatif par Luscher et Stiouhl (1996)) qui ne peut être accompli que par le même sujet; c'est l'énonciateur qui refuse P et ce même énonciateur qui affirme Q.

(2) et euh donc tout le monde est content quand il le ramène donc content de le voir etc. euh donc après il il l'expose enfin on ne peut pas dire qu'il l'expose *mais* il fait comme si c'était un numéro avec comme de la magie etc. sauf qu'il y a un problème (BOMAS-M-3-O-UI 5-8)

Bien que ces deux catégories permettent de catégoriser un grand nombre d'occurrences de *mais*, il reste certains cas ne pouvant relever ni du *mais* argumentatif ni du *mais* réfutatif. C'est dans le cadre de l'approche textuelle de Jean-Michel Adam que nous avons pu étoffer la classification que nous avons utilisée en ajoutant le *mais concessif*, le *mais de renforcement* et le *mais démarcatif*.

Mais concessif est appelé argumentatif direct par Adam (1984). Il s'agit d'énoncé de la forme P *mais* Q s'apparentant au *mais* argumentatif d'Anscombe et Ducrot mais dont l'énoncé P a une structure négative (comme dans le cas du *mais* réfutatif). La catégorisation en *mais* réfutatif ou *mais* concessif se base sur des tests syntaxiques selon Catherine Pelletier (1992).

En effet, d'après elle, si l'on remplace la négation par *non pas* et que l'énoncé devient agrammatical il s'agit d'une occurrence de *mais* concessif (= argumentatif direct selon Adam (1984)) et non réfutatif comme illustré par les deux exemples suivants (Pelletier, 1992, p. 28) :

- Pierre n'est pas intelligent *mais_{SN}* idiot → Pierre est non pas intelligent *mais_{SN}* idiot ;
- Ce n'est pas beau *mais_{PA}*¹² je l'ai acheté → *C'est non pas beau *mais_{PA}* je l'ai acheté.

De même, la négation ne peut pas être implicite ou marquée par un morphème alors que c'est possible pour le *mais* concessif comme le montrent les exemples suivants (Pelletier, 1992, p. 29) :

- Ce n'est pas volontaire *mais_{SN}* tout à fait inconscient → *C'est involontaire *mais_{SN}* tout à fait inconscient ;
- Ce n'est pas volontaire *mais_{PA}* je ne le regrette pas → C'est involontaire *mais_{PA}* je ne le regrette pas.

Lusher et Stiouhl (1996) ont aussi, dans leur catégorisation, le *mais* concessif mais contrairement à Adam la proposition P n'a pas obligatoirement une structure négative et ils considèrent que les occurrences de *mais* des exemples suivants « Il pleut, mais je sors » ou encore « Il pleut, mais j'ai envie de prendre l'air » (Luscher et Stiouhl, 1996, p. 188) comme des *mais* concessifs. Pour notre part, nous catégorisons ce type d'occurrences en *mais* argumentatif (Ducrot, 1980).

(3) Elle habitait dans cette maison depuis longtemps. Laura la plus jeune des 2 fille qui avait 11 ans, voulait sortir *mais*¹³ sa mere ne voulut pas *mais* elle disa : Ma fille tu ne peux sortir avec ta soeur Melany (DANIA-F-6-E-UI 2-5)

Mais de renforcement-renchérissement se rencontre dans des cas où les deux propositions liées par le connecteur ne sont pas anti-orientés mais co-orientés et le contexte droit apporte encore plus de force à la conclusion tirée du contexte gauche (Adam, 1984).

Les *mais* de renforcement se combinent avec des termes tels que *non seulement*, *même*, *également*, *aussi*, etc.

(4) Alors vu qu'elle ne le croyait ils descidèrent de rentrer et sur le chemin du retour les deux frères et soeurs entendèrent des voix et la femme réapparut encore plus près *mais* la devant la jeune fille. (DESTY-F-3-E-UI 24-26)

(5) car sa grand-mère était malade elle va en mourir est c'est pour ça qu'elle déménage *mais* aussi parce-que son papi a besoin de son fils Gilles. (ROAGE-F-6-E-UI 5-7)

Mais démarcatif ou phatique (Adam, 1984) concerne des occurrences de *mais* que l'on trouve surtout dans les discours oraux et qui signalent un changement de point de vue. Fréquemment

¹² Pelletier note *mais_{PA}* le *mais* concessif comme le *mais* argumentatif de Ducrot (1980).

¹³ Emploi argumentatif.

ces occurrences se combinent avec des marqueurs phatiques tels que *oui, ben, effectivement*.

(6) et il entend une voix de loup un minuscule loup tout petit mais¹⁴ qui a vraiment une grande faim *mais* je l'ai en livre ce cette histoire (AL-PAO-M-6-O-UI 2-5)

2 Méthodologie

Protocole

Nous avons travaillé avec 53 collégiens dont la répartition est donnée Table 1. Chaque locuteur a été à l'origine de deux productions (une dans chaque modalité).

	6 ^{ème}	3 ^{ème}	Total
Garçons	11	12	23
Filles	14	16	30
Total	25	28	53

Table 1 : Répartition des locuteurs de 6^{ème} et de 3^{ème}

Les productions écrites s'intègrent dans le cadre de la constitution du corpus Charolles et ont pour consigne :

« RACONTEZ UNE HISTOIRE DANS LAQUELLE VOUS INSEREREZ SEPARÉMENT ET DANS L'ORDRE DONNE LES TROIS PHRASES SUIVANTES

a. Elle habitait dans cette maison depuis longtemps.

b. Il se retourna en entendant ce grand bruit.

c. Depuis cette aventure, les enfants ne sortent plus la nuit. »

Ce recueil de données écrites a été réalisé collectivement, en classe, durant une heure de cours (pour chaque niveau scolaire), et les élèves ont composé de 35 à 50 minutes (respectivement élèves de 3^{ème} et de 6^{ème}).

La collecte des données orales s'est faite individuellement. Chaque élève a visionné une unique fois un film d'animation muet (*micro-loup*¹⁵) et, dès la fin du film, a répondu à la consigne suivante « PEUX-TU ME RACONTER LE PLUS PRÉCISEMENT POSSIBLE CE QUE TU VIENS DE VISIONNER ? ».

Méthodologie de segmentation

Les productions écrites et orales recueillies ont ensuite été informatisées, puis segmentées en

unités réactionnelles (UR) et en unités illocutoires (UI - notation //) dans les cadres de la micro- et macrosyntaxe définis dans le projet Rhapsodie. Les UR sont nécessairement construites autour d'un noyau, qui, lui-même, peut être précédé d'un ou plusieurs pré-noyau(s) (notation <) et/ou suivis d'un ou plusieurs post-noyau(s) (>)¹⁶. Ensuite, les connecteurs au sein de chaque UI ont été repérés et, en fonction du lien que le connecteur induisait entre les différents contextes, un « sémantisme¹⁷ » a été assigné à chaque occurrence du connecteur selon la classification présentée §1.3 dont nous rappelons les libellés des catégories Table 2.

Sémantisme	P <i>mais</i> Q
Argumentatif	Q amène un argument pour non-C
Concessif	A amène un argument pour non-C et P est négatif
Réfutatif	Q remplace non-P
Renforcement	P et Q présentent des arguments co-orientés
Démarcatif	Changement de point de vue.

Table 2 : Résumé des différents sémantismes associés à *mais*

Bien que la grande majorité de la segmentation se soit faite à partir de critères syntaxiques, nous avons parfois été obligée de tenir compte d'indices prosodiques pour définir nos UI.

Considérons l'exemple suivant extrait de notre corpus :

(7) hum ben euh ils ont pris un animal euh qui mange des animaux des êtres vivants etc. // ils l'ont emmené en bateau dans une ville // *et* euh *et* dans la ville ils l'ont mis dans un spectacle pour qui euh pour euh et euh pour montrer aux gens qu'il mange les animaux etc. // *donc* ils lui ont amené pleins d'animaux // il les a mangés // *et* à la fin euh ils ont vu qu'il était parti // *et* il a mangé tous les presque tous les gens de la salle // **donc après ils ont tous couru après celui euh qui a fait venir l'animal et ben il il s'est ils ils ont essayé de le tuer** (MEOCE-F-6-O-UI 1-9)

¹⁶ Lorsque le chevron est associé à un + cela implique que le pré ou post-noyau est régi par le prédicat verbal.

¹⁷ Nous utilisons le terme de « sémantisme » pour indiquer la fonction que le connecteur indique au sein de l'UI.

¹⁴ Emploi argumentatif.

¹⁵ Réalisé par Richard McGuire, 2003, Allemagne - durée 7 minutes.

Si nous nous intéressons uniquement à la partie de transcription en gras, nous pouvons en faire deux découpages différents :

1. donc après ils ont tous couru après celui euh qui a fait venir l'animal// et ben il il s'est ils ils ont essayé de le tuer
2. donc après ils ont tous couru// après celui euh qui a fait venir l'animal et ben il il s'est ils ils ont essayé de le tuer

L'écoute de l'enregistrement a permis de trancher et nous avons opté pour la seconde solution qui est en adéquation avec la prosodie de la locutrice. En effet, elle marque une pause très nette entre *après* et *celui*.

3 Résultats

Répartition par productions et locuteurs

La Table 3, qui indique le nombre de productions possédant *a minima* une occurrence de *mais* (ainsi que le pourcentage associé à ces chiffres), montre que le même pourcentage de productions (toutes modalités confondues) présente une ou plusieurs occurrences de *mais* dans les deux niveaux scolaires (6^{ème} et 3^{ème}). En effet, 42% des productions d'élèves de 6^{ème} et 43% des productions d'élèves de 3^{ème} sont concernées (ce qui représente 45 productions sur les 106 recueilles).

	6 ^{ème}	3 ^{ème}	Total
Productions	21 (42%)	24 (43%)	45 (42%)
Écrit	18 (72%)	16 (57%)	34 (64%)
Oral	3 (12%)	8 (29%)	11 (21%)

Table 3 : Nombre de productions de 6^{ème} (sur 50) et de 3^{ème} (sur 56) présentant au moins une occurrence de *mais*

Cependant, même si, globalement, *mais* est utilisé avec une fréquence sensiblement comparable dans les deux niveaux scolaires (un peu plus de 40%), la modalité (orale/écrite) semble avoir une incidence. En effet, sur les 21 productions des 6^{ème} présentant des occurrences de *mais* seules 3 ont été recueillies à l'oral; les 18 autres apparaissent dans des écrits. L'écart est un peu moins flagrant dans les productions du niveau scolaire le plus élevé puisque, sur les 24 productions comportant une ou plusieurs occurrences de *mais*, 16 apparaissent dans des écrits et 8 dans des oraux (cf. Table 3). Mais la tendance reste quand même à une utilisation privilégiée de *mais* dans les discours écrits (64%) plus que dans les

discours oraux (21%) quel que soit le niveau scolaire.

Il est intéressant de remarquer (cf. Table 4) que les 3 élèves de 6^{ème} qui utilisent *mais* à l'oral présentent aussi une ou plusieurs occurrences du connecteur à l'écrit ce qui n'est pas le cas des élèves plus âgés. En effet, sur les 8 locuteurs de 3^{ème} employant *mais* à l'oral, seuls 3 d'entre eux présentent également au moins une occurrence à l'écrit.

	6 ^{ème}	3 ^{ème}	Total
Locuteurs	18 (72%)	21 (75%)	39 (74%)
Écrit	18 (72%)	16 (57%)	34 (64%)
Oral	3 (12%)	8 (29%)	11 (21%)

Table 4 : Nombre de locuteurs de 6^{ème} et de 3^{ème} présentant au moins une occurrence de *mais* par modalité

De plus, nous pouvons aussi constater que *mais* est utilisé par de nombreux locuteurs, à savoir 74% des élèves (39 locuteurs sur 53 - cf. table 4) et que c'est sensiblement la même proportion d'élèves de sixième (72%) et de troisième (75%).

En conclusion, cette répartition par productions et locuteurs nous permet de remarquer que, dans notre corpus, *mais* est un connecteur utilisé par une majorité de locuteurs (environ les 3/4), que son emploi est plus fréquemment réservé aux productions écrites (64% vs 21%) et ce, d'autant plus que les locuteurs sont jeunes (concerne 72% des productions écrites des sixièmes vs 57% des écrits des troisièmes).

Répartition en nombre d'occurrences

Nous avons comptabilisé 79 occurrences du connecteur (cf. Table 5 et Table 6) réparties dans 45 productions. 82% de ces occurrences apparaissent dans des productions écrites vs 18% dans des oraux (cf. Table 5).

Peu de productions (toutes modalités confondues) présentent plus de deux occurrences de *mais* (7 sur les 45 concernées soit un peu moins de 16%) et toutes les productions à trois, quatre ou cinq *mais* sont des écrits. Nous reproduisons *infra* l'écrit de notre corpus comportant le plus de *mais* (5 occurrences).

Il était une fois une famille qui était pauvre mes ils habitait dans une grande et belle maison c'était un couple séparé ducou ils était que des filles et. Elle habitait dans cette maison depuis longtemps. La mère des fille à voulue se remètre avec quellqin ducou elle chërcher chërcher et re chërcher et la dincou

elle voit un garçon très bos charmant et elle vient vère lui et la. Il se retourna en entendant ce grans bruit. Et la le garçon parrtis ans courant elle le suivie *mes* elle le pèrda de vus *mes* elle continus *mes* ant marchant et la elle un monstre galant qui était ans trins de le manger la mère voulus le sauvait *mes* le montre lui dauna un cous de grife ducou elle et partie chez sèlle ans courant c'est fille avait vus la grifure ducous elle raconta lhistoire à c'est fille. Depuis cette aventure, les enfants ne sortent plus la nuit. (PEDON-M-6-E)¹⁸¹⁹

Dans cet exemple, l'élève utilise *mais* pour marquer l'argumentativité (Ducrot, 1980). A aucun moment il n'utilise le connecteur pour marquer une autre relation. Nous avons, en effet, annoté ces cinq emplois comme étant des occurrences de *mais*_{PA}. Bien qu'utilisant facilement ce connecteur à l'écrit, cet élève n'en présente aucune occurrence à l'oral. Sa production orale est ponctuée de *et* (14²⁰ occurrences *vs* 2 à l'écrit) ainsi que de plusieurs *du coup*. Nous reproduisons dans l'exemple suivant l'unique UI commençant par *et* qui nous paraît susceptible de marquer une fonction argumentative donc pour laquelle nous aurions tout aussi pu trouver une occurrence de *mais*.

Dans le contexte de l'histoire, l'aventurier a mis en colère la population de la ville et ces personnes se jettent à sa poursuite pour se venger

(8) euh après il y a le il courait// il il il se sauvait pour pas se faire euh pour pas se faire tuer par les les personnes qui le suivaient// *et* les personnes ils suivaient (PEDON-M-6-E-UI 21-23)

L'exemple précédent met en évidence que le nombre d'occurrences en lui-même n'est pas forcément pertinent puisqu'il est probablement fonction de la longueur de la production. Dans la suite de notre travail doctoral, nous nous efforçons d'étudier nos données chiffrées en densité de connecteurs par UI (c'est-à-dire nombre d'occur-

¹⁸ Outre ces 5 occurrences de *mais*, le locuteur a utilisé quelques occurrences de *et* et 5 occurrences de *du coup* pour structurer son récit.

¹⁹ Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation du locuteur.

²⁰ Notons que le volume de l'oral de cet élève est le double du volume de son écrit (44 UI *vs* 22) ce qui peut expliquer le nombre élevé de connecteurs *et* présents dans la production orale.

rences du connecteur / nombre d'UI de la production).

	Ecrit	Pourcent.	Oral	Pourcent.	Total
6 ^{ème}	34	87%	5	13%	39
3 ^{ème}	31	78%	9	22%	40
Total	65	82%	14	18%	79

Table 5 : Nombre d'occurrences de *mais* par modalité et par niveau scolaire

	6 ^{ème}		3 ^{ème}		Total
	Ecrit	Oral	Ecrit	Oral	
Nb occurrences	34	5	31	9	
Total	39		40		79
Nb productions	18	3	16	8	
Total	21		24		45
Nb locuteurs	18	3	16	8	
Total	18		21		39

Table 6 : Nombre d'occurrences de *mais*, de productions et de locuteurs par modalité et par niveau scolaire

Répartition par sémantisme

Nous nous sommes ensuite intéressée aux fonctions marquées par *mais* dans les productions du corpus.

Nos premières annotations ont fait émerger deux grandes catégories de sémantismes associés à *mais* (cf. Figure 1) :

1. La fonction ARGUMENTATIVE

Nous rappelons que cette fonction indique que dans P *mais* Q, l'énoncé Q amène un argument plus fort en faveur d'une conclusion non-c que la conclusion c pouvant être tirée de l'énonciation de P (Ducrot, 1980).

Nous illustrons cette fonction par un exemple extrait de notre corpus :

(9) c'était un ours// ils coururent plus vite que jamais// *mais* l'ours les ratrapa.// (ALNAN-M-6-E-UI 18-20)

2. La fonction DEMARCATIVE

Cette fonction indique le passage à un sous-thème de la discussion principale voire à l'introduction d'un nouveau thème (Adam, 1984).

Nous illustrons notre propos par l'exemple suivant extrait de notre corpus :

(10) Elle habitait dans cette maison depuis longtemps et la connaissait comme sa poche.// *Mais* depuis quelque temps, elle et son frère s'inquiétaient. (AGPAE-F-3-E-UI 3-4)

3. Les autres emplois

Trois autres emplois de *mais* ont été trouvés dans le corpus mais représentent peu d'occurrences comme le montre la Figure 1.

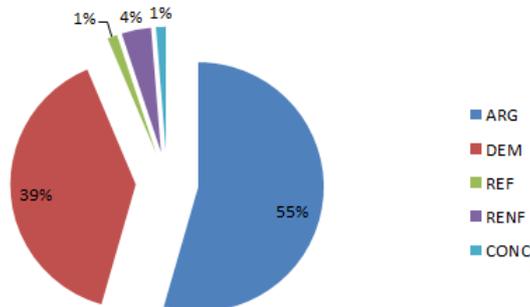


Figure 1 : Répartition des sémantismes de *mais* dans les modalités orale et écrite (pourcentage)

En effet, sur les 79 occurrences de *mais* recensées, 74 se sont vues assigner l'un des deux sémantismes précédents (43 occurrences pour la fonction argumentative ce qui représente 55% des occurrences et 31 pour la fonction démarcative ce qui représente 39%). Les cinq autres occurrences ont marqué un rôle de renforcement (3 occurrences), de concession (1 occurrence) ou de réfutation (1 occurrence); cependant, ces cas ne représentant que 6% des occurrences, nous ne les traiterons pas dans le cadre de cet article mais les feront néanmoins apparaître dans les graphiques.

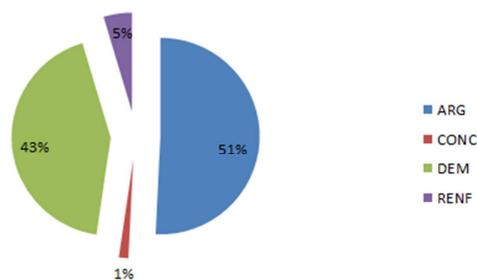


Figure 2 : Répartition des sémantismes de *mais* dans la modalité écrite (pourcentage)

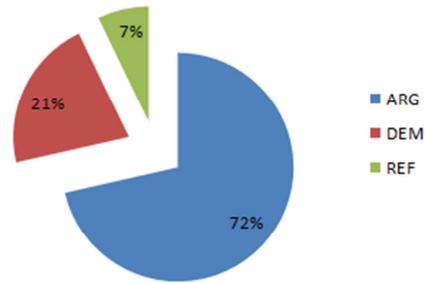


Figure 3 : Répartition des sémantismes de *mais* dans la modalité orale (pourcentage)

Les Figures 2 et 3 (respectivement les pourcentages des fonctions marquées par *mais* à l'écrit et à l'oral) montrent que, quelle que soit la modalité, la fonction argumentative est la plus utilisée par les locuteurs du corpus (51% des occurrences à l'écrit et 72% à l'oral). Les emplois démarcatifs qui sont théoriquement plus représentatifs de relations discursives de l'oral apparaissent pourtant en plus grand nombre dans les productions écrites des locuteurs du corpus (43% vs 21%).

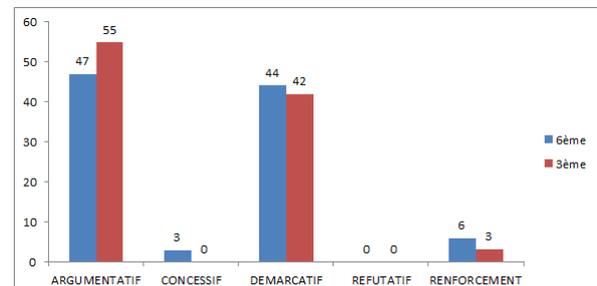


Figure 4 : Pourcentage des sémantismes associés à *mais* à l'écrit en fonction du niveau scolaire

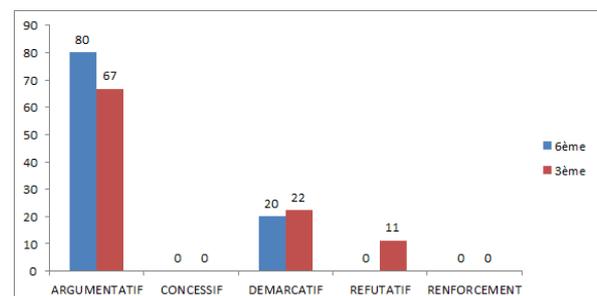


Figure 5 : Pourcentage des sémantismes associés à *mais* à l'oral en fonction du niveau scolaire

Cependant, nous rappelons que peu d'occurrences de *mais* sont présentes dans les productions orales des locuteurs (indépendamment du niveau scolaire (cf. Table 6) donc qu'il serait erroné de tirer des conclusions des résultats chif-

frés de la Figure 5) même si elle permet de montrer la tendance d'emploi du connecteur *mais* dans les productions orales d'élèves de 3^{ème} et de 6^{ème}.

4 Discussion

Nos résultats (Table 3) mettent en évidence que *mais* est un connecteur très utilisé (c'est le deuxième connecteur le plus fréquent de notre corpus après *et*) et qu'il se retrouve dans environ 40% des productions (toutes modalités confondues) des élèves de 6^{ème} et de 3^{ème}.

Cependant, la distribution des *mais* dans les productions est fortement dépendante de la modalité orale ou écrite puisque 64% des productions écrites possèdent un (ou plusieurs) *mais* contre 21% des productions orales. Ceci amène à penser que *mais* est majoritairement un connecteur de l'écrit dans les deux classes d'âges concernées. De plus, en croisant la modalité et le niveau scolaire, nous nous sommes aperçue que très peu d'élèves de 6^{ème} ont utilisé *mais* à l'oral (12%) alors que 29% des élèves de 3^{ème} l'ont employé. Donc, même si, globalement, *mais* est plus utilisé à l'écrit qu'à l'oral dans toutes les classes d'âge, il est, dans notre corpus, plus fréquent à l'oral chez les élèves de 3^{ème} que chez les élèves de 6^{ème}.

Une hypothèse concernant cette fréquence d'emploi pourrait être que la catégorie des plus jeunes n'a pas encore une maîtrise suffisante du connecteur pour l'utiliser à l'oral mais a bien intégré son utilisation à l'écrit (72% des élèves intégrant une ou plusieurs occurrences de *mais* dans leurs écrits).

Cependant, compte-tenu du peu d'occurrences de *mais* à l'oral (5 occurrences dans 3 productions d'élèves de 6^{ème}), nous ne pouvons pas nous prononcer sur ce point. L'étude de la catégorie d'âge la plus élevée de notre corpus (étudiants de L1, dont le recueil est en cours) apportera certainement des éléments de réponse et, si cette hypothèse est exacte, les jeunes élèves de CE2 ne devraient pas présenter beaucoup d'occurrences de *mais* dans leurs oraux contrairement aux étudiants de Licence 1.

Une autre hypothèse concernant la fréquence d'apparition de *mais* dans les écrits et les oraux concerne le protocole expérimental.

En effet, il est possible que la consigne relative à *micro-loup* ne nécessite pas le recours à ce connecteur pour structurer le discours. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons rajouté avec le groupe des adultes (recueil des données en cours) un petit écrit de contrôle directement après l'enregistrement dans lequel les étudiants écrivent rapidement ce qu'ils viennent de visionner. S'il s'avère que leur écrit comporte des *mais*, le protocole expérimental ne sera pas à remettre en cause et nous pourrions en déduire que cette rareté de *mais* est bien due à la modalité orale. Dans le cas contraire, il est possible que le protocole de recueil des oraux ne favorise pas l'apparition de ce connecteur.

Nos premiers résultats concernant la répartition par fonction et par modalité (Figure 2 et Figure 3) montrent que le connecteur *mais* est majoritairement utilisé pour marquer une fonction argumentative à l'oral (72%) comme à l'écrit (51%). Le deuxième emploi majoritaire est l'emploi démarcatif qui représente 43% des occurrences de l'écrit et 21% de celles de l'oral. Ces résultats sont surprenants dans la mesure où l'emploi démarcatif est par définition un emploi typique de l'oral dans lequel *mais* permet le passage à un sous-thème du discours voire le passage à un autre discours ne s'attachant pas à ce qui précède.

Ces résultats peuvent induire que lors de la narration du film d'animation *micro-loup* les liens se font « naturellement » et il n'y a pas besoin d'avoir recours au connecteur pour marquer une rupture dans le discours. Ceci expliquerait pourquoi nous avons rencontré une majorité de *mais* argumentatifs.

Une autre explication possible viendrait de la campagne d'annotation elle-même; en effet, le choix de tel ou tel sémantisme a été effectué par un unique annotateur il y a quelques mois. Une deuxième campagne d'annotation par le même chercheur et/ou par un deuxième annotateur permettrait certainement de mettre en évidence des différences d'annotation qui pourraient modifier les résultats précédents.

Enfin, les Figures 4 et 5 (le pourcentage de *mais* selon le niveau scolaire et le sémantisme respectivement à l'écrit et à l'oral) montrent que les élèves de 6^{ème} et de 3^{ème} ont globalement des distributions similaires des emplois du connecteur *mais* dans leurs productions. A l'écrit, quel

que soit le niveau scolaire, environ 50% des occurrences indiquent une fonction argumentative (47% en 6^{ème} et 55% en 3^{ème}), et 40% une fonction démarcative (44% en 6^{ème} et 42% en 3^{ème}). De même, à l'oral, environ 70% des occurrences concernent l'emploi argumentatif (80% en 6^{ème} et 67% en 3^{ème}) et environ 20% concernent l'emploi démarcatif (20% en 6^{ème} et 22% en 3^{ème}).

Nous rappelons néanmoins que nous travaillons sur un corpus restreint et que ces résultats ne montrent que des tendances et ne peuvent pas être généralisés en raison du nombre peu élevé d'occurrences du connecteur.

5 Conclusion

Nous avons travaillé sur les occurrences du connecteur *mais* dans les modalités orale et écrite et pour deux classes d'âges différentes représentées par les niveaux scolaires 6^{ème} et 3^{ème}. Notre étude a montré que ce connecteur discursif est fréquemment utilisé (par les 3/4 des élèves de collège (74%) dans environ 40% des productions) et essentiellement à l'écrit (64% vs 21% à l'oral). Cependant, même si *mais* est presque exclusivement un connecteur de l'écrit chez les 6^{ème} (12% à l'oral), les élèves de 3^{ème} l'utilisent un peu plus à l'oral (29%).

L'annotation des différentes fonctions de *mais* nécessitant une seconde campagne nous ne pouvons que dessiner des tendances mais, avec nos résultats, nous n'avons pas constaté de différences notables, pour les deux niveaux scolaires du collège en fonction de la modalité (orale-écrite) ou de la classe d'âge de l'élève, dans les emplois que ces derniers font du connecteur (pourcentages proches d'emplois argumentatifs et démarcatifs selon la modalité).

Nous avançons l'hypothèse que *mais* est un connecteur utilisé par les plus jeunes principalement à l'écrit et dont les fonctions vont, au fil de la scolarité, se diversifier et apparaître plus fréquemment dans les oraux.

Références

ADAM, J.-M. (1984). Des mots au discours : L'exemple des principaux connecteurs. *Pratiques*, N°43 : 107-122.

BLANCHE-BENVENISTE, C. (1990). Un modèle d'analyse syntaxique « en grilles » pour les productions orales. *Anuario de Psicología*, N°47 : 11-28.

BOLLY, C. ET DEGAND, L. (2009). Quelle(s) fonction(s) pour *donc* en français oral ? du connecteur consécutif au marqueur de structuration du discours. *Linguisticae Investigationes*, N° 32 : 1-32.

CSÜRY, I. (2006) L'identification d'une discipline : difficultés et perspectives – Commentaires sur les différentes approches d'un objet pluridisciplinaire : 103-124. Dyalang. Dans *Des discours aux textes : modèles et analyse* ; Philippe Lane (éd.) : Publications des Universités de Rouen et du Havre.

DEBAISIEUX, J.-M. (2002). Le fonctionnement de *parce que* en français contemporain ; étude quantitative. Dans *Romanitische Korpuslinguistik* : 349-362. C. Pusch, W. Raible, Gunter Narr Verlag Edition.

DUCROT, O. (1980). *Les mots du discours*. Minuit Edition.

DUCROT, O. (2005). Argumentation rhétorique et argumentation linguistique : 17-34. Dans *L'argumentation aujourd'hui : Positions théoriques en confrontation*. Jaubert, Anna (éd.). Lyon, Presses Sorbonne Nouvelle Edition.

FAVART, M. ET PASSERAULT, J.-M. (1999). Aspects textuels du fonctionnement et du développement des connecteurs, approche en production. *L'année psychologique*, N°91 : 149-173.

FAYOL, M. (1985). *Le récit et sa construction*. Delachaux et Niestlé : Neuchatel, Paris.

FAYOL, M. (1986). Les connecteurs dans les récits écrits : étude chez l'enfant de 6 à 10 ans. *Pratiques*, N° 49 : 101-113.

FAYOL, M. ET ABDI, H. (1986). Ponctuation et connecteurs. Dans *Table Ronde « les agencements discursifs et leur système de représentation. »*.

GAYRAUD, F. JISA, H. ET VIGUIE, A. (2001). Utilisation des outils cohésifs comme indice de sensibilité au registre : une étude développementale. *AILE*, N° 14.

HALLIDAY, M. A. K. ET HASAN, R. (1976). *Cohesion in English*. Longman. Londres.

LUSCHER, J.-M. ET STHIOUL, B. (1996). Emplois et interprétations du passé composé. *Cahiers de linguistique française*, N° 18 : 187-217.

MELLET, S. (2005). Ponctuation et continuité dans les textes latins : la réception des éditeurs – traducteurs : 13-28. Dans *Cohésion et cohérence – Etudes de linguistique textuelle*. Anna Jaubert (éd.). Lyon, ENS Edition.

MOREL, M.-A. ET DANON-BOILEAU, L. (1998). *La grammaire de l'intonation*. Collectée. Belin, Ophrys Edition.

MOUCHON, S., FAYOL, M. ET GOMBERT, J.-E. L'utilisation de quelques connecteurs dans des rap-

pels de récits chez des enfants de 5 à 8 ans.
L'année psychologique, N° 89 : 513-529.

- ORLANDINI, A. ET POCETTI, P. (2007). Les opérateurs de coordination et les connecteurs en latin et d'autres langues de la méditerranée ancienne : 189-224. Dans *La coordination*. André Rousseau ; Louis Begioni; Nigel Quayle et Daniel Roulland (éds.) : Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- PELLETIER, C. (1992). *Etude des connecteurs et et mais dans des productions écrites d'étudiants universitaires : approche sémantico-pragmatique*. Mémoire de D.E.A.
- REBOUL, A. ET MOESCHLER, J. (1998). *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Armand Colin. Paris.
- ROSSARI, C. (2000). *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*. Presses universitaires de Nancy. Nancy Edition.
- ROULET, E., AUCHLIN, A., MOESCHLER, J., SCHELLING, M ET RUBATTEL, C. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Belin, Lang Edition.
- SCHNEUWLY, B., ROZAT, M.-C. ET DOLZ-MESTRE, J. (1989). Les organisateurs textuels dans quatre types de textes écrits : étude chez des élèves de dix, douze et quatorze ans. *Langue française*, N° 81 : 40-57.
- SIMON, A.-C. ET DEGAND, L. (2007). Connecteurs de causalité, implication du locuteur et profils prosodiques, le cas de *car* et de *parce que*. *Journal of French Language Studies*, N° 17 : 323-341.
- SPERBER, D. ET WILSON, D. (1989). *La Pertinence. Communication et cognition*. Minuit Edition.

Influence de la continuité syntaxique et référentielle sur la dynamique d'écriture de textes

Émilie Ailhaud

Laboratoire Dynamique Du Langage
Université Lyon 2

emilie.ailhaud@univ-lyon2.fr

Harriet Jisa

Laboratoire Dynamique Du Langage
Université Lyon 2

harriet.jisa@univ-lyon2.fr

Résumé

La production d'un texte narratif nécessite d'établir des liens cohérents entre les propositions ; ces unités doivent donc être liées syntaxiquement et sémantiquement. Cette étude analyse dans quelle mesure les caractéristiques syntaxiques et sémantiques des propositions influencent la temporalité de l'écriture. Il a été demandé à trente étudiants de rédiger la suite d'un texte sur une tablette graphique. Le dispositif Eye & Pen a été utilisé pour extraire les données chronométriques (pauses et vitesses d'écriture), qui sont considérées comme des indices des processus cognitifs engagés dans la production écrite de texte. Les propositions davantage dépendantes d'un point de vue syntaxique sont précédées d'une pause plus courte, suggérant que la planification se fait essentiellement en début de phrase et porte sur plusieurs propositions. Par ailleurs, l'étude du maintien référentiel du personnage principal montre que la pause initiale de la proposition est sensible au rôle syntaxique de ce référent, à sa nature grammaticale et à la manière dont il est repris par rapport à la mention précédente.

1 Introduction

Plusieurs processus cognitifs ont été identifiés lors de la rédaction de textes – planification, mise en texte et révision – montrant la complexité d'une telle tâche : le scripteur doit effectuer la préparation conceptuelle de ses propos, établir des choix lexicaux et syntaxiques afin de transposer ses idées en une séquence linguistique, puis réviser son texte en effectuant les corrections nécessaires (Flower & Hayes, 1981; Hayes, 2012). En outre, un texte n'est pas une simple

suite de mots, mais il est organisé en propositions et phrases liées entre elles, il s'agit donc d'un « objet complexe et en même temps cohérent » (Adam, 1993). Si l'on s'intéresse plus particulièrement à la planification et à la mise en texte, plusieurs questions peuvent être soulevées : quelles sont les unités de planification ? Quels facteurs permettent d'expliquer que certaines de ces unités nécessitent une planification plus ou moins longue ?

Notre étude s'appuie sur des textes en français rédigés par des étudiants. Elle a pour but d'analyser dans quelle mesure certains facteurs syntaxiques et sémantiques influencent la longueur des pauses et les vitesses d'écriture. Deux types de facteurs linguistiques seront plus particulièrement étudiés : d'une part des éléments liés à la continuité syntaxique, c'est-à-dire le type de proposition utilisé, établissant des liens de dépendance plus ou moins forts entre les propositions ; d'autre part des éléments liés à la continuité référentielle, en étudiant plus spécifiquement la chaîne de référence du personnage principal. Nous analyserons dans cette étude les pauses situées en début de proposition, en considérant que leur longueur reflète le coût de la planification et de la mise en texte de la proposition à écrire. En discutant du lien entre mesures chronométriques et processus cognitifs, nous verrons comment ces indices nous renseignent sur les traitements de « haut niveau » à l'œuvre dans la rédaction de textes.

2 Analyse de la dynamique d'écriture des textes

Afin de mieux comprendre les processus cognitifs engagés lors de la production écrite, plusieurs méthodes peuvent être envisagées. Les premières recherches ont réussi à identifier les différents processus rédactionnels grâce aux protocoles verbaux : les participants doivent décrire eux-mêmes les traitements qu'ils effectuent. Le

coût cognitif de l'écriture peut ensuite être estimé grâce aux méthodes de double tâche, lorsque le scripteur doit répondre à une deuxième tâche en même temps qu'il écrit ; afin d'associer le coût cognitif à un processus rédactionnel particulier, Olive, Kellogg, & Piolat (2002) ont proposé la méthode de la triple tâche, qui ajoute à la double tâche un protocole verbal. Par ailleurs, il est possible de mettre en lien certaines mesures chronométriques, comme les pauses ou le débit d'écriture, avec le produit final. En effet, les ressources cognitives, et notamment la capacité de la mémoire de travail, sont limitées (Just & Carpenter, 1992; McCutchen, 1996) : face à une demande cognitive trop coûteuse, le scripteur peut par conséquent être amené à ralentir son débit d'écriture, voire à s'arrêter, plus ou moins longuement. Les pauses et débits d'écriture peuvent donc être des indices des processus cognitifs en cours.

Cette dernière méthode a permis d'apporter quelques renseignements sur la dynamique d'écriture, tant chez le scripteur apprenant que le scripteur expert. Ainsi, il a été montré que plus l'unité était élevée dans la hiérarchie syntaxique (paragraphe, phrase), plus la pause était longue (entre autres Foulin, 1998; Piolat, 1983; Schilperoord & Sanders, 1999), ce qui a amené à considérer ces unités comme des unités fonctionnelles de planification (Matsushashi, 1982). À l'oral, il a été montré que plus une unité était longue, plus la pause la précédant était longue (Cook, Smith, & Lalljee, 1974; Ferreira, 1991). En outre, des études portant sur le néerlandais et le finnois ont révélé que les pauses étaient plus longues devant les propositions syntaxiquement plus indépendantes, comme les juxtaposées et coordonnées par rapport aux subordonnées (Immonen & Mäkisalo, 2010; van Hell, Verhoeven, & van Bijsterveldt, 2008) ; des résultats similaires avaient déjà été observés à l'oral (Goldman-Eisler, 1972). Dans ce cadre de recherche, les pauses ont généralement été considérées comme des indices de planification cognitive, ou de mise en texte, entendus comme des « processus cognitifs de « sélection », de « décision », d' « encodage » des aspects sémantiques, syntaxiques et lexicaux qui précèdent et accompagnent l'émission verbale » (Piolat, 1983:398). Bien que cette conception ait certaines limites, nous la conserverons pour nos hypothèses. En effet, les résultats des études mentionnées précédemment laissent penser que la planification peut porter sur plusieurs propositions, puisque les pauses avant les phrases sont plus longues que

celles en milieu de phrase, et que, suivant le type syntaxique de la proposition (juxtaposée, coordonnée, subordonnée), plus le lien de dépendance est fort entre les deux propositions, plus la pause est courte. L'étude d'autres caractéristiques des propositions pourrait permettre de confirmer cette hypothèse.

Par ailleurs, une des caractéristiques des textes, notamment narratifs, est d'introduire des référents et de les maintenir au long du discours, lorsque les actions sont décrites. Par conséquent, les référents introduits peuvent avoir différents statuts informationnels (Ariel, 1990) : il peut soit s'agir de nouveaux référents, soit de référents « anciens », dans le sens où ils ont été explicitement mentionnés auparavant dans le texte ; certains auteurs affinent cette échelle en parlant de référents plus ou moins accessibles (Chafe, 1996). Ces référents précédemment mentionnés peuvent être repris de différentes manières, avec ou sans modification du mot utilisé. De nombreuses études ont porté sur la nature linguistique du référent en fonction de son statut informationnel ; cependant, à notre connaissance aucune étude n'a cherché à établir un lien entre le statut informationnel des référents d'une proposition et la durée de sa pause initiale, qui serait considérée comme un temps de planification et de mise en texte.

3 Méthodologie

Collecte du corpus

Pour cette étude, il a été demandé à trente étudiants universitaires de langue maternelle française de composer la suite d'un récit, pour lequel étaient fournis le titre et une amorce de texte composée de plusieurs propositions. Il s'agissait d'un récit fictif intitulé « L'évasion », racontant l'histoire d'un prisonnier nommé Dimitri s'appêtant à s'enfuir de sa prison. Les participants n'avaient aucune contrainte de temps, mais devaient composer un récit faisant environ une page.

Afin de collecter les mesures chronométriques liées à la rédaction de ce texte, les participants composaient sur une tablette graphique Wacom Intuos 3. Une feuille de papier était déposée sur la tablette et les scripteurs utilisaient un stylet à bille similaire à un stylo classique, afin de rendre les conditions de production les plus naturelles possibles. Cette tablette graphique était reliée à un ordinateur, et les données étaient enregistrées avec le logiciel Eye & Pen (Chesnet & Alamargot, 2005).

À partir de celui-ci, nous avons ensuite pu extraire les données chronométriques. Pour chaque unité, il était en effet possible de relever la durée de la pause initiale, ainsi que la durée d'écriture de l'unité elle-même, en distinguant les pauses intra-mots, les pauses entre les mots et le temps où le stylo était en mouvement. Dans cette étude, nous avons retenu comme mesure chronométrique uniquement la pause initiale de chaque proposition (en ms). Nous avons utilisé un seuil très faible pour définir une « pause » : 15 ms, qui est le seul minimal proposé par le logiciel Eye&Pen 1.0 ; ainsi, pour chaque proposition, il est possible d'associer une durée de pause initiale.

Codage des données

Le texte a été découpé en plusieurs unités : en mots, propositions, unités terminales et phrases. Le mot était défini comme un segment délimité par un espace blanc ou un signe de ponctuation. La proposition est une unité qui contient un prédicat unifié (Berman & Slobin, 1986). L'Unité Terminale (désormais UT) est une unité syntaxique, qui a été proposée au départ par Hunt (1970) comme étant l'unité minimale qui pourrait être ponctuée comme une phrase tout en étant grammaticalement correcte. Dans notre étude, étaient regroupées au sein d'une même UT une proposition principale ainsi que les propositions subordonnées qui en dépendent, mais également les propositions contenant une ellipse de sujet avec la proposition précédente, dont le sujet est co-référentiel. Enfin, la « phrase » a été définie selon des critères graphiques, c'est-à-dire comme une unité débutant par une majuscule et se terminant par un point.

Nous avons tout d'abord codé des éléments syntaxiques caractérisant l'enchaînement entre les propositions. Les cinq types de proposition retenus étaient : proposition juxtaposée (1), coordonnée (2), circonstancielle (3), complétive (4) et relative (5). Une structure particulière a été relevée : le cas où la proposition circonstancielle est placée en début de phrase, avant la proposition principale (6), ce qui distingue les circonstanciels avant et après matrice, et isole les juxtaposées matrices situées après la proposition circonstancielle.

- (1) *Mais Dimitri était très intelligent / **il avait pensé à tout.*** [S04]¹
- (2) *Alors Dimitri poussa de toutes ses forces / **et la grille s'arracha.*** [S24]
- (3) *Il descendit discrètement du camion / **lorsque celui-ci s'arrêta.*** [S19]
- (4) *Dimitri vit / **que les étoiles avaient disparu.*** [S03]
- (5) *Il l'enferma à son tour dans la cellule / **qui avait été la sienne pendant dix longs mois.*** [S28]
- (6) *Afin de ne pas être capturé une nouvelle fois / **il s'enfuit à travers la ville.*** [S24]

Par ailleurs, nous avons spécifié certaines caractéristiques des propositions. Ainsi, nous avons distingué les propositions matrices (7, 8), c'est-à-dire suivies d'une subordonnée, des propositions non matrices. Nous avons également précisé les propositions comportant une ellipse, c'est-à-dire les cas où le sujet, coréférentiel à celui de la proposition précédente, n'était pas mentionné (9). Enfin, nous avons spécifié les cas où la proposition était enchâssée au sein de la proposition matrice (10).

- (7) ***Et Dimitri sortit** / pour aller diner.* [S10]
- (8) ***Il rit de ce même rire / qu'entendait Dimitri durant les séances / où on le torturait.*** [S30]
- (9) *Il déshabilla le gardien / **et l'habilla de ses vêtements*** [S15]
- (10) *Il jeta le livre **qu'il avait soigneusement dissimulé sous son oreiller** à l'autre bout de sa cellule.* [S02]

Enfin, nous avons apporté une précision d'ordre sémantique sur les propositions relatives : nous avons distingué les relatives restrictives (11), nécessaires à l'identification du référent, des relatives explicatives (12) et narratives (13).

- (11) *Sa main gauche était toujours bandée depuis la dernière altercation / **qu'il avait eue avec Dimitri.*** [S03]

¹ Dans les exemples, le signe « / » indique la séparation entre deux propositions. L'identifiant du participant est indiqué entre crochets. La structure dont il est question est indiquée en gras.

- (12) *Et ils partirent tous les deux en bateau pour la Crête / où Dimitri possédait une ferme léguée par son parrain.* [S19]
- (13) *Dimitri assomma le gardien / qui tomba évanoui.* [S15]

Dans un deuxième temps, nous avons codé les éléments concernant la continuité référentielle entre les propositions : nous avons identifié chaque référent du texte, ainsi que les caractéristiques liées à leur statut informationnel. Outre les expressions référentielles sous forme de syntagmes nominaux et pronoms (personnel, démonstratif, possessif, relatif), nous avons relevé les ellipses du sujet, considérées comme des éléments référentiels linguistiquement non marqués (Landragin, 2011). Cela a permis, pour chaque phrase et chaque proposition, de répertorier le nombre de référents, en précisant le nombre de référents nouveaux et anciens. Pour chaque référent ancien, il a été indiqué la distance le séparant de la dernière mention, et le type de répétition : il pouvait s'agir d'une répétition exacte (14), d'une ellipse (15), d'un nouveau mot (16) ou d'un mot déjà utilisé auparavant dans le texte (17).

- (14) *Il_i allait réussir, il_i en était certain* [S22]
- (15) *Il_i se releva et Ø_i s'enfuit* [S24]
- (16) *Le gardien_i paniqué lui obéit. Ce dernier_i pensait surtout à sa femme et à ses deux petites filles* [S13]
- (17) *Les gardiens_i réussirent à l'attraper, ils_i le remirent dans sa cellule [...] Or les gardiens_i avaient oublié de lui reprendre les clefs* [S26]

Toutes les mentions référant au personnage principal Dimitri seront dans cette étude désignées comme concernant le référent DIM. Pour ce référent, nous avons également indiqué le rôle syntaxique qu'il tenait dans la proposition (sujet, objet, complément du nom ou autre), ainsi que sa nature (nom propre, nom commun, pronom, déterminant, ellipse).

Hypothèses de travail

L'hypothèse générale ayant guidé notre étude est que les propositions sont d'autant plus courtes à planifier qu'elles ont été anticipées.

Concernant la continuité syntaxique, certaines propositions sont plus fortement dépendantes de

la précédente, et devraient donc avoir une pause initiale plus courte. Ce devrait être le cas :

- des propositions subordonnées (hormis les circonstancielles en début de phrase) par rapport aux propositions juxtaposées et coordonnées ;
- des coordonnées avec ellipse par rapport à celles sans ellipse ;
- des propositions enchâssées par rapport aux propositions subordonnées suivant de manière linéaire la proposition principale.

À l'inverse, si la planification porte sur plusieurs propositions dépendantes, les propositions matrices devraient être précédées d'une pause plus longue que les non-matrices.

Par ailleurs, la planification peut être anticipée si, sémantiquement, la proposition est indispensable : c'est le cas des relatives restrictives, qui devraient être précédées par une pause plus courte que les relatives explicatives et narratives.

Concernant la continuité référentielle, nous attendons que les propositions devant introduire un plus grand nombre d'anciens référents soient précédées d'une pause plus courte, les référents étant plus accessibles. Lors de l'analyse particulière du maintien du référent DIM, nous attendons également que la pause varie suivant la manière dont il est repris, et la distance qui le sépare dans la mention précédente : plus la mention précédente est proche, plus la pause devrait être courte.

4 Résultats

Caractéristiques syntaxiques et référentielles des propositions

Les textes comptaient en moyenne 18,77 (5,86)² phrases, et 42,63 (12,22) propositions. Les phrases étaient constituées en moyenne de 2,31 (0,47) propositions, ces dernières comptant en moyenne 6,75 (0,74) mots.

Si l'on prend l'ensemble des propositions, la moyenne de leur pause initiale est de 5891,61 ms (3445,71). On peut cependant distinguer les propositions en début de phrase, dont la pause initiale est en moyenne de 9728,34 ms (6090,27), et celles en milieu de phrase, dont la pause initiale est en moyenne de 3315,91 ms (2337,17). Un *t*-test révèle ici une différence significative suivant l'emplacement de la proposition : *t*(29)=11,66, *p*<0,001. Des tests antérieurs avaient révélé que, en milieu de phrase, il n'y avait pas de différence

² Les écarts-types sont donnés entre parenthèses.

significative entre les propositions en début d'UT et celles en milieu d'UT : c'est pourquoi nous n'avons gardé que la distinction entre proposition en début et en milieu de phrase.

Nous allons tout d'abord présenter un modèle général de régression, qui a l'avantage de regrouper toutes les caractéristiques syntaxiques et référentielles que nous avons à disposition pour l'ensemble des propositions. Le but est en effet de rentrer dans le modèle, pour chaque proposition, des indicateurs à la fois syntaxiques et sémantiques afin de voir quels effets restent significatifs lorsque toutes ces variables sont entrées simultanément, et quelle part de variance elles permettent d'expliquer. Nous avons donc effectué un modèle de régression linéaire avec pour variable dépendante la pause initiale de chaque proposition. Les variables indépendantes (désormais VI) étaient les indicateurs disponibles pour chaque proposition; nous avons veillé à ce qu'il n'y ait pas de corrélation trop forte entre les VI³. Ainsi, les VI retenues étaient :

- l'emplacement syntaxique (proposition en début de phrase / en milieu de phrase)
- le nombre de mots par proposition
- le type de proposition (7 catégories syntaxiques)
- si la proposition est matrice ou non matrice
- le nombre total de référents
- le nombre de référents nouveaux
- le nombre de référent anciens

Ce modèle permet d'expliquer plus du quart de la variance : $R^2=0,27$. Nous avons utilisé un modèle pas à pas ascendant. Dans l'ordre d'entrée dans le modèle, les variables ayant un effet significatif sont : le type de proposition, l'emplacement, le fait que la proposition soit matrice, et le nombre de mots.

Le graphique suivant indique la répartition du type de proposition dans les textes ; la catégorie « divers » regroupe les cas où plusieurs types de propositions sont associés (par exemple, une circonstancielle coordonnée à une autre). Nous notons qu'environ la moitié des propositions sont juxtaposées.

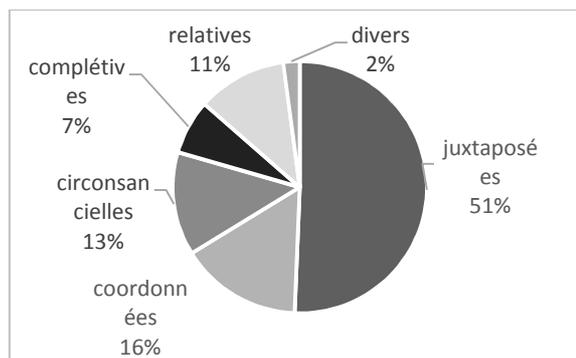


Fig. 1 Répartition des types de propositions dans les textes

Le modèle général a donc montré un effet significatif du type de proposition ($p<0,001$). Les moyennes des pauses initiales pour chaque type de proposition, regroupés selon les résultats du modèle, sont indiquées dans le Tableau 1.

	Pause initiale (en ms)
circonsancielle avant matrice	14886,66
juxtaposées avant circonstancielle	9511,71
- coordonnées - juxtaposées après circonstancielle	3460,08
- relatives - circonstancielle après matrice	2261,56
complétives	2185,19

Tab. 1 Moyenne des pauses initiales (en ms) en fonction du type de proposition

Comme remarqué dans le *t*-test mentionné précédemment, l'effet de l'emplacement syntaxique ressort, les propositions en début de phrase étant précédées d'une pause significativement plus longue que celles en milieu de phrase ($p<0,001$).

Il a été noté également que les pauses des propositions matrices étaient significativement plus longues que celles des non matrices ($p<0,05$).

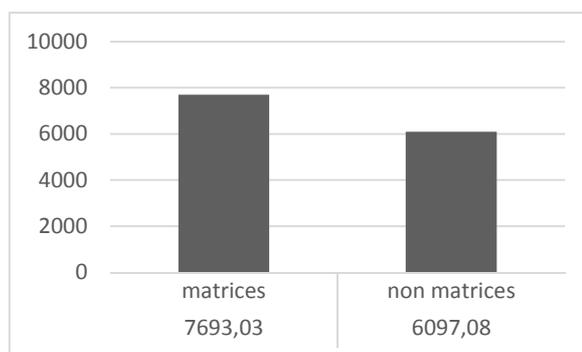


Fig. 2 Moyenne des pauses initiales (en ms) des propositions matrices et non matrices

³ Aucun coefficient de corrélation entre deux VI n'était supérieur à 0,70 (Maggio et al., 2012)

En outre, ce modèle de régression nous a indiqué qu'il y avait bien un effet de la longueur de la proposition ($p < 0,05$), avec une corrélation positive : plus la proposition contient de mots, plus la pause qui la précède est longue. Par ailleurs, aucun effet lié au nombre de référents (total, nouveau ou ancien) n'a été relevé.

Nous avons ensuite voulu tester l'effet de caractéristiques liées à un type particulier de proposition, que nous ne pouvions donc pas rentrer dans le modèle général. Pour cela, nous avons effectué des tests de comparaisons de moyenne, si possible sur des données appariées en faisant la moyenne par sujet, lorsque le nombre de données était suffisant. Afin de normaliser les données, celles-ci ont subi une transformation logarithmique. Cependant, pour plus de clarté, les moyennes seront données en valeur brute (en ms).

Tout d'abord, les coordonnées avec ellipse (moyenne = 3600,67 ms) ne sont pas précédées d'une pause significativement plus courte que les coordonnées sans ellipse (moyenne = 4508,45 ms).

Pour les propositions subordonnées, on trouve une différence significative entre les propositions enchâssées et les propositions non enchâssées, ($p < 0,001$).

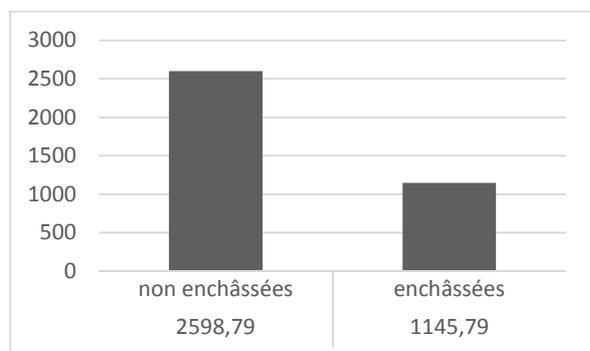


Fig. 2 Moyenne des pauses initiales (en ms) des propositions subordonnées en fonction de leur position

Enfin, concernant les propositions relatives, 71% d'entre elles sont des propositions relatives restrictives. Un effet du type de relative a été noté, avec plus particulièrement un effet significatif entre les restrictives et les explicatives ($p < 0,05$).

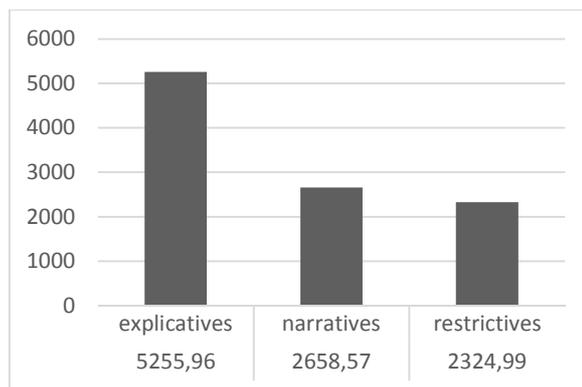


Fig. 3 Moyenne des pauses initiales (en ms) des propositions relatives en fonction de leur fonction discursive

La continuité référentielle : exemple du maintien du référent DIM

Chaque texte comptait environ 102,27 (17,78) référents ; cela correspond à la présence d'en moyenne 2,43 (0,29) référents par proposition. Parmi ces référents, 36% sont des nouveaux référents ; dans 64% il s'agit donc du maintien d'anciens référents. Les référents maintenus tout au long du texte sont généralement les personnages : bien sûr le prisonnier Dimitri, le gardien, puis d'autres personnages introduits dans l'histoire (e.g. les autres gardiens, un voisin de cellule, une fiancée).

Les anciens référents pouvaient être réintroduits sous différentes formes lexicales, comme le montre la figure 4.

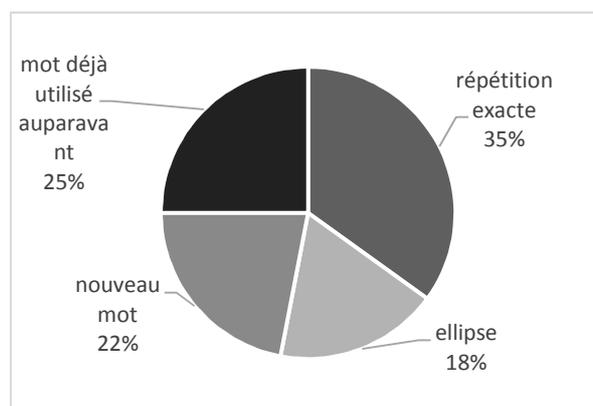


Fig. 4 Type de reprise des anciens référents

Nous avons plus particulièrement étudié le maintien du référent DIM, qui est généralement présent tout au long du texte : il apparaît en moyenne 32,9 fois par texte, ce qui représente un tiers des référents mentionnés. En tout, nos analyses ont porté sur 813 données.

Nous avons de nouveau mené une analyse de régression, afin de s'assurer que les effets restaient significatifs quand l'ensemble des va-

riables étaient entrées dans le modèle. Ces VI étaient :

- le nombre de propositions depuis la dernière mention du référent
- le type de reprise du référent
- le rôle syntaxique de DIM
- la nature grammaticale du référent

Le référent DIM apparaissait, sous différentes formes, dans presque toutes les propositions ; en moyenne, chaque mention de ce référent était séparée par 1,46 proposition.

Concernant le rôle syntaxique, dans 71% des cas DIM était le sujet de la proposition. Nous avons également noté lorsqu'il était fait référence à ce personnage à travers un complément de nom (« de Dimitri ») ou un déterminant possessif (« sa femme »), ce qui représente environ 16% des mentions.

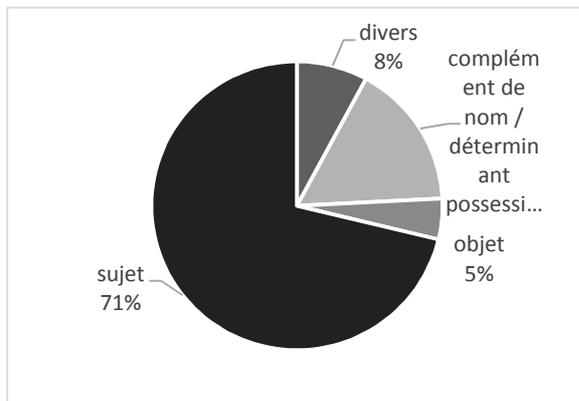


Fig. 5 Rôle syntaxique du référent DIM

Ce référent peut être repris suivant diverses catégories grammaticales. Dans 13% des cas, le scripteur utilise le prénom « Dimitri ». De manière très rare (2%), il a recours à un nom commun : celui-ci peut indiquer son rapport avec un autre personnage (« frère », « mari »), son ancien métier (« fermier », « boxeur ») ou sa condition actuelle (« détenu », « prisonnier »). Presque la moitié des références sont faites grâce à un pronom (généralement « il » ou « lui »). Enfin, dans 26% des cas le référent n'est pas mentionné explicitement : il y a une ellipse.

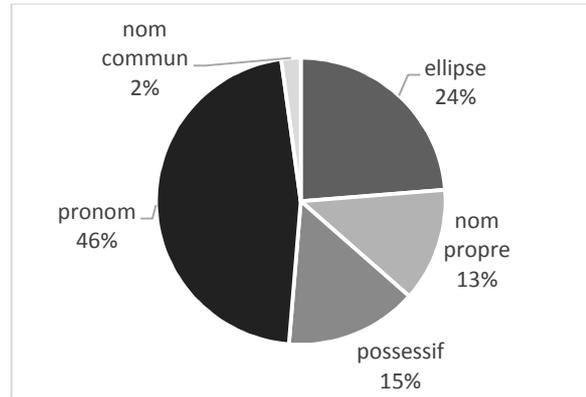


Fig. 6 Nature grammaticale du référent DIM

Enfin, puisque nous nous intéressons à la continuité référentielle, on peut voir quel type de reprise est faite, par rapport à la mention précédente. La proportion de nouveaux mots est très faible. Généralement, il s'agit soit d'une répétition exacte de la mention précédente, soit d'une reprise d'un mot déjà utilisé auparavant.

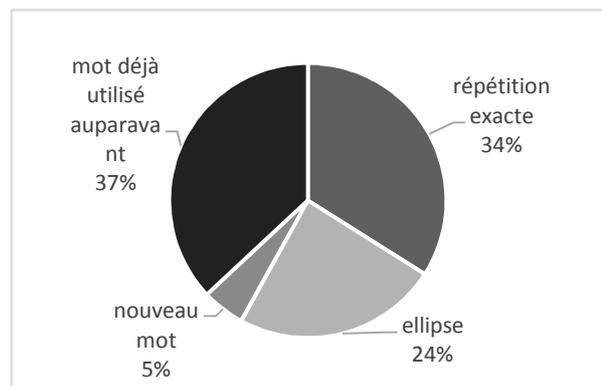


Fig. 7 Type de reprise du référent DIM

Il est possible de faire quelques remarques sur les liens apparaissant entre type de reprise, rôle syntaxique et nature du mot. Ainsi, dans 99% des ellipses, DIM est sujet de la proposition. Dans le cas de la répétition exacte, c'est à 89% le pronom qui est repris ; en revanche, quand on reprend un mot qui avait été utilisé auparavant, ce n'est plus que 50% du temps un pronom, et dans 35% des cas la reprise du prénom « Dimitri ».

Lorsque DIM est le sujet de la proposition, c'est à peu près à part égale soit une répétition exacte, soit une ellipse, soit une reprise d'un ancien mot. Ces sujets sont dans 47% des cas un pronom, et dans 16% le nom propre.

Nous avons donc mené une analyse de régression linéaire, avec un modèle pas à pas ascendant. Le modèle obtenu permet d'expliquer 5,2% de la variance ; cela peut paraître faible, mais

il faut rappeler que seuls des critères relatifs au référent DIM ont été rentrés dans ce modèle.

Les VI ayant un effet significatif étaient, dans leur ordre d'entrée dans le modèle : le rôle syntaxique, le type de reprise, et la nature du référent.

Tout d'abord, le rôle syntaxique joué par DIM semble important : il est beaucoup plus long d'initier une proposition si DIM est sujet, que s'il a un autre rôle syntaxique ($p < 0,001$).

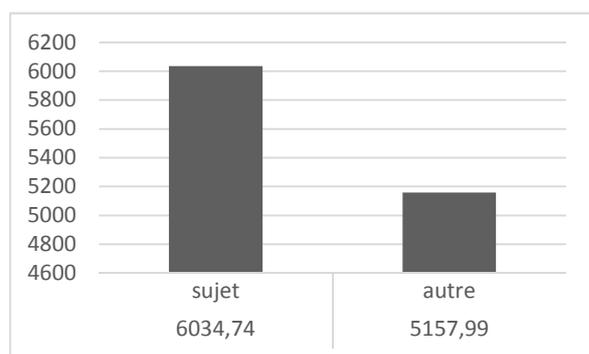


Fig. 8 Moyenne des pauses initiales (en ms) des propositions en fonction du rôle syntaxique de DIM

Concernant le type de reprise ($p < 0,01$), les pauses les plus longues sont devant les propositions dont le référent DIM est repris avec une répétition exacte.

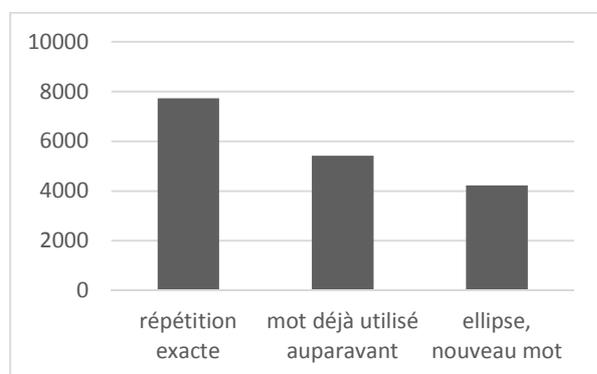


Fig. 9 Moyenne des pauses initiales (en ms) des propositions en fonction du type de reprise de DIM

Enfin, une fois ces variables introduites, il est possible d'isoler encore un effet de la nature du référent ($p < 0,05$) : la pause initiale de la proposition est beaucoup plus longue si DIM est introduit sous la forme du nom propre qu'avec un pronom.

En revanche, aucun effet de la distance depuis la dernière mention n'a été relevé.

5 Discussion

Les analyses précédentes ont eu pour but de tester certains effets de la continuité syntaxique et référentielle.

Les résultats concernant la continuité syntaxique vont dans le sens d'une planification sur plusieurs propositions. En effet, nous voyons tout d'abord que les pauses sont plus longues en début de phrase : cela suggère qu'à l'écrit la phrase, délimitée par des indices graphiques, a une réalité cognitive. Les résultats d'études précédentes menées dans d'autres langues, selon lesquels la pause est plus courte devant une subordonnée que devant une juxtaposée ou une coordonnée (Immonen & Mäkisalo, 2010; van Hell et al., 2008), sont ici corroborés : les subordonnées sont donc sans doute en partie planifiées en début de phrase ou durant l'écriture de la proposition précédente. Le fait que les pauses initiales des propositions matrices soient plus longues que celles des non-matrices appuie cette hypothèse : en début de proposition matrice, la planification ne porte pas que sur la proposition qui va être écrite, mais elle anticipe également les propositions subordonnées qui en dépendront. L'exception évidente concerne les cas où la proposition circonstancielle est en début de phrase : c'est la configuration dans laquelle la pause initiale est la plus longue, vraisemblablement parce qu'il est systématiquement indispensable de déjà planifier la proposition matrice en très grande partie. Ces résultats sont maintenus quelle que soit la longueur de la proposition, puisque la longueur avait été rentrée également comme VI dans le modèle de régression. Les relatives restrictives et les propositions enchâssées sont aussi précédées d'une pause plus courte, ce qui est cohérent avec l'hypothèse d'une anticipation de leur planification, dans le premier cas parce qu'elles sont sémantiquement indispensables dans le discours puisqu'elles servent à déterminer le référent ; dans le second cas parce qu'elles viennent interrompre la proposition matrice. Par ailleurs, le fait d'avoir intégré le nombre de mots de la proposition dans le modèle de régression et d'avoir observé une corrélation positive a permis de confirmer un effet de la longueur déjà remarqué à l'oral (Cook et al., 1974; Ferreira, 1991).

Concernant la continuité référentielle, les résultats obtenus ne confirment pas les hypothèses de départ. Tout d'abord, il n'y a pas d'impact du nombre de référents (total, ancien ou nouveau) sur la durée de la pause initiale. La planification du nombre de référents étant d'ordre sémantique,

donc plutôt de haut niveau (avant la mise en texte), il est possible que cette planification globale se fasse plutôt en début de phrase : dans ce cas, le nombre de référents introduits dans la phrase, et le statut ancien ou nouveau de ces référents aurait un impact uniquement sur la pause en début de phrase. Au début de chaque proposition il y aurait ensuite plutôt un travail de lexicalisation : dans ce cas, la pause initiale sera affectée par des facteurs d'ordre davantage lexical (comme la nature grammaticale des mots qui seront utilisés).

Le fait qu'il n'y ait pas d'influence de la distance entre deux mentions du référent DIM peut s'expliquer par le fait que cette distance est très faible (moins de deux propositions en moyenne) : ce référent est toujours facilement accessible. En revanche, il est possible qu'un effet plus fin ressorte si l'on regarde la durée de la pause juste avant le référent, et non en début de proposition, en fonction du nombre de mots le séparant de sa dernière mention.

En revanche, l'analyse plus précise du référent DIM fournit quelques pistes intéressantes. Tout d'abord, le fait d'analyser simultanément les effets du rôle syntaxique, de la nature grammaticale et du type de reprise permet d'isoler la portée de chaque effet. Par ailleurs, les résultats obtenus peuvent être expliqués par plusieurs niveaux de planification. Ainsi, il y a un effet massif du rôle syntaxique de DIM : la proposition est plus longue à être initiée si DIM en est le sujet. Une explication peut être d'ordre discursif. En effet, Dimitri est le personnage principal de l'histoire. On peut alors penser que ce récit narre les différentes actions de ce personnage : chaque nouvelle séquence aura donc généralement pour sujet DIM. Il pourra cependant y avoir des séquences narratives avec plusieurs petites actions, dans lesquelles DIM ne sera pas nécessairement le sujet. Par conséquent, si on associe les propositions dans lesquelles DIM est sujet avec le début d'une nouvelle séquence narrative, on peut expliquer que ces propositions soient précédées d'une pause plus longue. Par ailleurs, il est intéressant de voir que ces pauses initiales sont également sensibles à des facteurs lexicaux : par exemple, si un pronom est utilisé dans la proposition pour faire référence à Dimitri, la pause initiale sera plus courte que si le prénom est mentionné.

Dans cette étude, nous avons donc pu montrer qu'une part de la variance de la durée des pauses initiales pouvait être expliquée par des caractéristiques linguistiques des propositions. Plus du

quart de la variance (27,4%) était expliqué, ce qui est une part relativement importante dans la mesure où plusieurs variables ne pouvaient pas être introduites dans le modèle de régression, puisqu'elles ne concernaient pas toutes les propositions. En outre, de nombreux autres facteurs peuvent expliquer cette variation. Par exemple, des facteurs linguistiques d'ordre discursif pourraient être identifiés: on pourrait supposer que les propositions se situant au début d'une nouvelle séquence narrative sont précédées d'une pause plus longue. Cela a déjà été suggéré par les résultats portant sur le maintien référentiel du personnage principal Dimitri, mais l'étude discursive demandera à être approfondie. De plus, des facteurs de plus bas niveau peuvent également avoir un effet : le modèle proposé par Maggio, Lété, Chenu, Jisa, & Fayol (2012), qui comprenait des indices lexicaux et inflexionaux, était ainsi parvenu à expliquer environ 40% de la variance des pauses initiales des mots situés à l'intérieur des propositions. Par ailleurs, la variabilité inter-individuelle est très forte. Si l'on reprend les modèles de production écrite, celle-ci peut s'expliquer par de nombreux facteurs : l'aisance grapho-motrice, la motivation, les capacités cognitives, les connaissances liées au sujet, etc.

Enfin, nous pouvons souligner quelques questions d'ordre méthodologique dans l'étude des processus cognitifs à partir des données chronométriques. En effet, nous avons suivi dans cette étude le postulat classique selon lequel les pauses sont des indices de planification ; nous avons cependant vu que dans certains cas il pourrait s'agir davantage de mise en texte que de planification. Or, Olive, Alves, & Castro (2009) ont montré que les processus de planification pouvaient intervenir lors de la transcription ; par ailleurs, les pauses peuvent être dévolues à d'autres processus, notamment la révision, dans le cas de la production écrite (Fortier & Préfontaine, 1994). Il serait donc intéressant de chercher si des mesures chronométriques comme la vitesse d'écriture ou les pauses intra-mots peuvent aussi être des indices de processus de haut-niveau ; l'étude plus spécifique des révisions, grâce aux traces de correction ou aux mouvements oculaires, permettraient de préciser davantage le rôle des pauses initiales au cours de la production. Dans le cas de la rédaction de textes, l'étude des mouvements oculaires serait en outre fortement bénéfique pour explorer davantage la mise en place de la continuité référentielle.

6 Conclusion

Cette étude nous a donc permis d'explorer certains processus de haut niveau, par la mise en relation de données chronométriques et de caractéristiques syntaxiques et sémantiques des propositions. Les résultats suggèrent qu'au cours de la rédaction d'un texte, la planification s'opère souvent sur plusieurs propositions. L'analyse d'autres mesures chronométriques et des mouvements oculaires permettront certainement d'affiner ces résultats.

Références

- Adam, J. M. (1993). Le texte et ses composantes. Théorie d'ensemble des plans d'organisation. *SEMEN*, 8, 11–40.
- Ariel, M. (1990). *Accessing Noun Phrase Antecedents*. London: Routledge.
- Berman, R. A., & Slobin, D. I. (1986). *Coding manual: Temporality in discourse*. Berkley : University of California, Institute of Cognitive Studies.
- Chafe, W. (1996). Inferring identifiability and accessibility. In T. Fretheim & J. K. Gundel (Eds.), *Reference and referent accessibility* (pp. 33–46). Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Chesnet, D., & Alamargot, D. (2005). Analyse en temps réel des activités oculaires et graphomotrices du scripteur : intérêt du dispositif « Eye and Pen ». *L'année psychologique*, 105(3), 477–520.
- Cook, M., Smith, J., & Lalljee, M. G. (1974). Filled pauses and syntactic complexity. *Language and Speech*, 17(1), 11–16.
- Ferreira, F. (1991). Effects of length and syntactic complexity on initiation times for prepared utterances. *Journal of Memory and Language*, 30, 210–233.
- Flower, L., & Hayes, J. R. (1981). A cognitive process theory of writing. *College composition and communication*, 32(4), 365–387.
- Fortier, G., & Préfontaine, C. (1994). Pauses, relecture et processus d'écriture. *Revue des sciences de l'éducation*, 20(2), 203–220.
- Foulin, J. N. (1998). To what extent does pause location predict pause duration in adults' and children's writing? *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 17(3), 601–620.
- Goldman-Eisler, F. (1972). Pauses, clauses, sentences. *Language and Speech*, 15(2), 103–113.
- Hayes, J. R. (2012). Modeling and remodeling writing. *Written communication*, 29(3), 369–388.
- Hunt, K. W. (1970). Syntactic maturity in schoolchildren and adults. *Monographs of the society for research in child development*, 35(1), 67.
- Immonen, S., & Mäkisalo, J. (2010). Pauses reflecting the processing of syntactic units in monolingual text production and translation. *Hermes—Journal of Language and Communication Studies*, 44, 45–61.
- Just, M. A., & Carpenter, P. A. (1992). A capacity theory of comprehension: Individual differences in working memory. *Psychological review*, 99(1), 122–149.
- Landragin, F. (2011). Une procédure d'analyse et d'annotation des chaînes de coréférence dans des textes écrits. *Corpus*, 10, 61–80.
- Maggio, S., Lété, B., Chenu, F., Jisa, H., & Fayol, M. (2012). Tracking the mind during writing: immediacy, delayed, and anticipatory effects on pauses and writing rate. *Reading and Writing*, 25(9), 2131–2151.
- Matsuhashi, A. (1982). Explorations in the real-time production of written discourse. In M. Nystrand (Ed.), *What writers know: The language, process, and structure of written discourse* (pp. 269–290). New York: Academic Press.
- McCutchen, D. (1996). A capacity theory of writing: Working memory in composition. *Educational Psychology Review*, 8(3), 299–325.
- Olive, T., Alves, R. A., & Castro, S. L. (2009). Cognitive processes in writing during pause and execution periods. *European Journal of Cognitive Psychology*, 21(5), 758–785.
- Olive, T., Kellogg, R. T., & Piolat, A. (2002). The triple task technique for studying the process of writing. In T. Olive & C. M. Levy (Eds.), *Contemporary tools and techniques for studying writing* (pp. 31–59).
- Piolat, A. (1983). Localisation syntaxique des pauses et planification du discours. *L'année psychologique*, 83(2), 377–394.
- Schilperoord, J., & Sanders, T. (1999). How hierarchical text structure affects retrieval processes: Implications of pause and text analysis. In *Knowing What to Write. Conceptual Processes in Text Production* (pp. 13–33).
- Van Hell, J. G., Verhoeven, L., & van Bijsterveldt, L. M. (2008). Pause time patterns in writing narrative and expository texts by children and adults. *Discourse Processes*, 45, 406–427.

Segmentation du geste pédagogique et redéfinition de l'espace gestuel dans une approche écologique

Brahim Azaoui

Université Paul Valéry - Montpellier III
Laboratoire Praxiling UMR 5267 CNRS
route de Mende, 34090 Montpellier (France)
brahim.azaoui@gmail.com

Can Denizci

Université d'Istanbul
Faculté de Pédagogie Hasan Ali Yücel
Besim Ömer Paşa Cad.11, 34452 Beyazıt-
İstanbul (Turquie)
can.denizci@istanbul.edu.tr

Résumé

Les gestes pédagogiques produits par l'enseignant sont de nos jours étudiés principalement dans une approche semi-contrôlée en prenant pour appui les travaux de McNeill (1992). Or, il s'avère que l'approche méthodologique que préconise cet auteur pour segmenter les gestes et situer leur production dans un espace gestuel se prête difficilement aux contraintes de la production gestuelle de l'enseignant en classe. Cette contribution vise donc à soumettre à discussion des adaptations de son cadre méthodologique à la réalité du terrain pédagogique. Nos propositions se fondent sur l'analyse des gestes de cinq enseignantes filmées dans des classes de FLE, FLS et FL1 en France et en Turquie.

1 Introduction

Tout enseignant met en œuvre un ensemble d'actions verbales et non verbales pour transmettre un savoir et un pouvoir-savoir (Cicurel, 2011). Certains auteurs se sont intéressés tout particulièrement à la dimension mimogestuelle de ces pratiques de transmission (Jorro, 2004 ; Foerster, 1990). Dans une autre approche de la gestualité, plus proche de notre conception de la gestuelle coverbale comme composant un seul processus cognitif avec la parole (Kendon, 2004 ; McNeill, 1992), il convient de mentionner les recherches menées par Tellier (2006, 2008). Elle entreprend depuis un certain nombre d'années des recherches sur le geste pédagogique, entendu comme les gestes « *des bras et des mains (mais il peut aussi être composé de mimiques faciales) utilisé[s] par l'enseignant de langue dans un but pédagogique* » (Tellier, 2008, p. 41). Dans le prolongement de cette réflexion sur le geste pé-

dagogique. A partir des travaux sur la notion de didacticité menés par Moirand (1993), Azaoui (2015, à paraître) a proposé d'envisager le geste pédagogique en termes de continuum selon le degré de didacticité du geste. Selon cet auteur, le geste pédagogique n'est pas propre au contexte institutionnel, ni aux gestes des enseignants. Le paramètre premier étant l'intention didactique, il est possible d'envisager un continuum qui considère différents paramètres tels que le contexte d'énonciation ou le degré d'intention pédagogique. Ainsi, en situation exolingue, une personne qui souhaiterait à expliquer à son interlocuteur allophone la forme d'un objet utilisera certainement des gestes qui contiendraient un certain degré de didacticité dans le sens où ils sont emprunts d'une "*didacticité seconde*" qui relève des « *discours dont l'objet premier n'est pas didactique, mais qui relèvent, pour une part (...) d'une intention de didacticité, que celle-ci soit réelle ou simulée ou feinte*¹ » (Moirand, 1993, non paginé).

Pour ce qui est des gestes de l'enseignant, Tellier les étudie dans une approche essentiellement semi-contrôlée en retenant une procédure méthodologique similaire à celle qu'emploie McNeill (1992) : le sujet principal se trouve en position assise et il fait face à son interlocuteur. C'est d'ailleurs cette posture du sujet qui sert de repère à McNeill (*ibid.*) pour proposer un bornage du geste et une organisation de l'espace gestuel, que nous définirons ultérieurement. Or, il est possible de nous demander dans quelle mesure cette réflexion méthodologique, menée en contexte semi-contrôlé ou expérimental, est applicable à une approche écologique.

La présente contribution constitue un travail préparatoire à une analyse comparative du geste pédagogique entre les trois contextes pédago-

¹ C'est Moirand qui met en gras ces termes.

giques de sorte à analyser l'actualisation gestuelle du continuum FLE/FLS/FL1 qu'évoque la littérature scientifique (voir notamment Auger, 2010). Elle s'appuie sur un corpus rassemblant onze heures de films de classe, transcrit puis annoté intégralement en utilisant le logiciel Eudico Linguistic ANnotator (Sloetjes & Wittenburg, 2008). Il témoigne de la pratique gestuelle de cinq enseignantes, observées et enregistrées entre 2011 et 2014 dans trois contextes pédagogiques différents : français langue étrangère (en Turquie, dans un collège privé), français langue première et langue seconde (en France, dans deux collèges publics).

2 Gestes coverbaux et enseignement

Les travaux sur la gestualité coverbale en classe de mathématiques ou de langues montrent toute l'importance de ce canal de communication dans les apprentissages et dans l'enseignement. Après une brève présentation théorique du domaine du geste coverbal, nous appréhenderons les travaux sur le geste pédagogique coverbal sous un angle méthodologique.

2.1 Eléments théoriques sur les gestes coverbaux

Bien que la gestuelle ait été étudiée depuis au moins Quintilien (McNeill, 1992 ; Kendon, 2004), c'est l'étude interculturelle menée par Efron en 1941 qui initie véritablement une réflexion sur la gestuelle non pas comme mode de communication à la marge de la communication verbale, mais comme intégrée à celle-ci. Il faut attendre les années 1980 pour que le domaine des études de la gestuelle (les *gesture studies*), dans lequel nous nous inscrivons, poursuive cette orientation en s'intéressant aux liens entre les gestes et la parole. Actuellement, de nombreuses théories proposent des réflexions intéressantes quant à la nature du lien unissant parole et gestes (Krauss, Chen & Gottesman, 2000 ; Kita & Özyürek, 2003 ; De Ruiter & De Beer, 2013). Pour notre part, nous retiendrons celle que McNeill nomme *Growth point theory* (1992, 2005), qui considère que le geste et la parole relèvent d'un même processus cognitif dans lequel ils interagissent constamment.

Quant à l'acception du mot geste, certains auteurs tels que Kendon (2004, p. 110) considère le geste comme une « *activité corporelle visible*² »,

² « a visible body activity ».

ce qui englobe aussi bien les gestes manuels, les mimiques faciales ou la posture. A l'inverse, nous entendrons par *geste* uniquement « *les mouvements des mains et des bras que nous percevons lorsque les gens parlent*³ » (McNeill, 1992, p. 1). Par ailleurs, McNeill (2005, p. 31-33) propose de découper les réalisations gestuelles en « phases gestuelles », bornées par le début du geste et le retour à une position de repos. Une phase est constituée de trois mouvements principaux : 1) la préparation, 2) *stroke*⁴, la partie dite significative du geste, et 3) le retour à sa position initiale. A ceux-ci, il est possible d'ajouter la « tenue » (ou *hold*), qui correspond à la suspension temporaire du geste avant ou après le *stroke*. Précisons que cette conceptualisation du mouvement gestuel a été menée dans le cadre de recherches expérimentales en situation de narration. Cette indication constitue le point de départ de notre réflexion. En effet, si de nombreuses études conduites en didactique font référence à la théorie mcneillienne, peu s'interrogent sur la nécessité de l'adapter au contexte pédagogique.

2.2 Gestes pédagogiques : considérations méthodologiques

Les études sur le geste pédagogique démontrent régulièrement son rôle dans la compréhension du message et dans les apprentissages (Kellerman, 1992 ; Antes, 1995 ; Allen, 2000 ; Lazaraton, 2004 ; Sime, 2008 ; Tellier, 2008a, 2008b, Tellier & Stam, 2012), pourtant à ce jour nous n'avons trouvé aucune recherche proposant une réflexion sur la question de la segmentation des phases gestuelles en contexte institutionnel. La littérature scientifique ne fait d'ailleurs que très rarement part de réflexions méthodologiques concernant la nécessité de réviser également les critères de segmentation du geste pédagogique selon les contraintes des corpus écologiques ou d'adapter la division de l'espace gestuel à la position debout de l'enseignant. Parmi les rares occurrences, il convient de citer Tellier (2014) qui rappelle la nécessité « *d'élaborer un schéma*

³ « the movements of the hands and arms that we see when people talk ».

⁴ La communauté scientifique francophone conserve l'expression anglaise, bien que l'on trouve occasionnellement le mot « réalisation » (Ferré, 2011). Ce dernier ne nous semble pas approprié puisqu'il peut aisément être confondu avec le terme « réalisation » dans le sens de « production » gestuelle. De fait, pour éviter tout malentendu, nous emploierons uniquement le mot « stroke ».

adapté à la station debout » (p. 176). Par ailleurs, bien qu'elles ne concernent pas le geste pédagogique, il est intéressant d'évoquer deux études : celle de Müller (2001) et de Tellier, Guardiola & Bigi (2011). Müller (*ibid.*) précise dans son approche culturelle de l'espace gestuel qu'elle a considéré deux aires de l'espace gestuel sur le plan horizontal : les gestes produits près du corps et ceux produits loin du corps. Nous retrouverons ce critère d'éloignement dans notre adaptation. Dans leur recherche, Tellier, Guardiola & Bigi s'interrogent également sur l'importance de repenser l'« espace gestuel » (Fig.1) que McNeill envisage comme l'amplitude maximale atteinte lors de la gesticulation des mains et des bras dans deux dimensions (donc, sur le plan frontal composé des axes x et y), où les quatre zones principales sont respectivement « centre-centre », « centre », « périphérie » et « extrême périphérie » (1992, p. 89).

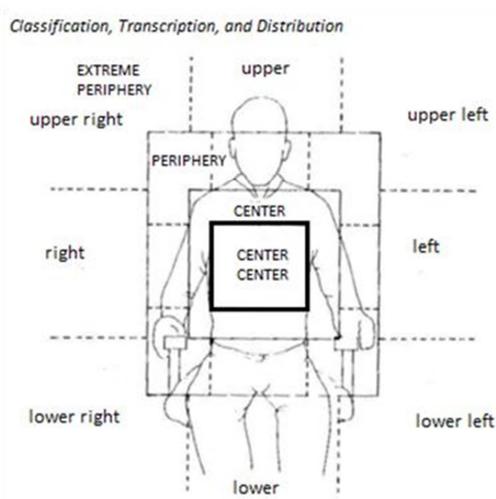


Figure 1 : Présentation de l'espace gestuel (McNeill, 1992)

Afin de remédier aux problèmes qui proviennent de la conception de l'espace gestuel en deux dimensions, qui se manifeste normalement en trois dimensions, Tellier, Guardiola & Bigi (2011) proposent une cinquième catégorie intitulée « *bras tendu devant* » (p. 50). Pourtant, cette catégorie se révèle taxinomiquement discordante avec celles établies par McNeill, vu qu'elle met en relief plutôt la morphologie gestuelle. D'autre part, le modèle de McNeill conçoit l'espace gestuel suivant lequel un se trouvant dans une position assise. Par contre, le contexte de classe nécessite la détermination de l'espace gestuel suivant un locuteur gesticulant debout.

Les travaux que nous avons entrepris sur la gestuelle pédagogique en classe nous conduisent

à réinterroger ces critères de segmentation du geste et de l'espace gestuel. En effet, si la finesse de granularité permet d'enrichir la compréhension des enjeux interactionnels, ne serait-ce qu'au niveau gestuel (Azaoui, 2014a), elle exige également d'entreprendre une réflexion méthodologique sur le bornage du geste de l'enseignant pris dans le vif des échanges didactiques. Pour ce qui est de la problématique de l'espace gestuel, les enseignants sont debout pour la plupart du temps et effectuent leurs gestes majoritairement dans cette position. De fait, comme le rappelle également tout récemment Tellier (2014, p.176), nous devons convenir que le schéma défini par McNeill (1992) mérite d'être revisité et adapté à ce contexte écologique à partir des critères que nous détaillerons.

3 Méthodologie

Cette partie présente l'approche méthodologique retenue ainsi que le processus de collecte et de transcription-annotation des données.

3.1 Démarche méthodologique

Cette communication est basée principalement sur la démarche dite empirico-inductive qui vise à « *proposer une compréhension (une interprétation) de phénomènes individuels et sociaux observés sur leurs terrains spontanés* » à travers un raisonnement inductif, où « *il n'y a pas d'hypothèse de départ (au sens d'une 'réponse prédéterminée' à valider ou invalider) mais un questionnement auquel la recherche permet d'apporter des éléments de réponse* » (Blanchet & Chardenet, 2011, p.16). La gestualité pédagogique de cinq enseignantes de FLE, FLS et FL1 en contexte de classe constituant le phénomène social observé dans son milieu naturel (en France et en Turquie), cette étude relève également d'une approche ethnographique en contextes didactiques (Cambra-Giné, 2003 ; Merriam, 2009 ; Bryman, 2012). Il s'agit donc d'un corpus de nature essentiellement écologique.

Précisons que le corpus turc peut être qualifié également de semi-contrôlé (Tellier, 2013), dans le sens où le même contenu didactique a été transmis aux enseignantes en vue d'obtenir une constante pour la comparaison de la gestuelle de ces professeurs.

3.2 Collecte, transcription et annotation des données gestuelles

La collecte des données a été réalisée par enregistrements vidéo effectués sur une durée plus ou moins longue selon les disponibilités des chercheurs et des enseignantes. Au total, cinq enseignantes ont été filmées dans leurs classes de collège entre 2011 et 2014. Les sujets français sont des professeurs de FL1 et FLS. Elles enseignent donc auprès d'élèves francophones et allophones. Près de 6h30 de corpus ont été collectées sur le terrain français. Quant aux participantes turques, elles enseignent le FLE dans un collège privé d'Istanbul. Nous disposons d'environ 4h30 de films de classe. Les films de classe (Guernier & Sautot, 2010) ainsi constitués représentent une durée globale de 11 heures.

L'analyse de ces données s'adosse à un travail minutieux de codage, de segmentation gestuelle, d'annotation du geste pédagogique et de l'espace gestuel. La transcription des interactions verbales enseignantes/élèves, ainsi que la segmentation gestuelle et l'annotation ont été exécutées à l'aide du logiciel Eudico Linguistic Annotator - ELAN (Sloetjes & Wittenburg, 2008). L'annotation du geste (espace gestuel, fonctions pédagogiques et typologie) a été facilitée par la mise en place d'un vocabulaire contrôlé, qui permet le logiciel ELAN. Il s'agit d'une liste de choix multiples qui apparaîtront sous forme de menu déroulant lors de l'annotation des différents éléments pertinents pour l'étude. La constitution de ce vocabulaire contrôlé s'est inspirée des travaux de McNeill (1992) et de Tellier et Stam (2012). Les types gestuels retenus sont :

- Déictique : gestes de pointage ;
- Iconique : gestes illustratifs d'un concept concret ;
- Métaphorique : gestes illustrant une notion, un élément abstrait ;
- Battement : gestes rythmant la parole ;
- Butterworth : gestes de recherche lexicale ;
- Avorté : gestes non menés à leur terme ;
- Emblème : gestes culturels fortement codifiés ;
- Emblème pédagogique : emblèmes propres au contexte pédagogique.

4 Résultats

Nous présenterons nos résultats en deux temps. Nous nous intéresserons tout d'abord à la question de la délimitation du geste pédagogique, puis nous nous pencherons sur la problématique de l'espace gestuel.

4.1 Délimiter le geste pédagogique

L'approche empirique d'interactions didactiques et leur étude à partir des corpus filmiques soulèvent de nombreuses questions méthodologiques. Si l'on s'intéresse à la segmentation du geste pédagogique, il convient de reconnaître qu'elle est rendue plus délicate pour différentes raisons que nous allons évoquer.

Dans un corpus expérimental ou semi-contrôlé, le participant est habituellement assis, face à la caméra. L'activité demandée peut être complexe, mais les gestes produits servent en général une seule fonction pédagogique (voir par exemple le corpus de Tellier et Stam, 2012) et s'adressent à un seul interlocuteur à la fois. À l'inverse, le film de classe donne à voir les interactions didactiques telles qu'elles se déroulent dans la complexité liée en partie aux dimensions poly focale et polylogale (Azaoui, 2015 ; Rivière & Bouchard, 2011). L'enseignante s'adresse à de multiples interlocuteurs à la fois, ce qui implique une démultiplication de l'enseignante sur le plan multimodal (Azaoui, 2014c, 2015). Elle se déplace, tourne le dos à la caméra, ses gestes servent plusieurs fonctions à la fois, et au moins une partie des gestes peut être dissimulée par un objet (vidéo/rétroprojecteur, bureau...) ou un élève. Il est bien entendu inenvisageable de suivre l'enseignante dans la classe pour capter tous ses gestes en évitant que le corps d'un élève fasse écran ou que l'enseignante sorte du champ de la caméra.

Aussi, cela nous a conduits à interroger la délimitation du geste, telle que la propose McNeill (1992). Selon ce psychologue, dont la plupart des travaux se sont appuyés sur un corpus filmique de narration dans une approche expérimentale, la durée du geste est délimitée par le moment où le geste quitte sa position de repos jusqu'à l'instant où il la retrouve ou entame le geste suivant. Or, dans des conditions naturelles, l'enseignant est en mouvement quasi incessant dans la classe. Il se peut donc que le début ou la fin d'un geste ne soit pas repérable. Il est parfois même difficilement interprétable. Prenons le cas de gestes qui ont été entamés et dont le *hold* est si long que

l'on est en droit de se demander si le geste est maintenu ou oublié (Azaoui, 2014b, p.362). La délimitation s'appuie alors essentiellement sur l'interprétation que nous faisons du geste, de son intention pédagogique. Pour ce qui est des situations où le geste est soudainement caché : quand décider la fin d'un geste ou d'une mimique lorsque le mouvement se termine alors que l'enseignante a le dos tourné à la caméra ?

Nous avons considéré diverses stratégies de compensation pour borner au mieux la réalisation du geste. Nous avons retenu deux critères : le critère de visibilité et les modifications corporelles. Le premier critère est illustré dans l'exemple suivant (Fig.2) où la main gauche de l'enseignante est dissimulée par le corps d'une élève. L'apparition de la main, indiquée par le cercle blanc, constitue le début du segment gestuel sur l'interface d'ELAN.



Figure 2 : Critères de visibilité du geste

Pour ce qui est du deuxième paramètre, et bien qu'une capture d'écran ne permette pas de rendre au mieux le critère évoqué, les trois images ci-dessous (Fig.3) sont un exemple des indices recherchés pour segmenter le geste. Ici, un léger mouvement au niveau du coude gauche annonce le début du geste, confirmé ensuite par l'apparition de la main.



Figure 3 : Critères de mouvement corporel

Si l'on peut reprocher à ces techniques un certain manque de précision scientifique, il convient toutefois de relativiser la « perte »

de quelques millisecondes sur la durée «réelle» du geste, qui n'a que peu d'impact sur les analyses effectuées par la suite avec le logiciel ELAN.

4.2 Adaptation de l'« espace gestuel » (McNeill, 1992) au contexte classe

Nous proposons d'adapter le modèle de l'espace gestuel de McNeill (1992, voir supra Fig.1) dans le cadre des corpus de classes écologiques, en envisageant cet espace en trois dimensions pour quelqu'un qui reste debout. En tant que donnée anatomique, le centre de gravité du corps humain qui se tient debout se positionne approximativement vers le nombril en raison de la pesanteur, contrairement au centre de gravité d'une personne qui gesticule dans une position assise. Ainsi, la zone autour du nombril devient le « centre-centre ». En nous basant sur cette prémisse, la délimitation de l'espace gestuel peut s'effectuer suivant certains paramètres :

- Les parties fondamentales du tronc humain ;
- Les plans géométriques (c'est-à-dire les plans frontal, sagittal et transversal) ;
- La distanciation des membres (des bras et des mains) du corps ;
- L'angle se formant entre l'avant-bras et l'arrière-bras lors de la gesticulation.

L'essentiel de la délimitation de l'espace gestuel réside dans le fait que lors de l'augmentation de l'angle entre l'avant-bras et l'arrière-bras (le cas des angles obtus), ce sont surtout les zones périphériques qui sont privilégiées. D'autre part, lors de la diminution de l'angle (le cas des angles aigus), ce sont surtout les zones centrales qui se manifestent.

À la lumière des paramètres élaborés ci-dessus, les quatre zones principales peuvent être formulées de la manière suivante :

(1) Au « centre-centre » correspondent les gestes (a) qui s'effectuent entre la poitrine et la hanche sur le plan frontal ; (b) qui sont limités par les côtés du corps sur le plan frontal (les bras y sont inclus) ou (c) qui prennent une distance, au maximum, d'un avant-bras en partant du corps sur le plan sagittal et/ou transversal (dans la plupart des cas, le coude ne s'éloigne pas du corps, l'angle entre l'avant-bras et l'arrière-bras ne dépasse pas gé-

néralement l'angle droit et l'arrière-bras est presque collé au corps).

(2) Au « centre » correspondent les gestes (a) qui s'effectuent entre la poitrine et le menton ou entre la hanche et l'organe de reproduction

sur le plan frontal ; (b) qui sont limités par les côtés externes des bras sur le plan frontal (et pour ce faire, les bras sont collés au corps) ou (c) qui se distancient, au maximum d'un avant-bras en partant du corps sur le plan sagittal, où le coude ne s'éloigne pas du corps.

(3) À la « périphérie » correspondent les gestes (a) qui s'effectuent entre le menton et la partie supérieure de la tête ou entre l'organe de reproduction et le genou sur le plan frontal, même si l'angle entre l'avant-bras et l'arrière-bras est moins que l'angle droit ou (b) qui s'effectuent avec l'avant-bras et l'arrière-bras faisant un angle obtus et qui s'éloignent du corps dans n'importe quelle direction sur le plan frontal, transversal et/ou sagittal.

(4) À l'« extrême périphérie » correspondent les gestes qui s'effectuent à bras complètement tendu à un angle presque plat et qui s'éloignent du corps dans n'importe quelle direction.

La figure suivante (Fig.4) permet de reprendre schématiquement les zones ainsi définies :

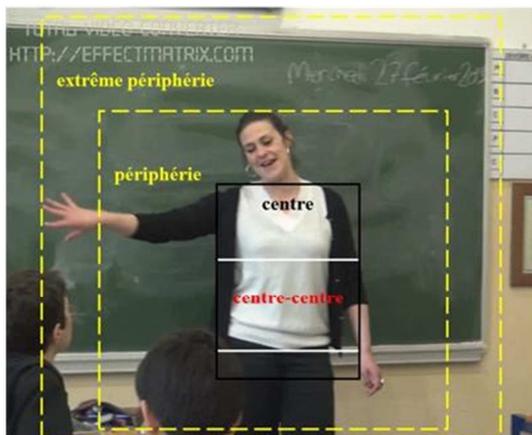


Figure 4 : Délimitation de l'espace gestuel pour les corps de classes écologiques

Pour mieux élucider notre point de vue sur la conception de l'espace gestuel en trois dimensions, les figures ci-dessous (Fig. 5-8) illustrent chaque zone séparément.



Figure 5 : Zone « centre-centre »



Figure 6 : Zone « centre »



Figure 7 : Zone « périphérie »



Figure 8 : Zone « extrême périphérie »

5 Conclusion

Nous sommes partis du constat que la question de l'adaptation des travaux de McNeill (1992) au domaine didactique, *a fortiori* dans une approche écologique était peu renseignée. Dès lors, en nous appuyant sur nos corpus d'interactions didactiques FLE/FLS/FL1, recueillis en France et en Turquie, nous avons proposé une réflexion méthodologique sur les modifications envisageables.

Ainsi, pour la délimitation du geste filmé en situation de classe, nous avons proposé de retenir deux critères de bornage : le critère de vi-

sibilité du geste et celui de mouvement corporel. Nous avons ensuite soumis à discussion une adaptation de l'espace gestuel aux situations de classe, durant lesquelles les enseignants sont, pour l'essentiel, en position debout.

Cette réflexion poursuit son travail de maturation. Il convient en effet de considérer trois problèmes méthodologiques connexes qui sont susceptibles de faire jour pour ce qui concerne l'espace gestuel. Dans un premier temps, il s'agit

de réexaminer la situation des gestes consécutifs, où l'amplitude diminue d'un geste à l'autre. Deuxièmement, il convient de discuter des problèmes de visibilité. Cette question, évoquée lors de la réflexion sur la segmentation gestuelle, se pose avec tout autant d'acuité pour ce qui est de l'espace gestuel. Et dernièrement, il nous semble nécessaire de nous pencher davantage sur les situations durant lesquelles deux mains interviennent dans deux espaces gestuels différents.

Références

- Allen, L. Q. (2000). Nonverbal accommodations in foreign language teacher talk. *Applied Language Learning*, 11, 155-176.
- Altheide, D. L. (2004). Ethnographic Content Analysis. Dans M. S. Lewis Beck, A. Bryman, & T. F. Liao (dir.), *The Sage Encyclopedia of Social Science Research Methods*. Thousand Oaks : Sage.
- Antes, T. A. (1996). Kinesics : the value of gestures in language and in the language classroom. *Foreign language annals*, 29(3), 439-448.
- Auger, N. (2010). *Elèves Nouvellement Arrivés en France. Réalités et perspectives en classe*. Paris : Editions des Archives Contemporaines.
- Azaoui, B. (2014a). Analyse multimodale de l'agir professoral et degré de granularité de traitement. Réflexions méthodologiques. *Lidil*, 49, 17-32.
- Azaoui, B. (2014b). *Coconstruction de normes scolaires et contextes d'enseignement. Une étude multimodale de l'agir professoral*. Thèse de doctorat non publiée. Université Paul Valéry, Montpellier 3.
- Azaoui, B. (2014c). Multimodalité des signes et enjeux énonciatifs en classe de FL1/FLS. Dans M. Tellier & L. Cadet (dir.), *Le corps et la voix de l'enseignant : mise en contexte théorique et pratique* (p. 115-126). Paris : Editions Maison des Langues.
- Azaoui, B. (2015, à paraître). Fonctions pédagogiques et implications énonciatives de ressources professorales multimodales. Le cas de la bimanualité et de l'ubiquité coénonciative. C. Carlo & C. Muller (coord.), *Les Cahiers de l'Acedle*.
- Blanchet, P. & Chardenet, P. (2011). *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures. Approches contextualisées*. Paris : Editions des Archives Contemporaines.
- Bryman, A. (2012). *Social Research Methods* (4th Edition). New York : Oxford University Press Inc.
- Cambra-Giné, M. (2003). *Une approche ethnographique de la classe de langue*. Paris : Didier.
- Cicurel, F. (2011). *Les interactions dans l'enseignement des langues. Agir professoral et pratiques de classe*, Paris : Didier.
- De Ruiter, J. & De Beer, C. (2013). "A critical evaluation of models of gesture and speech production for understanding gesture in aphasia". *Aphasiology* 27(9), 1015-1030.
- Foerster, C. (1990). Et le non-verbal ? Dans L. Da-bène, F. Cicurel, M.-C. Lauga-Hamid & C. Foerster (dir.), *Variations et rituels en classe de langue* (p. 72-93). Paris : Hatier.
- Guernier, M.-C. & Sautot, J.-P. (2012). Eclairage : Observer et analyser les interactions didactiques : potentialités et limites du film de classe. Dans V. Rivière (dir.), *Spécificités et diversité des interactions didactiques* (p. 285-302). Paris : Riveneuve Editions.
- Jorro, A. (2004). Le corps parlant de l'enseignant. Entente, malentendus, négociation. *Actes du 9e colloque de l'AIRDF*, Université de Laval, Québec, aout 2004.
- Kellerman, S. (1992). « I see what you mean » : the role of kinesic behaviour in listening and implications for foreign and second language learning. *Applied linguistics*, 13(3), 239-258.
- Kendon, A. (2004). *Gesture : Visible action as utterance*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kita, S. & Özyürek, A. (2003). What does cross-linguistic variation in semantic coordination of speech and gesture reveal? Evidence for an interface representation of spatial thinking and speaking. *Journal of Memory and Language*, 48(1), 16-32.
- Krauss, R., Chen, Y. & Gottesman, R. (2000). Lexical gestures and lexical retrieval : A process model. Dans D. McNeill (dir.), *Language and Gesture* (p.261-283). Cambridge : Cambridge University Press.
- Lazaraton, A. (2004). Gestures and speech in the vocabulary explanations of one ESL teacher : a microanalytic inquiry. *Language learning*, 54(1),79-117.
- McNeill, D. (1992). *Hands and mind : what gestures reveal about thought*. Chicago : University of Chicago Press.

- McNeill, D. (2005). *Gesture and thought*. Chicago : University of Chicago Press.
- Merriam, S. B. (2009). *Qualitative Research: A Guide to Design and Implementation*. San Francisco: Jossey-Bass.
- Moirand, S. (1993). Autour de la notion de didacticité. *Les Carnets du Cediscor*, 1, 9-20.
- Müller, C. (2001). Gesture-space and culture. Dans C. Cavé, I. Gauaiella & S. Santi (dir.), *Oralité et gestualité. Interactoins et comportement multimodaux dans la communication* (p. 565-571). Paris : L'Harmattan.
- Rivière, V. & Bouchard, R. (2011). Une compétence professionnelle de l'enseignant : gérer la simultanéité des interactions. *Colloque international INRP-ENS, Lyon*.
- Sime, D. (2008). « Because of her gesture, it's easy to understand ». Learners' perception of teachers' gestures in the foreign language class. Dans S. G. McCafferty & G. Stam (dir.), *Gesture : second language acquisition and classroom research* (p.259-279). New-York : Routledge.
- Singer, M. A., & Goldin-Meadow, S. (2005). Children learn when their teachers gestures and speech differ. *Psychological Science*, 16, 85-89.
- Sloetjes, H. & Wittenburg, P. (2008). Annotation by category - ELAN and ISO DCR. Dans N. Calzolari, K. Choukri, B. Maegaard, J. Mariani, J. Odijk, S. Piperidis & D. Tapias (dir.), *Proceedings of the 6th International conference on language resources and evaluation* (p. 816-820). Marrakech : European Language Resources Association) (ELRA).
- Tellier, M. (2008a). The effect of gestures on second language memorisation by young children. *Gesture*, 8(2), 219-235.
- Tellier, M. (2008b). Dire avec des gestes. *Le Français dans le monde. Recherches & Applications*, 44, 40-50.
- Tellier, M. (2013). De l'usage du corpus semi-contrôlé dans la recherche en didactique des langues. *Cahiers de l'Association de Didactique du Français Langue Étrangère (ASDIFLE)*, 24, 39-47.
- Tellier, M. (2014). Comment annoter un geste. Dans M. Tellier & L. Cadet (dir.), *Le corps et la voix de l'enseignant : théorie et pratique* (p. 173-176). Barcelone : Editions maison des langues.
- Tellier, M. Guardiola, M. & Bigi, B. (2011). Types de gestes et utilisation de l'espace gestuel dans une description spatiale : méthodologie de l'annotation. *Actes de l'Atelier DEGELS, 18èmes conférence annuelle Traitement Automatique des Langues Naturelles - TALN* (p. 45-56). Montpellier : Université de Montpellier II.
- Tellier, M. & Stam, G. (2012). Stratégies verbales et gestuelles dans l'explication lexicale d'un verbe d'action. Dans V. Rivière (dir.), *Spécificités et diversités des interactions didactiques* (p. 357-374). Paris : Riveneuve Editions.

Rôle sémantico-discursif des propositions subordonnées relatives finales en français. Analyse syntaxique, énonciative et perspectives didactiques

Marina Da Costa

Université Toulouse 2 – Jean Jaurès

mdacosta@univ-tlse2.fr

Résumé

Les subordonnées relatives produites en français ont été abondamment analysées. En français moderne un type a été jusqu'alors laissé de côté : la relative placée en fin de phrase, *Le ministre grec de l'économie, S. M., a annoncé, mardi 1^{er} juin la privatisation partielle du groupe sucrier EBZ, la plus importante entreprise du secteur alimentaire grec, dont la capacité de production s'élève à 320000 tonnes de sucre par an.* Ce type de propositions apparaît de plus en plus fréquemment, à l'écrit et à l'oral. De plus, ces subordonnées suivent généralement un enchaînement appositif, en le clôturant. Au-delà des questions de classification que cette relative introduit, nous nous interrogeons d'une part sur ce qu'elle témoigne du vouloir-dire du locuteur et donc de sa fonction dans le discours ; et d'autre part sur les interprétations variées qu'elle engendre du côté du compreneur. En nous appuyant sur un corpus journalistique écrit (Abeillé *et al.* 2003) et un corpus radiophonique (France Inter, 2014), nous présenterons une typologie des subordonnées relevées et proposerons des interprétations des inférences impliquées dans une perspective d'un enseignement en classe de FLE. En effet, ce type de phrase pose des difficultés de compréhension liées à la capacité nécessaire à lier les informations, anciennes et nouvelles, afin de comprendre l'organisation globale du discours.

1 Introduction

Les subordonnées relatives produites en français ont été abondamment analysées (Klei-

ber, 1987 ; Martinet, 1988 ; Riegel, Pellat & Rioul, 2004, entre autres). Néanmoins, en français moderne, un type a été jusqu'alors laissé de côté : la relative placée en fin de phrase. Or, il nous apparaît qu'aussi bien à l'écrit qu'à l'oral cette forme d'énoncé est très répandue¹. À l'écrit, elle se trouve encadrée par une virgule et un point et non par deux virgules :

(324) *Le conseil d'administration de la Caisse nationale des allocations familiales (CNAF) a été saisi de cette augmentation, qui est jugée « très significative » par le ministère.*

À l'oral, la subordonnée figure entre deux pauses, avec une forte valeur rhématique :

(V4-5) *à cette occasion le journal du Monde enfin à l'occasion de ces grandes crues et inondations de l'été dernier le journal Le Monde le magazine entre autre aime le monde avait sollicité l'avis d'un spécialiste des inondations de l'université de Berne C. R. qui déclarait je cite le réchauffement de la planète augmente le taux d'humidité dans l'air les dépressions transportent donc plus d'eau ce qui entraîne sans doute davantage de dommages un phénomène appelé à s'amplifier*

Contrairement à ce qui est préconisé par la grammaire traditionnelle, l'effacement de cette relative, linguistiquement acceptable, n'est pas pertinent sur le plan communicationnel. En effet, ces structures d'ajout apportent *a posteriori* des précisions sur des éléments du message que le locuteur n'a pas spécifiés en construisant son discours.

¹ Les énoncés ont été codifiés en nombres s'agissant du corpus écrit (ex : 56) et en lettres et nombres pour les énoncés à l'oral (ex : SSD5-8).

De plus, ces propositions, chargées d'un contenu informationnel, suivent généralement un enchaînement appositif en le clôturant :

(611) *Cet ancien élève de l'INSEAD, qui a travaillé aux États-Unis, ajoute à ses talents de gestionnaire, un sens inné du contact humain et une imagination sans limites pour motiver ses troupes : des esthéticiennes qu'il amène en stage à Paris au journal consacré à la France, qu'il distribue gratuitement à ses parfumeurs.*

Au-delà des questions de classification que cette subordonnée introduit, nous nous interrogeons d'une part sur ce que la relative de cette sorte témoigne du vouloir-dire du locuteur et donc de sa fonction en discours ; d'autre part sur les interprétations variées qu'elle engendre du côté du compreneur. En effet, lorsque nous communiquons, nous transmettons des informations susceptibles d'entraîner des inférences (Grice, 1957 ; Nespoulous, 1983 ; Ducrot & Schaeffer, 1995, Van den Broek, 1994). Nous utilisons le terme psycholinguistique de « compreneur » pour parler du récepteur qui investit du sens, qui traite l'information dans un processus de compréhension (Le Ny, 2005).

La description de ces formes verbales nous semble donc importante à étudier dans une perspective didactique afin d'intégrer d'emblée les aspects interprétatifs (implicites, inférences) et d'imaginer comment ils peuvent être enseignés.

Nous nous inscrivons dans une perspective pédagogique double : compléter une grammaire de l'oral opérationnelle en élaborant une description du sens et des effets de discours de ces catégories (Charaudeau, 1992) et réfléchir à l'apprentissage de la compréhension de ces subordonnées pour des étudiants allophones, en situations de communication universitaires telles que suivre des cours et écouter des conférences.

2 Cadre théorique

De la logique à la sémantique (Arnauld & Nicole, 1660 ; Le Goffic, 1979 ; Lavency, 1981 ; Charaudeau, 1992 ; Riegel, Pellat & Rioul, 2004), en passant par la syntaxe et la pragmatique (Gapany, 2004), nous avons constaté que les relatives en fin de phrase n'étaient pas ou peu traitées. Or, ces subordonnées se retrouvent au sein de la mise en relation du niveau informatif avec l'organisation syntaxique de l'énoncé pour assurer le « dynamisme communicatif » qui fait progresser le discours (Combettes, 2007). En

effet, notre étude s'inscrit dans le cadre de l'analyse discursive et sémantique et dépasse ainsi les limites strictes de l'analyse syntaxique des relatives pour atteindre une analyse macro-syntaxique de ces dernières. Trois cadres théoriques ont contribué aux avancées de ces questionnements : le modèle de Paris III (Morel & Danon-Boileau, 1998), le modèle aixois (Blanche-Benveniste, 2003) et enfin, le modèle fribourgeois (Berrendonner, 2004). Malgré quelques différences analytiques, il existe des convergences telles que le rejet de la phrase comme unité minimale opératoire et l'existence d'une unité maximale.

Par ailleurs, nous avons également observé la manière dont les auteurs dans le domaine de l'apprentissage et de l'enseignement présentent l'étude grammaticale de la proposition subordonnée relative destinée à des locuteurs non natifs² du français et/ou à leurs enseignants (De Salins, 1996 ; Dollez & Pons, 2013 ; Morsel, Richou & Descotes-Genon, 2010 ; Denyer & Perrichon, 2011 ; Barthélémy, Kleszewski, Perrichon & Wuattier, 2012).

Quel que soit l'ouvrage analysé, les relatives sont présentées de manière incomplète. Ces approches nous ont paru réductrices quant au sémantisme et à l'usage de ces subordonnées. C'est pourquoi l'objectif de notre recherche³ a été de mieux apprécier la façon dont nous devons appréhender la réalisation écrite et orale de ces propositions.

3 Méthodologie

Nous avons entrepris notre recherche exploratoire à l'aide de deux corpus.

Dans notre première étude, nous avons réalisé une analyse des relatives finales à l'écrit. Pour cela, nous avons utilisé des énoncés extraits du quotidien *Le Monde*, rassemblés par le Laboratoire de Linguistique Formelle de l'Université Paris Diderot-Paris VII (Abeillé *et al.*, 2003).

Il s'agit d'un corpus journalistique qui comporte environ un million de mots tirés de ce journal et couvre une période allant de 1989 à 1993.

²À partir du niveau B1, selon le *Cadre européen commun de référence pour les langues* (Conseil de l'Europe, 2001).

³Deux études ont été réalisées. La première l'a été dans le cadre du Master 1 Littérature, Philologie, Linguistique Spécialité Linguistique, à l'université de Paris-Sorbonne en 2008 ; la seconde dans le cadre du Master Sciences du Langage Spécialité Apprentissage/Didactique du Français Langue Étrangère, à l'université Toulouse 2 Jean Jaurès en juin 2014.

Ces phrases embrassent de nombreux domaines comme le sport, l'économie, la politique, la culture, etc. et constituent un recueil d'un français écrit contemporain, sans marquage particulier de registre de langue et aucun discours de spécialité. Ce journal informatif offre ainsi à ses lecteurs un panorama complet de l'actualité, de la politique à l'économie en passant par le sport et la météo.

Ce quotidien se place en deuxième position dans le classement de la presse quotidienne nationale concernant leur chiffre de diffusion, selon l'*Organisme de référence dans l'expertise du dénombrement des médias imprimés et numériques* (OJD). Disponible dans plus de cent vingt pays, il est diffusé à plus de quatre cent mille exemplaires et lu par près de deux millions de lecteurs, en moyenne, chaque jour en France.

Par la suite, nous avons voulu confronter les résultats obtenus à un corpus oral. C'est pourquoi nous avons choisi de traiter les données provenant de la 8^e saison de l'émission « Carnets de campagne », sur France Inter. Ce programme se déroule de midi trente à midi quarante-cinq, et ce du lundi au vendredi. Les auditeurs bénéficient d'un coup de projecteur quotidien sur les innovations sociales, culturelles et économiques qui se multiplient partout en France et au-delà de ses frontières.

Notre choix s'est porté sur cette radio car elle est représentative des radios françaises en France : son audience, mesurée par la société *Médiamétrie*, la place en troisième position parmi toutes les programmations, généralistes et musicales.

Par ailleurs, bien que populaire, cette station de radio offre une qualité de langue française qui nous a semblé correspondre en cela aux écrits extraits du journal *Le Monde* de notre corpus écrit.

Afin de constituer notre corpus oral, nous avons téléchargé les fichiers « podcasts » de l'émission « Carnets de campagne ». Nos données radiophoniques regroupent un mois d'enregistrement, fait entre janvier et février 2014, à raison de dix-sept minutes en moyenne par jour. Cela correspond à cinquante mille mots. Par la suite, nous avons donc traité les données secondaires, à savoir les transcriptions, en utilisant l'orthographe standard sans « trucages orthographiques » (Blanche-Benveniste, 2003). Par ailleurs, puisqu'il n'y a pas de correspondance stricte entre les phénomènes prosodiques et la ponctuation écrite, nous avons choisi de ne pas ponctuer les énoncés à l'oral. Cependant, nous avons tout de même procédé à une segmentation sans laquelle toute analyse deviendrait vide de

sens. Nous avons donc marqué les pauses, en nous appuyant sur notre perception subjective de segmentation par les contours intonatifs (des unités holistiques associées à des domaines déterminés tels que des groupes rythmiques ou des groupes de sens), les pauses, voire la présence d'une frontière syntaxique qui influence le découpage du discours. Lorsque présentes dans l'énoncé, nous avons conservé les disfluences, les traces de l'élaboration de ce dernier. Le marquage des tours de parole ainsi que des chevauchements ne nous a pas semblé concluant dans cette première approche des relatives finales à l'oral.

La pertinence de ce corpus vient du fait qu'il relève de l'oral spontané. Il est vrai que, d'habitude, la trame d'une émission radio est plutôt de l'écrit oralisé. Néanmoins, ce qui nous intéresse ici est la spontanéité des réponses lors des entretiens, qui ne sont pas préparées à l'avance. Le journaliste pose des questions en partie préparées auparavant, auxquelles les intervenants répondent spontanément et ces réponses amènent de nouvelles questions et commentaires de la part de l'animateur radio.

4 Résultats de l'analyse préliminaire

Nous précisons que, même si nos corpus contiennent des énoncés des modalités écrite et orale, nous postulons que ces relatives établissent non seulement une dépendance syntaxique, mais aussi un agencement qui dépasse la simple relation de subordination entre la relative et son antécédent. Il nous a semblé important de procéder à un examen comparatif de ces deux corpus car il existe une seule grammaire française mais des différences pragmatiques et cognitives entre les structures, selon qu'on s'en serve à l'écrit ou à l'oral (Berrendonner, 2004).

Pour rendre compte de ce type de structuration de la langue, malgré tout hiérarchisée, et expliquer l'organisation propositionnelle mise en jeu, le terme de « macro-syntaxe » (Berrendonner, 1990) a donc été utilisé. Avec une terminologie qui lui est propre, l'auteur appelle les énoncés des « périodes ». Ce terme a d'abord été utilisé en rhétorique pour définir une phrase de prose écrite assez longue et de structure complexe dont les constituants sont organisés de manière à donner une impression d'équilibre et d'unité. En linguistique, la période a été redéfinie comme l'unité d'énonciation intonativement autonome se distinguant de la phrase, unité de la langue écrite. La période, au-delà de cette première définition

intonative, qui est simplement délimitative, peut recevoir une définition rendant compte de son autonomie également sémantique en termes de rhème. Ces définitions amènent à constater qu'il existe une grande variété de périodes possibles, de structures intonatives et syntaxiques différentes, correspondant en outre à des attitudes de l'homme en train de communiquer, marquées dans l'intonation, et susceptibles de recevoir diverses connotations (évidence, ordre, ironie, etc.). Il nous semble donc que les relatives en position phrastique finale, malgré le fait d'appartenir à un groupe syntaxique bien défini, sont utilisées en tant que commentaire indispensable du discours précédent, et ce à l'écrit et à l'oral.

Nos analyses ont débouché sur la description des relatives finales, dont nous avons proposé une catégorisation sémantico-discursive. À la suite des travaux de Looek (2005), nous avons pu dégager trois manières différentes d'organisation informationnelle opérée par ce type de subordonnée : ces relatives peuvent faire avancer le schéma narratif (relative progressive), fonction jusqu'à maintenant exclusive des matrices. En outre, elles peuvent rendre l'antécédent pertinent vis-à-vis du co-locuteur (relative de pertinence) ou encore exprimer l'appréciation du locuteur (relative de subjectivité). Ainsi, nous avons organisé ces catégories selon les interprétations qu'elles impliquent pour le récepteur ou selon le vouloir-dire du locuteur. Nos premiers résultats montrent que les relatives à l'écrit et à l'oral partagent les mêmes valeurs interprétatives.

Interprétation pour le récepteur : la relative progressive

Ce sont des structures dans lesquelles on fait succéder deux ou plusieurs événements. Nous y observons un rapport iconique entre le fait énoncé dans la relative comme étant postérieur, syntaxiquement et temporellement, à celui de la matrice :

(55) *Donnant un exemple de profil atypique, Bernard Lambert cite le cas de cette jeune Américaine qui, engagée comme maître-nageur dans la piscine d'un hôtel, à la sortie d'une école de commerce, est passée aux opérations en tant qu'attachée de direction, avant de devenir chef de réception, et qui, demain peut-être, prendra la direction d'un des établissements.*

Dans cette construction, la relative « et qui, demain peut-être, prendra la direction d'un des

établissements » se réfère à un événement temporellement lié à celui auquel réfère l'unité phrastique à laquelle appartient son antécédent. Elle intervient comme un événement impliquant ce référent et succédant à un autre événement dans lequel sa participation a déjà été mentionnée. Ainsi, la subordonnée, possédant un prédicat au futur (prendra) et un adverbe temporel (demain), fait avancer le schéma narratif, rôle réservé jusqu'à maintenant à la matrice. D'autres constructions adverbiales, verbales et temporelles corroborent à la progression chronologique : « à la sortie de, passer à, avant de ».

Par ailleurs, la relative finale progressive peut mettre en relief un lien de cause à effet :

(HDS3-7) *on viendrait chez eux chez elles on jouerait avec leurs salariés et en jouant ensemble on emploierait une dynamique de groupe positive pour eux ce qui nous permettrait chez nous d'embaucher*

Les prédicats sont au conditionnel, exprimant une action soumise à une condition. Une fois ces conditions acceptées, nous observons la description du début de la cause, à savoir le fait de se déplacer et de jouer avec leurs salariés. Puis, le gérondif « en jouant », à valeur circonstancielle de manière, explique la conséquence de cette cause. La dernière subordonnée, introduite par « ce qui », donne une conséquence générale (l'embauche de nouveaux salariés grâce à l'augmentation d'activités).

Vouloir-dire du locuteur

4.2.1 La relative de pertinence

Ces relatives traitent le rapport existant entre le locuteur et l'interlocuteur. Dans notre cas, le locuteur cherche à atteindre son interlocuteur appartenant à divers publics ayant des connaissances variées. Afin de former un seul groupe où se déroulera l'échange énonciatif, le locuteur équilibre son discours entre le trop et le peu d'information donnée à l'interlocuteur. D'un point de vue informationnel, la subordonnée servira alors à fournir un renseignement d'arrière-plan, ne faisant pas partie du topique. L'information ajoutée explique/justifie ainsi le contenu de la matrice :

(69) *Le ministre grec de l'économie, S. M., a annoncé, mardi 1er juin la privatisation partielle du groupe sucrier EBZ, la plus importante entreprise du secteur alimentaire grec, dont la capacité de production s'élève à 320000 tonnes de sucre par an.*

De cette manière, la relative explicite le contenu de la matrice, à savoir le fait d'affirmer que l'entreprise EBZ est la plus importante du secteur alimentaire grec, comme le montre la glose suivante :

(69a) *La plus importante entreprise du secteur alimentaire grec, puisque/car sa capacité de production s'élève à 320000 tonnes de sucre par an.*

Ces relatives stabilisent sémantiquement l'antécédent pour mieux fonctionner au sein du discours. Dans cette stratégie discursive, le locuteur ajoute des informations jugées supplémentaires, mais qui améliorent la pertinence de l'énoncé. Ces renseignements peuvent ne pas être connus de l'interlocuteur. Ainsi, l'exemple suivant commence par un adverbe qui fonctionne comme un marqueur de pertinence vis-à-vis des propos précédents. Il est d'ailleurs accompagné de « à propos, à ce propos » :

(SSD4-5) *justement à propos de moyens J. M. donc vous dirigez une équipe de 12 personnes y a entre 80 et 100 de projets menés chaque année ce qui veut dire sur le département 1000 actions artistiques et culturelles*

La relative vient s'ajouter à l'ouverture phrasique en donnant une information qui n'était peut-être pas connue de tous. Elle complète ainsi une information jugée *a priori* partielle par l'interlocuteur, ce qui correspond à un étalage informationnel et renforce l'argumentation concernant les moyens mis en place.

4.2.2 La relative de subjectivité

Les relatives véhiculant l'opinion, le commentaire ou le jugement de la part du locuteur sont appelées « relatives de subjectivité ». Ces subordonnées introduisent l'interprétation du locuteur. Il existe, dans ce cas, un décalage entre deux niveaux : celui de la matrice et celui de la relative, correspondant, respectivement, au niveau référentiel et au niveau commentatif. Il s'agit de permettre l'intervention directe du locuteur qui peut alors commenter le contenu de la matrice.

Le point de vue découle du rapport implicite qui existe entre la matrice et la relative. En effet, le sens d'un énoncé contenant la relative ne concerne pas la simple addition du sens des contenus de la matrice et de la relative. Il faut donc passer les limites d'une lecture strictement sémantique de chaque constituant de l'énoncé et inclure la cause, la concession, la conséquence, etc. Il y a

alors une différence entre ce que l'énoncé signifie du point de vue sémantique et le message que veut réellement faire passer le locuteur, comme le montre l'exemple suivant :

(65) *Tous les partenaires de Bonn critiquent la politique allemande qui, faute d'ajustement budgétaire, reporte le fardeau sur la politique monétaire et contraint la Bundesbank à maintenir des taux d'intérêt élevés, ce qui freine la reprise mondiale.*

Le lien inter-propositionnel peut être reconstitué. Afin de retrouver la cohérence du texte, l'interlocuteur ainsi que le locuteur passent par des inférences, c'est-à-dire des opérations qui consistent à admettre une proposition en raison de son lien avec une proposition préalable tenue pour vraie. Ainsi, (65) n'est glosable en (65a) que parce que le locuteur et l'interlocuteur pré-supposent (65b) :

(65a) *La reprise mondiale est freinée à cause des taux d'intérêt élevés maintenus par la Bundesbank.*

(65b) *Il est vrai que la politique monétaire d'un pays européen intervient dans l'économie mondiale.*

Le locuteur peut également reformuler ses propos afin de le rendre plus adéquat :

(LEG1-10) *le Lot-et-Garonne agricole ouvre ses premières éditions sous une forme plus précise d'une culture paysanne modernisée ou réactualisée c'est le cas avec le réseau semence paysanne dont le coordinateur est P.D. agriculteur bio du département organisations sont membres de ce réseau dont le maître mot est la biodiversité et la mise à profit d'innombrables variétés de semences*

Afin de mettre en évidence la reformulation opérée par le locuteur, nous pouvons insérer « actuellement, en fait, à vrai dire, etc. » dans la relative finale :

(LEG1-10a) *le Lot-et-Garonne agricole ouvre ses premières éditions sous une forme plus précise d'une culture paysanne modernisée ou réactualisée c'est le cas avec le réseau semence paysanne dont le coordinateur est P.D. agriculteur bio du département organisations sont membres de ce réseau dont le maître mot est à vrai dire la biodiversité et la mise à profit d'innombrables variétés de semences*

5 Conclusion et perspectives

La forme des propositions relatives finales ne pose pas de problème en soi ; en revanche, leurs valeurs sémantiques ainsi que les emplois micro-syntaxiques du relatif marquent une énonciation première comme faisant suite à une énonciation seconde. Cette énonciation est présentée en tant que la continuation immédiate d'un programme périodique, ce qui nous mène aux questions suivantes : avons-nous véritablement affaire à une subordonnée ou ces segments constituent-ils une clause ? (Groupe de Fribourg, 2012). De ce fait, pour le locuteur, cette forme ouvre la possibilité d'ajouter des informations enchaînées presque à l'infini. D'un autre côté, le récepteur rencontrera plusieurs difficultés (particulièrement à l'oral où il ne pourra pas se souvenir des propos antérieurs). La première difficulté est qu'il doit traiter un énoncé étendu, la deuxième réside dans le choix parmi un champ multiple d'acceptions car plusieurs inférences sont souvent possibles. Face à ces structures atypiques, il nous semble intéressant de nous interroger sur la façon dont un apprenant en position de compreneur peut reconstruire le sens du discours.

À la suite de ces observations, nous ne pouvons plus envisager simplement une grammaire d'usage par opposition au « bon usage ». Afin d'accompagner l'apprenant et d'orienter son apprentissage de la langue française, il faudra donc tenir compte de la liberté syntaxique à l'oral, faciliter l'accès au repérage des formes, inciter l'apprenant à mettre conjointement en lien le sens, le contexte et la construction de l'énoncé pour déclencher chez lui une conscience grammatico-langagière à l'aide d'une transversalité des compétences (Weber, 2013).

C'est le projet que nous souhaitons développer, qui reposerait sur un corpus d'énoncés oraux où apparaissent des propositions subordonnées relatives en position finale en production orale. Ce corpus sera recueilli auprès d'enseignants universitaires dans une discipline des SHS où sont produits des discours expositifs/argumentatifs, subjectifs, ayant pour objectif d'informer. Dans ces situations didactiques seront également présents les étudiants (natifs et non natifs). Nous nous proposons d'analyser la construction du sens qu'ils élaborent en tant que compreneurs, ce qui nous permettra de mettre à jour les niveaux interprétatifs différents tout d'abord avec les locuteurs natifs. Ensuite, nous reviendrons vers la compréhension des étudiants

étrangers afin de proposer des pistes pédagogiques pour la classe de FLE en tenant compte du sémantisme ainsi que de l'utilisation de ces relatives dans l'organisation discursive universitaire.

Ces discours universitaires constituent un objet d'étude assez récent qui doit être développé dans la mesure où ceux-ci jouent un rôle majeur pour une intégration réussie des étudiants étrangers dans les universités françaises (Parpette, 2010).

Références

- Abeillé, A., Clément, L., et Toussenet, F. (2003). Building a treebank for French dans *Treebanks, Building and Using Parsed Corpora*, pp. 165-187.
- Arnauld, A. & Lancelot, C. (1660, éd. 1993). *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Genève : Slatkine Reprints.
- Berrendonner, A. (1990). Pour une macro-syntaxe dans *Travaux de Linguistique*, 21, pp. 25-36.
- Berrendonner, H.-J. (2004). *Grammaire de l'écrit vs grammaire de l'oral : le jeu des composantes micro- et macro-syntaxiques*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Blanche-Benveniste, C. (2003). *Approches de la langue parlée en français*. Paris : Ophrys.
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette.
- Combettes, B. (2007). Discontinuité et cohérence discursive : le cas des ajouts après le point dans *Cahiers de praxématique*, pp. 111-134.
- Gapany, J. (2004). *Formes et fonctions des relatives en français : étude syntaxique et sémantique*. Fribourg : Peter Lang.
- Groupe de Fribourg (2012). *Grammaire de la période*. Berne : Peter Lang.
- Kleiber, G. (1987). Relative restrictive et relative appositive : une opposition « introuvable ». *Tübingen : Niemeyer*.
- Lavency, M. (1998). La Proposition relative dans *Grammaire fondamentale du latin*, tome V, volume 2.
- Le Goffic, P. (1979). Proposition relative, identification et ambiguïté. Pour en finir avec les deux types de relatives dans *DRLAV*, 21, pp. 135-145.
- Le Ny, J.-F. (2005). *Comment l'esprit produit du sens*. Paris : Odile Jacob.
- Loock, R. (2005). La Proposition subordonnée relative appositive à l'écrit et à l'oral en anglais contemporain : fonctions discursives et structures con-

currentes. Thèse de doctorat, Université de Lille III.

Morel, M.-A. & Danon-Boileau, L. (1998). Grammaire de l'intonation. L'exemple du français. Paris : Ophrys.

Nespoulous, J.L. (1983). « Dynamique de la communication interindividuelle » dans Actes du deuxième colloque annuel, pp. 1-29.

Parpette, C. (2010). Quelques réflexions sur des pratiques croisées entre formation linguistique et enseignement disciplinaire dans *Le français dans le Monde, Recherches & Applications*, 47, pp. 104-113.

Van den Broek, P. (1994). Comprehension and Memory of narrative texts dans *Handbook of psycholinguistics*, pp. 539-588.

Weber, C. (2013). Pour une didactique de l'oralité. Enseigner le français tel qu'il est parlé. Paris : Didier.

“*Je m’ai fait mal quand j’ai tombé*: Issues regarding auxiliation and reflexivity in spoken Montréal French (1977-2013)”

(Adaptation of the MPhil dissertation in General Linguistics and Comparative Philology, University of Oxford, 2014)

Béatrice Rea

5258 Hutchison

Outremont, Montréal, Québec

Canada, H2V 4B3

beatrice.rea@mail.mcgill.ca]

Abstract

Sankoff & Thibault (1977) state in the conclusion of their paper on auxiliary alternation in spoken Montréal French that a greater exposure to the standard would significantly inhibit the progression of the auxiliary leveling with *avoir* in the compound tenses of intransitive *être*-verbs. Building on this statement of theirs, I examine whether the standard has indeed exerted such impact on *être* retention, or whether more instances of this morphosyntactic phenomenon (e.g. “*J’ai tombé*”), namely the replacement of *être* by *avoir*, are being observed today. My pilot study, conducted in 2013 and involving 12 native speakers of Montréal French, also investigates in a rather exploratory and heuristic manner the state of auxiliary variation in reflexive verbs (e.g. “*Je m’ai fait mal*”), which conventionally require in French the auxiliary *être*. I test whether social factors, such as gender, age, level of education, socio-economic class, and English proficiency, play a role in the generalisation of the *avoir* auxiliary in my data. When comparing my results with Sankoff & Thibault’s (1977), my data tend to show that the auxiliary alternation phenomenon in Montréal French has overall significantly decreased.

1 Introduction to auxiliary selection in French

1.1 Typological and prescriptive perspectives

French finds itself in an intermediate position between Castilian Spanish (as well as Standard

Catalan, Sicilian, and many *oil* dialects), which has completely eliminated the auxiliary *ser* “be” from the compound tenses of its active intransitive verbs, and Italian, where the optional or obligatory use of the auxiliary *essere* “be” is still very much alive (Levitt, 1979: 25).

In written Standard French, the distinction between verbs that take the auxiliary *avoir*^{1,2} “have” and those that take the auxiliary *être* “be” appears relatively clear, in prescriptive terms.³ While all the non-pronominal transitive verbs require the auxiliary *avoir*, a small subset of intransitive stative and motion verbs (comprising *advenir* “to happen”, *aller* “to go”, *arriver* “to arrive”, *décéder* “to die”, *(re)devenir* “to become (again)”, *échoir* “to fall due” or “to expire”, *(r)entrer* “to go (back) in”, *intervenir* “to intervene”, *mourir* “to die”, *naître* “to be born”, *(re)partir* “to leave (again)”, *parvenir* “to achieve”, *provenir* “to come from” or “to be the result of”, *rester* “to stay”, *retourner* “to return”, *(res)sortir* “to go out (again)”, *(re)tomber* “to fall (again)”, *(re)venir* “to come (back)”, and *survenir* “to take place”, “to arise”, or “to arrive unexpectedly”) combine with the auxiliary *être*. Grevisse (2011: § 783) explains that a specific category of intransitive verbs should be conjugated with the auxiliary *avoir* when emphasising the action of the verb, and with *être* when stressing the result of the action, but that for the vast majority of such verbs this rule is rarely applied in practice. The full list of intransitive verbs that can take both auxiliaries in French comprises more than 60 verbs, and some examples include *apparaître* “to appear”, *changer* “to change”,

¹ For ease of reading, the verbs appearing in French will only be glossed the first time they occur in the text.

² The translations are my own, except where otherwise indicated.

³ For a complete list of prescriptive auxiliation rules in French, see Grevisse (2011): §§ 782, 783, 784.

commencer “to start”, *déménager* “to move”, *(re)descendre* “to go down (again)”, *divorcer* “to get divorced”, *finir* “to finish”, *grandir* “to grow”, *(re)monter* “to go up (again)”, *(re)passer* “to pass by (again)”, *rajeunir* “to make or feel younger”, *ressusciter* “to revive”, etc. (Grevisse, 2011: § 783). Some intransitive verbs belonging to the former list, along with other ones, can be used transitively as well and thus have to be conjugated with the auxiliary *avoir*: the verbs *déménager*, *(re)descendre*, *(re)monter*, *(re)passer*, *rentrer*, *ressusciter*, *retourner*, and *(res)sortir* are relevant examples. The very common intransitive verb *(re)partir* can also be used transitively in spoken Québécois French, where it possesses the meaning “to start up (again)” (Russo & Robert, 1999: 75). For future reference, it should be pointed out that the transitive use of *tomber*, shifting its meaning for “to beat”, “to seduce”, “to take off”, or “to drop” in popular Metropolitan French, is not attested in Québécois French (Villers, 2009: 1592). Lastly, all the reflexive and passive verbal forms in French take the auxiliary *être*, but the verb *être* takes *avoir*.

In Modern French, as in other Indo-European languages such as Italian, Dutch and German, it has been argued that such auxiliary selection patterns with unaccusativity (Perlmutter, 1978; Burzio, 1986). Indeed, the Unaccusativity Hypothesis specifies that there exist two types of intransitive verbs: unaccusatives and unergatives, which both carry different semantic and syntactic features (Perlmutter, 1978: 160; Burzio, 1986). With regard to auxiliary selection, it is assumed that in their compound tenses, especially the perfect tense, the unaccusative verbs take the “be” auxiliary, thus generally patterning with reflexives and passives, and the unergative verbs require the “have” auxiliary (Burzio, 1986: 53; Loporcaro, 2007: 187). The surface subject of the latter category, unergative verbs, behaves like the subject of a transitive verb, while the surface subject of the former category, unaccusative verbs, rather acts like the object of a transitive verb (Burzio, 1986: 30, 56, 74; Mackenzie, 2006: 6). With unaccusative verbs, the subject is then not an agent of the verb, in the sense that he is not responsible for the action of the verb, but rather undergoes it. Classic examples of unaccusative verbs in French include *tomber*, *mourir*, and *naître*. Mackenzie (2006: 117) however notes that the membership of French verbs to the unaccusative category does not necessarily select their auxiliary, as opposed to Italian, so that obvious unaccusative verbs such as *manquer* “to be

missing”, *exister* “to exist”, or *surgir* “to arise” prescriptively surface in the standard language with the auxiliary *avoir*. Auxiliary selection in French can thus not exclusively correspond synchronically to semantic or lexical features, but rather “contributes grammatical [...] meaning to a compound verb form” (Loporcaro, 2007: 175).

1.2 Diachronic and descriptive perspectives

Grevisse however indicates that reflexive verbs might surface with *avoir* in the *langue populaire* [“colloquial language”] because Old French usages tended to hesitate between the auxiliaries *avoir* and *être* in the compound tenses of reflexive verbs (Grevisse, 2011: § 782; Levitt, 1979). While he asserts that the conjugation of reflexive verbs with the auxiliary *être* (e.g. *Je me suis levé* “I arose”) was regularised under the influence of the construction copula + adjective (e.g. *Je suis levé* “I am up”) (Grevisse, 1969: 650), Canale *et al.* are rather of the opinion that for both reflexives and intransitive *être*-verbs, the selection of the auxiliary *être* in compound tenses was simply standardised at the Modern French stage by prescriptive grammarians (Canale, Mougeon & Bélanger, 1978: 45).

Old French tended to use *être* with intransitive verbs, a construction inherited from the perfect tenses of the Latin deponent verbs, which were passive in form but active in meaning (*mortuus est* thus becoming *il est mort*, and *natus est* becomes *il est né*) (Levitt, 1979: 26). Levitt explains that on the model of *secutus est* “he followed”, it is plausible that constructions such as **est venutus* becoming *il est venu* or **est intratus* becoming *il est entré* have developed. He also suggests another hypothesis in order to explain the extensive use of *être* with intransitive verbs in Old French, namely the influence of pronominal verbs (Levitt, 1979: 26). Indeed, Old French possessed many more pronominal verbs co-existing alongside their non-reflexive counterpart: *s’en aller* and *aller*, *se mourir* and *mourir*, *s’en venir* and *venir*, as well as *se partir* and *partir* (Levitt, 1979: 26). Levitt (1979: 26) notes that if *s’en aller* and *se mourir* have survived, most doublets have disappeared from Modern French (such as *s’en venir* and *se partir*). But it should be pointed out that reflexive forms such as *s’en (re)venir* are still quite common in spoken Québécois French. The use of *être* with intransitive verbs could thus potentially be just a “shortened form” of a former reflexive verb (Fontaine, 1888: 26).

Yet, despite the grammar rules mentioned in the previous section, many studies seem to suggest that certain native Francophones in various parts of the French-speaking world employ both auxiliaries, *avoir* and *être*, in the spoken language with verbs that, in theory, require solely the verb *être*. This phenomenon plausibly points towards a progressive generalisation of the *avoir* auxiliary in these areas of the Francophonie, indicating that the very small class of French verbs for which grammarians require the exclusive use of the *être* auxiliary would not be distinct enough from other verbs to justify a resistance to the regularisation phenomenon. This usage of the auxiliary *avoir* in contexts where it prescriptively ‘should’ not appear occurs as something notable in Montréal French (Sankoff & Thibault, 1977), in Ontarian French (Canale *et al.*, 1978; Willis, 2000), in Acadian French (Haden, 1973), in Vermont French (Russo & Roberts, 1999), as well as in certain regions of France and Belgium (Derréal, 1942; Remacle, 1956; Aub-Büscher, 1962; Bouzet, 1963, among others).¹

Interestingly enough, this alternation phenomenon dates back at least to the early 17th century. In fact, until the second half of the 19th century, most prescriptive French grammars allowed some motion verbs to be conjugated with both auxiliaries, depending upon whether the emphasised feature pointed to the change itself or the result of change, or whether the change was completed or not (Sankoff & Thibault, 1977; Ménage, 1675; Grevisse, 2011). However, in the spoken language, it remains quite unclear whether the French speakers of the day indeed made such aspectual distinctions. Since there is no doubt that the Norman dialects carried over in Nouvelle-France by the settlers in the 17th and 18th century acted as a substrate on Québécois French, it is legitimate to question whether this auxiliary alternation phenomenon could have

¹ This phenomenon challenges the typology established by Zamboni (2000: 86, 104-5), and later corroborated by Ledgeway (2012: 314), broadly dividing Romance languages according to a northern-southern linguistic continuum. Among various structural features supposedly opposing northern languages to southern ones, let us highlight the binary contrast in auxiliiation between *habere* “have” and *esse* “be”, characteristic of northern languages (to which French belongs according to this typology) *versus* the generalisation of a single auxiliary, either *habere* or *esse*, contingent “on the variety and/or the syntactic context” (Ledgeway, 2012: 314). See Tuttle (1986) on the generalisation of *esse* in central Italo-Romance, although *habere* levelling in Romance languages is more common.

simply been inherited from these dialects, which at the time of the colonisation of Nouvelle-France might have exhibited this fluctuation (semantic or not) between the usage of *avoir* or *être*. In addition, recent research shows that such distinctions do not appear with modern-day speakers of French (Willis, 2000).

In this paper, I will examine and revisit an issue broached by Gillian Sankoff (University of Pennsylvania) and Pierrette Thibault (Université de Montréal) in their paper *L’alternance entre les auxiliaires avoir et être en français parlé à Montréal* (1977), namely the alternation between the auxiliary verbs *avoir* and *être* in the spoken French of Montréal. As a matter of fact, this variety of North American French seems to display some hesitation in its auxiliiation, in particular within contexts that conventionally prohibit the usage of *avoir*. After interviewing 119 speakers (± 150 hours), Sankoff & Thibault recorded variation within the compound tenses of 17 intransitive verbs. In inverse order of probability of appearing with *avoir*, they are: *aller*, *revenir*, *venir*, *entrer*, *arriver*, *partir*, *retourner*, *descendre*, *monter*, *sortir*, *rentrer*, *tomber*, *déménager*, *passer*, *changer*, *rester*, and *demeurer*. Sankoff & Thibault’s results reveal that people who have a greater exposure to the standard language, speakers of a higher socio-economic status, women, and older speakers were all likely to display a more conservative use of the auxiliary, namely a greater retention of *être*.

2 Variationist pilot study (1977-2013)²

Sankoff & Thibault (1977) state in the conclusion of their paper on auxiliary alternation in spoken Montréal French that a greater exposure to the standard would significantly inhibit the progression of the auxiliary levelling with *avoir* in the compound tenses of intransitive *être*-verbs. Building on this concluding statement of theirs, I examine in a rather exploratory, preliminary, and heuristic manner whether the standard has indeed exerted such impact on *être* retention in the compound tenses of intransitive *être*-verbs in Montréal French since 1977, or whether more instances of this morphosyntactic phenomenon (e.g. “*J’ai tombé*”), namely the replacement of *être* by

² It is assumed here that semantic factors do not play a role in auxiliary alternation, i.e. that the auxiliary verbs *être* and *avoir* are used interchangeably like synonyms, as opposed to what grammarians have asserted since the 17th century.

avoir, are being observed today. I also touch upon the significance and implications of such auxiliary variation within reflexive constructions, which conventionally require in French the auxiliary *être*, since there is no doubt that Montréal French presents certain irregularities in this regard (e.g. “*Je m’ai fait mal*”) and since Sankoff & Thibault (1977) have excluded from their research this verb category, assumed to be more conservative in its auxiliary selection. It is very plausible that some instances of this alternation might potentially be found in their original corpus.

After conducting a pilot study in 2013 that involved 12 native speakers of Montréal French, I test whether social factors, such as gender, age, level of education, socio-economic class, and English proficiency, play a role in the generalisation of the *avoir* auxiliary in my data. A special emphasis has been placed upon the impact of age and the completion of educational levels, since young speakers as well as less educated ones are traditionally thought to be major leading vectors of linguistic change (Labov, 2001).

It is important for this variationist study (1977) to be updated since the province of Québec has witnessed in the last 40 years a considerable wave of nationalism that has strongly correlated with the officialising of French as the language of Québec, with the promulgation of the Charter of the French language in 1977, also known as the *Loi 101* (or Bill 101).

2.1 Hypothesis and methodology

I put forward as a hypothesis that the influence of sociolinguistic factors, especially the age and the level of education, will still be significant on the auxiliary alternation found in the compound tenses of intransitive *être*-verbs, making this linguistic phenomenon a socially marked one. I also hypothesise that *avoir* selection within the compound tenses of reflexive constructions will be more frequent with younger as well as less educated speakers.

Out of necessity, my pilot study has been conducted in apparent time, although the study of Sankoff & Thibault (1977) will serve as a comparison point with which to make a real-time analysis of this potential linguistic variation and change in progress in Montréal French. It is important to note that, although Sankoff & Thibault’s (1977) research on Montréal French has been carried out in apparent time as well, Sankoff has done a lot of other work with real-time methods and analyses, by collecting data

from the same speech community at different points in time (Sankoff & Blondeau, 2007; Sankoff & Thibault, 2011), and has noticed that there can be significant linguistic change throughout the lifespan of an individual. Moreover, noticeable variability between younger and older generations may simply be the outcome of aging and not of actual language change (Labov, 1994: 73).

For the data collection, I interviewed and recorded 12 native speakers of Montréal French (± 15 hours). The speakers were selected in such a way as to include a relatively equal balance of male and female participants, with their ages ranging from 5 to 93 and representing different age groups. I also strove to choose speakers who came from very diverse educational (primary, secondary, undergraduate, and postgraduate education) and occupational backgrounds, and who belonged to various socio-economic classes (working class, lower middle class, upper middle class, and upper class). Purposefully, I arranged for a half of the participants to be also fully bilingual in English. The overall heterogeneity characterising this corpus effectively reflects the great diversity of the speech community under scrutiny in this research, namely native speakers of Montréal French.

The 12 participants were then paired up in six small groups (ranging from one to three speakers) comprising representatives from the different age groups, different genders, and different socio-economic classes. Certain relationships (parent and child, best friends, etc.) were favoured in the groupings, where possible, in order to ease the communication process. In a short and very informal recorded interview, the participants were first asked to talk about a time when they thought their life was in danger. Since the aim of the data collection was to record participants speaking Montréal French in the most natural way possible, this interview trick (the “Danger of Death” question), inspired by Labov’s (1972: 354) interview methodology, allows participants to get carried away in their account as they relive the emotional event and forget about the potential discomforts associated with interview situations. Then, the participants were in turn asked to describe their day in details. These two interview questions served to elicit as many compound tenses as possible, specifically past tenses. I therefore expected to obtain mostly *passé composé* or *plus-que-parfait* tokens. Working in pairs or in groups of three speakers helped

Speaker number	Gender	Age	Education	Occupation	Socio-economic class	English bilinguals
A1	M	79	Primary	Musician	WK	No
A2	F	85	Primary	Waitress/Commercial traveller (retired)	WK	No
A3	M	58	Primary	Waiter	WK	No
B1	F	93	Undergrad	Social worker (retired)	UP	Yes
B2	M	20	Secondary	Diplôme d’études professionnelles (DEP) in IT	LM	No
C1	F	62	Undergrad	Journalist	UP	Yes
C2	F	38	Secondary	Hairdresser	LM	Yes
D1	M	54	Postgrad	Entrepreneur/Software designer	UM	Yes
D2	F	22	Postgrad	Grad student	UP	Yes
E1	M	28	Postgrad	Grad student/Engineer	UM	No
E2	F	5	-	-	LM	No
F1	F	25	Undergrad	Translator	UM	Yes

Key:
Educational levels
Primary = elementary education, first stage of compulsory education in Québec, usually from 6 to 12 years old.
Secondary = second stage of compulsory education in Québec or until the student reaches 16 years old, usually from 12 to 17 years old.
Undergrad = undergraduate degree, called *baccalauréat* in Québec.
Postgrad = postgraduate degree, master or doctoral levels.
Socio-economic classes
UP = Upper class
UM = Upper middle class
LM = Lower middle class
WK = Working class

Table 7 - Profiles of the 12 Montréal French speakers

elicit various grammatical personal pronouns other than the first person singular.

During the collection and interpretation of the data, I encountered a few methodological issues, such as the widespread use of historic present to refer to past events and the allocation of socio-economic classes. With respect to this latter point, in order to fittingly infer the appropriate social classes from the limited personal information available, I was inspired by Ash’s work (2013) and divided my 12 speakers according to a categorisation that integrated the type of occupation, the educational level reached, and their level of insertion in the linguistic market, which determines the extent to which the standard language is accessible and important in the economic life of an individual.

2.2 Auxiliation data obtained during the interviews

Only the compound tokens of intransitive *être*-verbs that had shown auxiliary variation in Sankoff & Thibault’s (1977) research and that could potentially show variation have been transcribed and ranked in inverse probability order of surfacing with *avoir* in my corpus (Table 2), along with all the instances of compound tenses of arbitrary reflexive verbs (Table 3) that surfaced in the interviews.

Even with a very small corpus, these data seem to emulate the tendency displayed by the ones of Sankoff & Thibault (1977). Indeed, the figures of the two last columns of Table 2, showing the percentage of *avoir* selection in my corpus and the probability (%) of *avoir* selection in theirs, both tend to grow as they reach the bot-

tom. In addition, even though Sankoff & Thibault (1977: 99) treat *rentrer* and *entrer* as two separate lexical items, they acknowledge that the verb *entrer* is systematically replaced by *rentrer* in Montréal French, which explains its very few occurrences both in their data (19 instances of *entrer* versus 109 of *rentrer*) and in mine (1 of *entrer* versus 6 of *rentrer*).

As to the reflexive verbs, 40 different lexical items surfaced in my data collection. It should be pointed out that some of these verbs are *Québécois* and that their usage is not standard. The list of *Québécois* comprised *se pogner* “to hang on to”, *se ramasser* “to end up”, *s’en retourner* “to go back”, and *s’en venir* “to arrive”. The figures of the last column of Table 3, showing the percentage of *avoir* selection, should not be taken at face value, since this corpus is rather small and since all the reflexive instances that exhibited *avoir* selection in their compound tenses occurred only once. However, these results are still a sign that some auxiliary alternation does exist within the compound tenses of reflexive verbs in Montréal French. In total, a quarter (10 out of 40) of the lexical reflexive verbs showed variation, and 10 tokens out of 71 surfaced with *avoir*; thus yielding a 14.1% rate of *avoir* selection with reflexive verbs.

Here are examples of *avoir* selection with intransitive *être*-verbs and reflexive verbs in my corpus:

A1 (M, 79 y/o, primary edu., WK, not bil-ling.): - *Les gars ont sorti en tabarnouche du club. “The guys stormed out of the night club really pissed off.”* - *Ça a passé à côté. “It went past me.”*

Intransitive être-verbs	Total number of occurrences	Number of occurrences with être	Number of occurrences with avoir	% of avoir selection	Probability in % of avoir selection in Sankoff & Thibault (1977)
Aller	17	17	0	0	0.2
Arriver	12	12	0	0	4
(Re)venir	7	7	0	0	0.4 - 1
(Re)partir	16	16	0	0	37
Monter	3	2	1	33	71
Rester	10	6	4	40	48 - 78
Retourner	5	3	2	40	57
Sortir	7	4	3	43	76
(R)entrer	7	4	3	43	7-81
(Re)tomber	7	3	4	57	85
(Re)descendre	5	2	3	60	66
Passer	8	3	5	63	96
Déménager	3	1	2	66	85

Table 8 - List of intransitive être-verbs elicited in the interviews

Reflexive verbs	Total number of occurrences	Number of occurrences with être	Number of occurrences with avoir	% of avoir selection
Se faire + compl. "to make"	5	4	1	20
S'habiller "to get dressed"	5	4	1	20
Se mettre + compl. "to put" or "to start"	4	3	1	25
Se brosser les dents "to brush one's teeth"	3	2	1	33
S'arranger "to get better" or "to come to an agreement"	2	1	1	50
S'arracher "to tear out"	1	0	1	100
Se déguiser "to dress up"	1	0	1	100
Se fouler la cheville "to sprain an ankle"	1	0	1	100
S'en remettre "to get over something"	1	0	1	100
Se plier "to bend"	1	0	1	100

Table 3 - List of reflexive verbs elicited with avoir during the interviews

A2 (F, 85 y/o, primary edu., WK, not bil-ling.): - *On a resté 9 jours au Chili.* "We stayed 9 days in Chile."

A3 (M, 58 y/o, primary edu., WK, not bil-ling.): - *Je m'avais foulé la cheville en tombant.* "I had sprained my ankle falling." - *Après ça, j'ai retourné à l'hôpital.* "After that, I went back to the hospital." - *Y s'avaient arrangé entre eux-autres.* "They had come to an agreement among themselves."

B2 (M, 20 y/o, secondary edu., LM, not bil-ling.): - *Je m'ai mis à l'aise.* "I made myself comfortable." - *J'ai rentré dans mon char et j'ai roulé full speed.* "I got into my car and drove at full speed."

C1 (F, 62 y/o, undergraduate edu., UP, bil-ling.): - *Elle as-tu monté toute seule ?* "Did she go upstairs by herself?"

D1 (M, 54 y/o, postgraduate edu., UM, bil-ling.): - *Ça a descendu comme ça.* "It came down like that."

D2 (F, 22 y/o, postgraduate edu., UP, bil-ling.): - *J'ai passé par la porte du garage.* "I went through the garage door." - *C'est eux*

qui s'en ont remis le plus facilement. "They are the ones who got over it more easily."

E1 (M, 28 y/o, postgraduate edu., UM, not bil-ling.): - *Même si elle aurait resté à la maison, elle aurait pas fait autant d'argent.* "Even if she had stayed at home, she would not have made as much money."

E2 (F, 5 y/o, LM, not bil-ling.): - *Ensuite, je m'ai habillé.* "Then I got dressed."

F1 (F, 25 y/o, undergraduate edu., UM, bil-ling.): - *Ils sont humiliés d'avoir tombé.* "They are ashamed of having fallen."

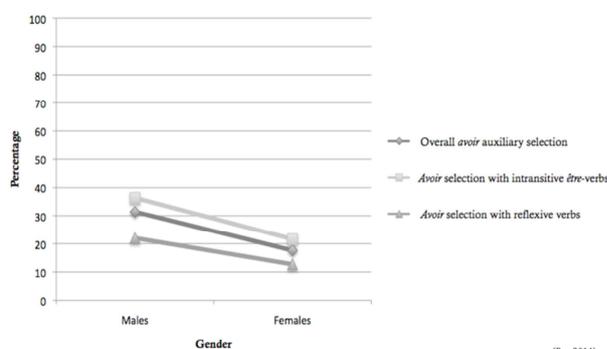
Given the very small size of this corpus, the limits inherent in its creation through the interview process, and the methodology issues mentioned above, I am not pretending that the following results are relevant enough to confirm (or invalidate) my hypotheses, but I believe that they still might heuristically illustrate a certain tendency regarding the state of the auxiliary alternation phenomenon in Montréal French today

2.3 Variationist analysis of the results based on sociolinguistic factors

Since the four variationist studies mentioned in the introduction – Sankoff & Thibault (1977) on Montréal French, Canale *et al.* (1978) on Ontario French in Welland, Sudbury, and Rayside-Balfour, Russo & Roberts (1999) on Vermont French, and lastly Willis (2000) on Ottawa-Hull French – have all tested for a certain quantity of linguistic factors, and that they agree that the permissibility of parallel adjectival use, the permissibility of transitive use, and the rarity of use, conjointly influence the auxiliary selection of *avoir* in preference to *être* in the compound tenses of intransitive *être*-verbs, my paper builds upon these results and focuses upon the effect of non-linguistic factors. In order to analyse the impact of sociolinguistic factors on auxiliary variation, my speakers have been grouped according to the different categories that they represented (gender, age, level of education, socio-economic class, and English proficiency) and then divided in subcategories. The average percentage of *avoir* selection per subcategory has been inferred from the average percentages of *avoir* selection of each speaker.

Gender: In the study of Sankoff & Thibault (1977), women tended to select *être* rather than *avoir* slightly more often than men, who in turn favoured the non-standard use more often. This finding was not considered truly relevant by the two researchers. However, my own data seem to emulate their results, since men tended to select *avoir* more often than female speakers. On average, men replaced *être* by *avoir* in 31.4% of their overall compound tense tokens, whereas women did so in only 17.6% of the cases.

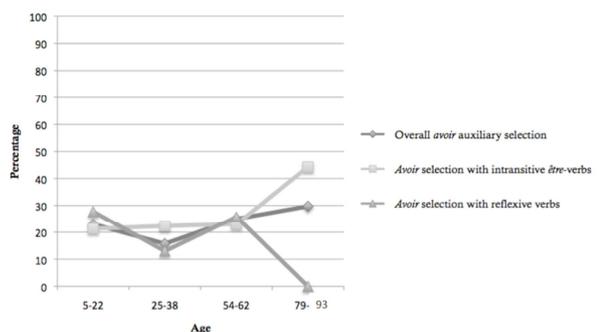
Chart 1 - Influence of gender on auxiliary alternation



Age: With regard to age, Sankoff & Thibault (1977) noted that younger speakers tended to use *avoir* with *être*-verbs more often than older ones. They considered this fact to be relevant, since the

use of a linguistic feature by younger speakers can provide a clue as to the direction of linguistic change (Labov 2001). Once my 12 speakers were divided into four chronological age groups, the opposite results emerged. In fact, taken at face value, my data indicate a slight tendency for older speakers to use *avoir* more often than younger ones, even though none of my oldest speakers used a reflexive verb with *avoir*: the youngest speakers, the 5 to 22-year olds, show 23% of overall *avoir* selection, the 25 to 38-year olds display 15.7%, the 54 to 62-year olds show 25%, and the oldest speakers, the 79 to 93-year olds, display 29.7%. The rate of *être* replacements with *avoir* increases regularly between the youngest and the oldest speakers, except for a decrease with the 25 to 38-year olds, which could potentially be caused by the social pressures associated with their recent entry in the labour market (Eckert, 1997).

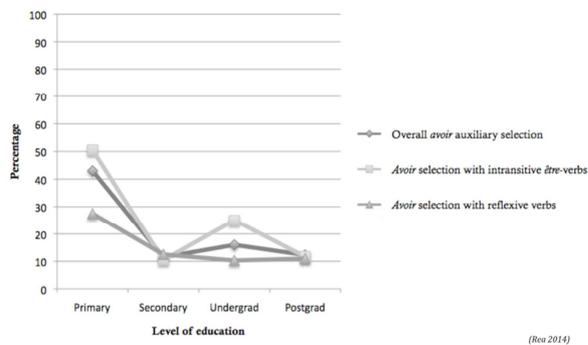
Chart 2 - Influence of age on auxiliary alternation



Level of education: For Sankoff & Thibault (1977), the effect of the level of education upon the auxiliary alternation phenomenon was very significant. They noticed that the more years of schooling the speakers had gone through, the less likely they were to replace the auxiliary *être* by *avoir* in the compound tenses of intransitive *être*-verbs. Since Sankoff & Thibault had also observed that younger speakers displayed slightly more instances of *avoir* selection than older ones despite the general tendency for young people to have been educated for longer than their elders (Sankoff & Thibault, 1977: 105; Gauthier, 2014), these combined factors would point towards a linguistic change in progress in 1977. This dual tendency also emerges in my data, since the oldest speakers of my corpus were on average the least educated. The speakers that had only completed primary education showed a 43% overall use of *avoir* selection, the ones that had only completed secondary education or its equivalent 11.5%, the ones with an undergraduate degree

displayed 16%, and the holders of postgraduate degrees showed 12.3% of overall *avoir* extension. Even with such a small corpus, the trend for speakers with less schooling than a secondary education to replace *être* with *avoir* is fairly evident.

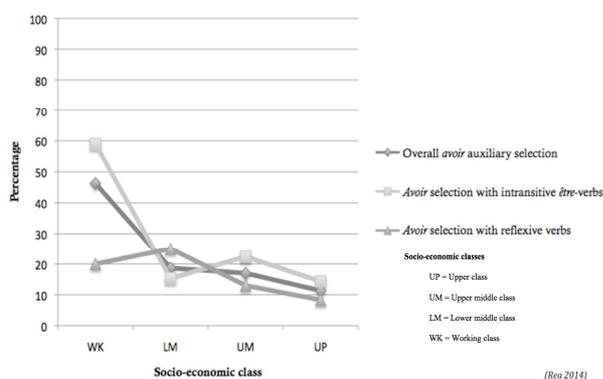
Chart 3 - Influence of the level of education on auxiliary alternation



Socio-economic class: Interestingly enough, Sankoff & Thibault (1977) did not really allocate their speakers to any socio-economic class, rather they asked eight Québécois sociolinguists to estimate the level of insertion in the linguistic market of each speaker based on their socio-economic activity as well as on the one of their parents or spouse, and then averaged their judgments (Sankoff & Thibault, 1977: 104). Their results clearly pointed towards a correlation between a higher rank in the social hierarchy and a smaller tendency of replacing *être* by *avoir*. In my data, the speakers belonging to the working class showed a 46.3% overall use of *avoir* selection, the ones in the lower middle class 18.7%, the ones in the upper middle class displayed 17%, and the speakers of the upper class showed 11.3% of overall *avoir* extension. These percentages roughly emulate the results obtained in 1977: the completion of higher educational levels constrains the generalisation of *avoir*.

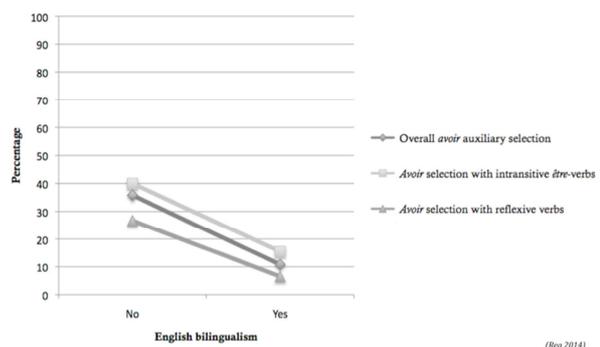
English proficiency: The various studies

Chart 4 - Influence of socio-economic class on overall auxiliary alternation



about auxiliary alternation in other North American French varieties that have already been mentioned – the work of Canale *et al.* (1978) and Willis (2000) on Ontarian French, and of Russo & Roberts (1999) on Vermont French – have been recorded in areas where English is by far the dominant language. Moreover, when compared to the Metropolitan Standard, it is a widespread belief and ‘myth’ that the significant influence of English on Québécois French, especially in Montréal, is one of the chief causes of its ‘anomalies’ (Poplack, 2012). I thus wanted to test if such a claim could be relevant for the auxiliary alternation phenomenon observed in Montréal, where French enjoys an officially accepted status. I postulated that only fully bilingual speakers would be affected (Gathercole, 2007; Paradis, 2010: 671), that is, the ones who have been brought up simultaneously in both languages or use English on a daily basis for work purposes or at home alongside French. My results demonstrate that complete bilinguals show on average many fewer instances of *avoir* selection (10.8% of total compound instances) than the speakers who do not use English on a very regular basis and who are less proficient in it (35.8% of total compound instances). This fact should not be surprising, since perfect and regular bilingualism correlates with a longer schooling experience and higher socio-economic classes in my data.

Chart 5 - Influence of English bilingualism on auxiliary alternation



3 Conclusion

Even though the vast majority of compound tense tokens of *être*-verbs did surface with the ‘appropriate’ grammatical auxiliary in my data set, namely with *être*, an auxiliary alternation can nevertheless be observed in most of the intransitive *être*-verbs originally tested by Sankoff & Thibault (1977) and also in a number of reflexive constructions. However, when comparing my

results with the 1977 study, my data tended to show that the high level of *avoir* selection found in the compound tenses of intransitive *être*-verbs in Montréal French has overall significantly decreased, but it is plausible that this phenomenon may simply be due to the small number of my speakers and of the collected tokens, as well as to the various methodological issues mentioned earlier. Although the compound tenses of four intransitive *être*-verbs (*aller*, *arriver*, *(re)venir*, and *(re)descendre*) surfaced with *avoir* almost in the same proportions (less than a 10% difference) as found in Sankoff & Thibault’s (1977) study, the other nine verbs all exhibited significant regression (a decrease between 10% and 40%) of the levelling with *avoir* since 1977.

The rate of overall *être* replacements by *avoir* shows a regular increase between the youngest and the oldest speakers, which is expected since younger speakers tend to be more educated than their elders (Gauthier, 2014). I also observed that the completion of higher educational degrees, which strongly correlated with both a higher proficiency in English and upper socio-economic classes, were associated with higher average percentages of *être* retention in the compound tenses of intransitive *être*-verbs. These results therefore substantiate the conclusions drawn by Sankoff & Thibault (1977), that is, that a wider contact with Standard French, through longer education and greater access to the standard in their economic life, would slow down the advancement of *avoir* selection with intransitive *être*-verbs in the spoken French of Montréal, Québec.

With respect to the state of auxiliary selection in the reflexive constructions of this variety of French, this paper has shown that there is no doubt the French spoken in Montréal shows variability in this regard, even though this verbal category is assumed to be quite conservative. However, the fact that a quarter of the lexical reflexive verbs (10 out of 40) was affected by the selection of *avoir* in their auxiliation should not be regarded as an indication that the levelling with *avoir* is a change in progress. It would be premature to assume such conclusions, given that in 1977 Sankoff & Thibault did not take into account the auxiliary variation in the compound tenses of reflexive verbs. It would then be pertinent to examine their original corpus in order to verify exactly in which direction the auxiliary alternation in reflexive verbs has evolved. Nonetheless, my data reveal that the replacement of *être* by *avoir* in the compound tenses of reflexive

verbs is a highly socially marked linguistic phenomenon.

The possibility, suggested, albeit only heuristically, by the foregoing survey, that *avoir* generalisation in spoken Montréal French has decreased goes against the general trend in Romance languages to use a single auxiliary, namely “have”, in the compound tenses of all active verbs through progressive erosion of the “be” auxiliary. Moreover, this gradual alignment with the Metropolitan Standard provides an interesting parallel to Paquot’s (1988) lexical study on the regression of sociolects, of *Canadianisms* and *Anglicisms*, as well as of other elements belonging to more informal language registers in Québécois French, in favour of an increased usage of normative vocabulary among younger speakers. One could postulate that the progress of this alignment is an expected consequence of the stigmatisation to which Québécois French has been subjected, and thus results from the linguistic insecurity of Québécois French speakers (Molinari & Puccini, 2013). Ultimately, although my results are of necessity somewhat exploratory and preliminary, I believe that the conclusions I have reached still hold considerable heuristic value and lay the ground for further research.

4 Recommended guidelines for future research

In order to undertake a more in-depth analysis of the current state of auxiliary alternation in spoken Montréal French, further research should be carried out based upon a larger corpus, compiling data from at least 100 native speakers, including their judgments on the grammaticality of such a phenomenon. It would also be important to utilise a variable rule analysis (through software such as *GoldVerb X* or *Rbrul*), which describes the patterns of variation among synonymous linguistic forms that co-exist in usage. This statistical method should be applied in order to assess the speech habits of each speaker and rectify any irregular effect that their idiosyncratic tendencies might exert on the calculation of the probability of *avoir* selection for each verb (Sankoff & Thibault, 1977: 103).

I believe it would also be relevant to test whether a meaningful difference exists with regard to the probability of *avoir* selection in the diverse compound tenses and moods of intransitive *être*-verbs and reflexive constructions, as Romanian does (Smith, 1989: 311), and in various syntactic environments, such as between

main and embedded clauses. With reflexive verbs specifically, it would be useful as well to investigate whether reflexive constructions with direct objects will surface with the auxiliary *avoir* with the same frequency as ones with indirect objects (see Loporcaro, 2007: 187, for data on Italian dialects). We might expect to see more indirect reflexive constructions surface with *avoir*, based upon the fact that some of these reflexive verbs cannot be used intransitively. For instance, since French does not allow the intransitive use of *laver* (***J'ai lavé* "I have washed"), is it the case that one is more likely to hear indirect constructions like *Je m'ai lavé les cheveux* "I have washed my hair", rather than direct ones such as *Je m'ai lavé* "I have washed myself"?

Such results should then be compared to the work of Loporcaro (2007) on triple auxiliatio, which reports that certain Italian, Vallader, and Sardinian dialects have a grammatical person-related auxiliary alternation and/or free variation of "have" and "be" in the perfect tense of reflexive verbs, which corresponds to the "third auxiliary" (Loporcaro, 2007: 200-201). Loporcaro (2007: 212) concludes that this triple auxiliatio system is "diachronically unstable" and should be viewed as "intermediate steps towards the loss of the original 2-aux rule", which is what further research on auxiliary alternation in Montréal French could potentially demonstrate.

Lastly, a comparison with other varieties of Québécois French should be established, in order to verify whether Montréal is distinct from the rest of the province, since there is a higher concentration of academic and professional institutions in the metropolis. The regression of the *avoir* auxiliary levelling might not necessarily be restricted to Montréal French, but it might be the case that the exposure to the standard is not as prominent in other areas of Québec.

References

- Ash, S. 2013. "Social Class", in J.K Chambers, P. Trudgill & N. Schilling-Estes (eds) *The Handbook of Language Variation and Change*, 2nd edition, Oxford: Blackwell, 350-367.
- Aub-Büscher, G. 1962. *Le parler rural de Ranrupt (Bas-Rhin): essai de dialectologie vosgienne*, Klincksieck.
- Burzio, L. 1986. *Italian Syntax: a government-binding approach*. Dordrecht: Reidel.
- Bouzet, J. 1963. *Syntaxe béarnaise et gasconne*. Pau: Marrimpouey jeune. §55.
- Canale, M., R. Mougeon & M. Bélanger. 1978. "Analogical leveling of the auxiliary *être* in Ontarian French", in M. Suñer (ed.) *Contemporary Studies in Romance Linguistics*, Washington, D.C.: Georgetown UP, 41-61.
- Déréal, H. 1942. *La langue de Saint Pierre Fourier : Contribution du français parlé en Lorraine au XVII^e siècle*, Paris: Droz.
- Eckert, P. 1997. "Age as a sociolinguistic variable", in F. Coulmas (ed.) *The Handbook of Sociolinguistics*, Oxford: Blackwell, 151-167.
- Fontaine, J. A. 1888. "On the History of the Auxiliary Verbs in the Romance Languages", *University Studies of the University of Nebraska I*.
- Gauthier, Marc-André. 2014. "Regard sur deux décennies d'évolution du niveau de scolarité de la population québécoise à partir de l'*Enquête sur la population active*", *Coup d'œil sociodémographique* 30, Institut de la statistique du Québec.
- Gathercole, V. M. 2007. "Miami and North Wales, so far and yet so near: A constructivist account of morpho-syntactic development in bilingual children", *International Journal of Bilingual Education and Bilingualism* 10, 224-247.
- Grevisse, M. 1969. *Le Bon Usage*. Gembloux: Duculot.
- Grevisse, M. 2011. *Le Bon Usage: grammaire française refondue par André Goosse*. 15e éd., Gembloux: Duculot.
- Haden, E. F. 1973. "French dialect geography in North America", in T. A. Sebeok (ed.) *Current Trends in Linguistics. Vol 10: Linguistics in North America* (1973), The Hague: Mouton, 422-444.
- Labov, W. 1972. *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*. Philadelphia, PA: University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. 1994. *Principles of linguistic change, vol. 1: Internal factors*. Cambridge, MA: Blackwell.
- Labov, W. 2001. *Principles of linguistic change, vol. 2: Social factors*. Cambridge, MA: Blackwell.
- Ledgeway, A. 2012. *From Latin to Romance: morphosyntactic typology and change*. Oxford: Oxford UP.
- Levitt, J. 1979. "Variations in the use of the auxiliaries *avoir* and *être* in modern French", *Geolinguistics* 5, Bridgeport, CT: American Society of Geolinguistics, 25-32.
- Loporcaro, M. 2007. "On triple auxiliatio in Romance", *Linguistics* 45-1, 173-222.
- Mackenzie, I. 2006. *Unaccusative Verbs in Romance Languages*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.

- Ménage, G. 1675. *Observations de Monsieur Ménage sur la langue française*, 2e éd., Paris: C. Barbin.
- Molinari, C. & P. Puccini. 2013. “Autour du français québécois: perspectives (socio-) linguistiques et identitaires”, *Repères DoRiF: Voix/voies excen-triques: la langue française face à l’altérité*, no 2: http://www.dorif.it/ezine/ezine_printarticle.php?id=77. Retrieved on April 19, 2014.
- Paquot, A. 1988. *Les Québécois et leurs mots: étude sémiologique et sociolinguistique des régionalismes lexicaux au Québec*. Québec: Presses Université Laval.
- Paradis, J. 2010. “Bilingual children’s acquisition of English verb morphology: Effects of language dominance, structure difficulty, and task type”, *Language Learning* 60, 651-680.
- Perlmutter, D. M. 1978. “Impersonal passives and the Unaccusative Hypothesis”, *Proceedings of the 4th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley: UC Berkeley, 157-189.
- Poplack, S. & N. Dion. 2012. “Myths and facts about loanword development”, *Language Variation and Change* 24, Cambridge UP, 279-315.
- Remacle, L. 1956. *Syntaxe du parler wallon de La Gleize. Tome 2: verbes, adverbes, prépositions*. Paris: Les Belles Lettres.
- Russo, M. & J. Roberts. 1999. “Linguistic change in endangered dialects: The case of alternation between *avoir* and *être* in Vermont French”, *Language Variation and Change* 11, Cambridge: Cambridge UP, 67-85.
- Sankoff, G. & P. Thibault. 1977. “L’alternance entre les auxiliaires *avoir* et *être* en français parlé à Montréal”, *Langue française* 34, 81-108.
- Sankoff, G. & H. Blondeau. 2007. “Language Change Across the Lifespan: /t/ in Montreal French”, *Language* 83, no 3, 560-588
- Sankoff, G. & P. Thibault. 2011. “Sur les traces de *m’as* en français québécois de 1971 à 2001”, in F. Martineau & T. Nadasdi (eds) *Le Français en contact: hommages à Raymond Mousseau*, Québec: Les Presses de l’Université Laval, 331-354.
- Smith, J. C. 1989. “Actualization reanalyzed: evidence from the Romance compound past tenses”, in T. J. Walsh (ed.) *Synchronic and Diachronic Approaches to Linguistic Variation and Change* (Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics, 1988), Washington, D.C.: Georgetown UP, 310-325.
- Tuttle, E. F. 1986. “The spread of *esse* as universal auxiliary in central Italo-Romance”, *Medioevo romanzo* 11, 229-287.
- Villers, Marie-Éva de. 2009. *Multidictionnaire de la langue française*, Montréal: Québec Amérique.
- Willis, L. 2000. “Être ou ne plus être?” *Auxiliary alternation in Ottawa-Hull French*. Masters’ dissertation, Ottawa: Université d’Ottawa.
- Zamboni, A. 2000. *Alle origini dell’italiano: Dinamiche e tipologie della transizione dal latino*. Rome: Carocci.

Unités phraséologiques : un instrument pour augmenter l'efficacité discursive

Cristian Díaz Rodríguez

LiLPa

Université de Strasbourg

cdiazrodriguez@unistra.fr

Résumé

Les *unités phraséologiques* présentent, face à des quasi-synonymes concurrents, un « enrichissement » qui assure leur survivance dans la langue. Contrairement aux approches traditionnelles qui essaient d'expliquer cet enrichissement en termes strictement sémantiques, les théories plus actuelles y reconnaissent aussi un contenu éminemment pragmatique, incorporé au *sens phraséologique* par le biais d'*implicatures* à différents niveaux de conventionnalisation.

Dans cet article, nous analyserons le rôle joué par ces implicatures comme un instrument qui contribue à augmenter l'efficacité discursive. En particulier, nous étudierons leur exploitation pour la création de slogans publicitaires à contenu humoristique.

Mots-clés : *phraséologie, pragmatique, sens phraséologique, implicatures conventionnelles, humour*

1 Introduction

Le locuteur, lors du processus de codification d'énoncés, pourra opter soit pour un exercice de création – il suffit « simplement » de combiner librement des syntagmes, e. g. Jean a une voiture bleue –, soit pour un exercice de reproduction – en se servant de combinaisons préfabriquées, caractérisées par un certain degré de figement qui restreint leur liberté à différents niveaux, e. g. Jean a une peur bleue des guêpes. Ce type de combinaisons contraintes reçoit maintes appella-

tions dont celle que nous retenons : unités phraséologiques¹, dorénavant UP.

Loin d'être aléatoire, ce choix du locuteur se doit d'être cohérent avec le but communicatif poursuivi par le locuteur, les conditions discursives et l'information à transmettre. Qui plus est, il doit répondre à l'exigence du moindre coût pour le maximum d'effet en situation de communication.

À ce propos, les UP manifesteraient nettement le succès de l'*efficacité discursive*, car, à travers une simple combinaison de mots, nous arrivons à exprimer des situations assez complexes. Cela est dû, en quelque sorte, au fait que le sens des UP incorpore un « enrichissement » qui dépasse la sphère strictement sémantique.

Après avoir fourni une définition de ce que nous entendons par UP (cf. §2), nous nous interrogerons sur les particularités dénotatives qui leur confèrent ledit « enrichissement » du sens phraséologique. Partant de l'analyse des caractéristiques traditionnellement associées au sémantisme phraséologique (cf. §3), nous arriverons au *modèle explicatif du sens phraséologique* proposé par Timofeeva (2008, 2012) qui défend l'existence d'*implicatures* à divers degrés de conventionnalisation comme intégrants de la sémantique de l'UP (cf. §4). Ces implicatures s'avèreront un acteur majeur pour justifier la contribution des UP à l'efficacité discursive.

¹ Entre autres: *expressions figées* (G. Gross, 1996 ; B. Lamiroy, 2003 ; M. I. González Rey, 2002), *séquences figées* (S. Mejri, 1997), *phrases figées* (M. Gross, 1998), *expressions idiomatiques* (G. Gréciano, 1983), *locutions* (G. Gross, 1996 ; R. Martin, 1997), *séquences préfabriquées* (F. Forsberg, 2005) ou encore *phrasèmes* (I. Mel'čuk, 1993). Nous adoptons *unité phraséologique*, car, outre l'ample acceptation internationale dont jouit ce terme, celui-ci ajoute un certain degré d'objectivité sans faire d'appréciations correspondant plutôt à des caractéristiques internes des UP.

Dans une dernière section (cf. §5), nous étudierons la manière dont sont exploitées lesdites implicatures afin de contribuer à optimiser l'efficacité des slogans publicitaires à finalité humoristique. Pour ce faire, nous nous appuyons sur une série d'images publicitaires de la multinationale suédoise Ikea®.

2 Qu'est-ce qu'une unité phraséologique ?

L'instabilité terminologique et le manque de consensus concernant les phénomènes englobés par la phraséologie nous obligent, tout d'abord, à assigner une définition à ce terme à signification kaléidoscopique, car celle-ci sera différente en fonction de l'approche phraséologique retenue, *statistique* ou *fonctionnelle*. De plus, il faudra tenir compte d'une deuxième dichotomie, dite traditionnelle, qui oppose une conception étroite de la phraséologie à une autre que l'on dira par comparaison *élargie*, selon que l'on inclut les parémies (*proverbes, dictons, etc.*), comme matériel phraséologique ou pas. Le choix de l'une ou de l'autre va conditionner la méthode d'analyse employée ainsi que l'objet d'étude proprement dit.

L'*approche statistique* s'intéresse à toute combinaison de mots, dont les constituants manifestent une fréquence statistique de cooccurrence significative, e. g. *partir/vacances*. Sous cet angle, les UP ne sont définies que par la cooccurrence systématique des constituants d'un syntagme², mesurée par des calculs statistiques et repérée par le biais de l'analyse de corpus authentiques.

En revanche, pour les tenants de l'*approche fonctionnelle*³, la seule haute fréquence de cooccurrences ne suffit pas comme caractéristique définitoire des UP. *A contrario*, plusieurs conditions doivent concourir à établir le seuil minimal phraséologique axé autour du phénomène de *figement*, phénomène poly-factoriel dont l'origine est psycholinguistique et la matérialisation notamment linguistique. Il faudrait concevoir donc le figement global de l'UP comme une fonction déterminée par plusieurs variables semi-indépendantes représentant les différents domaines dans lesquels on observe une manifesta-

² Cette approche a élargi le domaine phraséologique au-delà des co-sélections interléxémiques, en s'intéressant aussi à celles qui configurent des patrons lexico-syntactiques et lexico-sémantiques.

³ Dans cet article nous adhérons à une conception fonctionnelle élargie de la phraséologie.

tion partielle du *figement*. Comme résultat, nous aurions une distribution binomiale⁴ englobant le *figement formel* ou *fixité* d'un côté et le *figement du contenu* de la combinaison de l'autre côté, et dont l'usage sera ratifié/figé par la communauté langagière (*conventionnalisation*). Le premier ferait référence aux caractéristiques liées au niveau morphosyntaxique – *blocage des opérations transformationnelles* (e. g. *Le gouvernement a donné carte blanche au ministre / *La carte que le gouvernement a donnée au ministre est blanche*) – et au niveau lexical – *fermeture paradigmatique*, e. g. *Le gouvernement a donné *épître blanche au ministre* –). De son côté, le *figement du contenu* concernerait les caractéristiques des niveaux sémantique – *non-compositionnalité*, e. g. *or noir = pétrole ≠ or dont la couleur est noire* – et pragmatique – *contraintes discursives*, e. g. *Bonne Année !*

Comme nous pouvons le constater, l'étiquette UP regroupe un vaste amalgame (*collocations, locutions, parémies, formules routinières, etc.*) qui s'étend des combinaisons bi-membres – limite inférieure –, e. g. *porter plainte, faire avec, histoire de*, jusqu'aux séquences qui constituent des énoncés complets, e. g. *Les hirondelles ne font pas le printemps, Je vous en prie, voire des fragments discursifs préconstruits*, e. g. —*À tes amours ! —Que les tiennes durent toujours !* En suivant la tripartition des niveaux d'analyse du discours établie par Van Dijk (2003), nous pourrions dire que, au-delà du rôle joué par les UP dans la microstructure, il faudrait tenir compte éventuellement de leurs actions possibles au niveau de la macrostructure (e. g. *pour conclure, comme on le verra ensuite, comme on l'a déjà dit*), et de la superstructure textuelle⁵.

Selon la fonction discursive accomplie par l'UP, on distingue les *UP référentielles ou lexicales*, les *UP organisationnelles* et les *UP interactionnelles* (Bolly, 2008), dont les fonctions

⁴ Les UP ont beau présenter une structure poly-membre, ce figement binomial se portera garant de l'atomicité unitaire de l'UP qui, désormais, pourrait être considérée comme étant une sous-classe des unités symboliques (dualité indissociable *forme phonologique-sens unitaire*) dont le sens est conventionnalisé.

⁵ L'emploi de certaines séquences figées peut éventuellement être étroitement lié au genre auquel appartient le texte en question, e. g. *Il était une fois, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* (contes de fée) et *c'est un Belge, un Français et un...* (blagues).

principales, mais non exclusives, sont respectivement : désigner/dénommer (e. g. *sain et sauf*), structurer le discours (e. g. *Dans un premier temps*) et interpeller un allocutaire (e. g. *Veillez agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées*).

Or, comme nous le rappelle Timofeeva (2012 : 91) : « La función básica de las UF es la designación de conceptos y es la razón original de su creación »⁶. Les termes préexistants ne réussissent pas à satisfaire le locuteur qui opte pour se servir du figement comme « processus créateur qui répond au besoin d'économie en langue, c'est-à-dire à l'exigence pragmatique du moindre coût pour le maximum d'effet en situation communicationnelle » (Bolly, 2008 : 33). Le résultat sera le surgissement d'une UP dont le sens global présentera des nuances différenciatrices vis-à-vis de ses quasi-synonymes préexistants (e. g. *mourir/casser sa pipe/passar l'arme à gauche*). Autrement, les lois linguistiques forceraient la disparition de l'un des deux termes.

Dans la section qui suit, nous nous interrogerons sur la façon dans laquelle les UP dénomment, en soulignant les particularités et les avantages que présentent ces unités vis-à-vis des lexèmes simples.

3 Particularités sémantiques des UP : approche traditionnelle

L'aspect sémantique des UP a toujours suscité un grand intérêt. Ce n'est pas sans raison que la tradition phraséologique, étroitement liée à la lexicographie, a privilégié les caractéristiques sémantiques des UP, réunies sous la notion d'*idiomaticité*, comme traits définatoires et fédérateurs de la plupart des taxonomies. Malgré la diversité des dichotomies proposées⁷ pour caractériser l'*idiomaticité*, ce sont celles de *compositionnalité/non-compositionnalité* et d'*opacité/transparence* qui ont retenu le plus d'attention.

La *compositionnalité* d'une combinaison a été traditionnellement liée au degré de participation des sens de ses constituants au sens global :

⁶ La fonction de base des UP est la désignation de concepts. Celle-ci constitue en même temps la raison originale de leur création. (Traduction de l'auteur).

⁷ À ce propos cf. Svenson (2004, *apud* Bolly, 2008).

moins le sens des constituants contribue au sens global de l'UP, plus celle-ci sera non-compositionnelle⁸. Ainsi, par exemple, l'UP *blanc comme neige*, dont le sens global résulte de l'ajout des sens des constituants, sera *compositionnelle*, tandis que dans l'exemple *Alafolix, petit gaulois un peu miteux et passablement fleur bleue, est amoureux de la Princesse Irina*⁹, l'UP *fleur bleue*, dont le sens global n'incorpore ni le sens de *fleur* ni de *bleue*, sera non-compositionnelle.

Face à cette caractéristique, strictement sémantique, on en trouve une autre à caractère plutôt psychologique¹⁰ : l'*opacité/transparence* qui met en relief le degré de difficulté de créer ou récupérer le sens global de l'UP à partir de ses constituants. Axée sur cette dichotomie, l'*idiomaticité* peut être perçue comme une caractéristique scalaire, se manifestant différemment parmi les UP. Ainsi, par exemple, on dira que l'UP *donner le feu vert* est plus opaque que *café noir*, mais, en même temps, plus transparente que *vendre la mèche*.

Aucune des deux caractéristiques *supra* n'offre de réponse satisfaisante à notre question sur la relation qui existe entre les particularités dénotatives des UP et leur efficacité en situation discursive. Si nous reprenons le cas de l'UP *casser sa pipe*, quoique *non-compositionnelle et opaque*, l'information dénotative de celle-ci continue à être « mourir » ; donc dans quelle mesure améliore-t-elle l'*efficacité* en situation discursive ? Néanmoins, de cette analyse se dégagent deux conclusions fondamentales. La

⁸ Nonobstant, face à cette gradualité, I. Mel'čuk (2013) conçoit la non-compositionnalité comme une propriété plutôt binaire : « Il est donc important de ne pas confondre l'opacité/la transparence psychologique d'une expression, qui est assez subjective et relève d'un phénomène continu, avec sa compositionnalité, qui est objective et discrète [...]. L'opacité/la transparence a des degrés – c'est une propriété continue, de type « plus ou moins », alors que la compositionnalité/la non-compositionnalité est une propriété strictement binaire. »

⁹ <http://www.inpactvirtuel.com/tests/438-Asterix-Olympiques-Wii.htm>

¹⁰ « la realidad de la no composicionalidad del significado fraseológico [está] influenciada a menudo por factores de índole extralingüística. » (Timofeeva, 2012 : 126). [la réalité de la non-compositionnalité du sens phraséologique est souvent influencée par facteurs d'ordre extralinguistique]. (Traduction de l'auteur).

première est que la sémantique, *stricto sensu*, ne suffit pas à nous fournir l'origine de l'enrichissement associé aux UP. La deuxième est que, vu le caractère « subjectif » du degré de difficulté que représente l'éclaircissement de l'opacité provoquée par l'image sur laquelle s'appuie l'UP, nous devons nous interroger sur le rôle joué par le locuteur, et par conséquent, sur la participation de la sphère pragmatique, lors du processus de phraséologisation. Dans cette direction, nous réviserons très brièvement les apports faits par L. Timofeeva (2012) au sein de l'élaboration de son *modèle explicatif du sens phraséologique*.

4 Le modèle explicatif du sens phraséologique de Timofeeva

Comme nous l'avons dit, le rôle joué par le locuteur lors de l'énonciation est fondamental. D'autant plus qu'à chaque fois que celui-ci choisit de se servir d'une UP, il obéit à une raison motivationnelle¹¹. Au risque de verser dans la tautologie, nous pouvons affirmer que si le locuteur s'exprime d'une manière particulière, c'est parce qu'il le veut. En d'autres termes, si le locuteur décide d'employer une UP au lieu d'une combinaison libre, c'est parce qu'il considère que celle-ci parvient à exprimer le mieux son objectif communicatif¹².

Qui plus est, le locuteur n'intervient pas uniquement lors de l'actualisation de l'UP en discours, mais il y participe dès l'origine. La conventionnalisation, critère indispensable pour

¹¹ « Motivation can be described as a synchronically and individually determined semantic process, in which language users attempt to make sense of a specific expression by establishing an interpretational link between the well-known overall (phraseological) meaning of that expression and any other linguistic or conceptual element. » (Feyaerts, 2006 : 62) [On peut décrire la *motivation* comme un processus sémantique déterminé synchroniquement et individuellement, dans lequel le locuteur essaie de donner du sens à une expression spécifique en établissant un lien interprétatif entre le sens (phraséologique) de l'ensemble et d'autres éléments linguistiques ou conceptuels]. (Traduction de l'auteur).

¹² D'une manière grossière, cette attitude serait en cohérence avec l'*heuristique M* de Levinson « what's said in an abnormal way, isn't normal ; or Marked message indicates marked situation » (2000 : 33) [ce qui est dit de façon anormale, n'est pas normal ; ou un message marqué indique une situation marquée]. (Traduction de l'auteur).

qu'une combinaison de mots puisse être considérée comme UP, est assurée par la communauté langagière – entendue comme un ensemble de locuteurs – qui fixera ses conditions d'usage en situation discursive.

Toutes ces réflexions amènent Timofeeva (2012) à mettre en relief l'importance de la pragmatique dans les UP. Sous cet angle, l'*idiomaticité*, trait primaire des UP, s'inscrit dans le processus de *phraséologisation* (cf. Fig. 1) comme un mécanisme créateur de sens secondaires à partir du matériel linguistique préexistant, opéré par le biais de la *réinterprétation* et de l'*opacité*. La *phraséologisation* ne sera complète qu'une fois la conventionnalisation de l'UP effectuée.

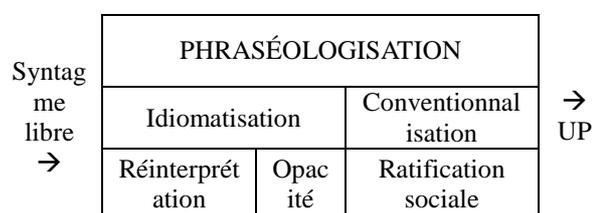


Figure 1 : Processus de phraséologisation d'un syntagme libre.

En conséquence, et en prenant comme base la *théorie du langage figuratif conventionnel* (Dobrovolskij et Piirainen, 2005), les UP seraient des combinaisons conventionnalisées de mots qui constituent une manière alternative ou secondaire¹³ de dénommer un concept (dénomination additionnelle) en incorporant un niveau conceptuel qui relie le sens actuel à la lecture littérale de l'UP (composant image). Ainsi, par exemple, nous pouvons constater que l'UP *manger les pissenlits par la racine* est une autre option, évidemment conventionnalisée, pour dénommer l'action de « mourir » qui repose sur l'image d'être enterré de façon à ce que la bouche se trouve à la même profondeur que les racines des pissenlits.

En s'appuyant sur l'approche néogricécienne de Levinson (2000), qui prône la possibilité de *l'intrusion de la pragmatique dans la sémantique*, Timofeeva, dans son étude sur le *sens phraséologique*, conclut que, outre la composante strictement sémantique, l'UP porte un contenu éminemment pragmatique. Ce contenu sera

¹³ Les UP (niveau subordonné) constituent une spécification du concept exprimé par la dénomination primaire (niveau de base), car celles-ci peaufinent ce concept en lui ajoutant différentes nuances.

Blocs	'MOURIR DE RIRE'
Dénotatif	Rire aux éclats
Motivationnel	Image de quelqu'un qui s'étouffe, car le rire ne lui permet pas de respirer
Évaluatif-rationalisé	Quantitatif : plus intense que le sens primaire Qualitatif : positif
Évaluatif émotif-émotionnel	On prétend transmettre l'intensité de l'action (degré maximal du rire)
Stylistique	Standard
Grammatical	Locution verbale

Tableau 1 : Analyse macro-composante du premier niveau du sens phraséologique

incorporé à la *sémantique phraséologique* par le biais de certaines *implicatures*, à des degrés de conventionnalisation divers. Cela s'explique par le fait que, lors du processus de phraséologisation d'une combinaison libre, « ciertos valores inferenciales se regularizan al entrar en una cadena gramaticalizadora en la que las implicaturas particularizadas iniciales se van convencionalizando hasta llegar a formar parte de la semántica de la UF »⁷⁵ (Timofeeva, 2013 : 135).

La linguiste organise le *sens phraséologique* d'une UP quelconque en deux niveaux qui refléteraient son comportement communicatif. Le premier niveau – inspiré du modèle macro-composantiel de Telia (1996) – correspond au sens conventionnel de l'UP (traits sémantiques et implicatures faites par défaut), tandis que le deuxième niveau donne idée de son comportement pragmatique et discursif, c'est-à-dire les conséquences des caractéristiques du premier niveau quand l'UP est introduite dans un énoncé plus grand.

Le *sens phraséologique de premier niveau* serait composé de blocs informatifs explicitant les différents paramètres dudit sens : *bloc dénotatif* – désignation, caractérisation, concrétion, et qualification du dénoté – ; *bloc motivationnel* (image sur laquelle repose l'UP⁷⁶) ; *bloc évaluatif ratio*

⁷⁵ « certaines valeurs inférentielles se régularisent quand elles entrent dans une chaîne de grammaticalisation dans laquelle les implicatures particulières initiales se conventionnalisent progressivement jusqu'à ce qu'elles parviennent à faire partie de la sémantique de l'UP ».

⁷⁶ « En unos casos, esa proyección motivacional parte de la lectura literal de la combinación y en otros, el proceso de establecimiento de vínculos cognitivos puede sugerirnos, simplemente la primera situación comunicativa donde oímos y supimos inferir correctamente el significado de la locución. » (*ibid.* : 133) [Dans certains cas, cette projection motivation-

nalisé (en termes quantitatifs – égal ou plus/moins que la norme – et qualitatifs – positif, indifférent, négatif –) ; *bloc évaluatif émotif-émotionnel* (force illocutoire et effet perlocutoire de l'UP) ; *bloc d'information stylistique* (registre linguistique) et *bloc grammatical*⁷⁷.

Si nous prenons comme exemple l'UP *mourir de rire*, les informations contenues dans le premier niveau du modèle de Timofeeva serait celle que montre le tableau 1.

Quant au *second niveau du sens phraséologique*, il faudra tenir compte des implicatures conversationnelles particulières déclenchées par les UP en contexte, mais aussi de la projection dans l'énoncé de certaines implicatures du premier niveau : « si estamos ante implicaturas muy convencionalizadas, éstas se mantienen en el nivel discursivo e incluso imponen su tónica a todo el enunciado »⁷⁸ (Timofeeva, 2013 : 134). *A contrario*, les informations inférentielles du premier niveau peuvent être annulées si elles correspondent à des implicatures généralisées mais peu conventionnalisées.

nelle naît de la lecture littérale de la combinaison, dans d'autres cas le processus d'établissement de liens cognitifs peut simplement nous suggérer la première situation communicative dans laquelle on a entendu et on a su inférer correctement le sens de la locution]. (Traduction de l'auteur).

⁷⁷ « Se trata de una de las principales reivindicaciones del cognitivismo en cuya concepción un valor gramatical es semántico en esencia [...] » (Timofeeva, 2013 :133) [Il s'agit de l'une des revendications principales du cognitivisme qui prône qu'une valeur grammaticale est sémantique par essence]. (Traduction de l'auteur).

⁷⁸ « Si les implicatures sont très conventionnalisées, elles sont maintenues au niveau discursif et elles peuvent même imposer leur ton à tout l'énoncé ».

Les implicatures qui constituent les blocs évaluatifs s'avèrent d'ailleurs particulièrement importantes, puisqu'elles concentrent le mieux l'intention que le locuteur veut transmettre. Ainsi, par exemple, on observe que les informations « positif et intensité » associées aux blocs évaluatifs de la locution *mourir de rire* s'étendent toujours au-delà de l'UP pour toucher l'énoncé dans sa totalité, e. g. *J'étais morte de rire en lisant les dernières lignes de la dernière mise à jour d'Aquoibon*⁷⁹ / *On était tous morts de rire, même si on n'était pas vraiment sûrs que ces conneries étaient la preuve d'un sens de l'humour développé ou d'un sérieux cas de schizophrénie.*⁸⁰ A priori, dans ces exemples, on ne peut connaître le contenu ni des *dernières lignes de la dernière mise à jour* ni des *conneries*. Or, la présence de l'UP *mort de rire*, leur transmet l'idée d'un contenu positif⁸¹ « qui fait rire », qui, en outre, le fait « d'une manière très intense ».

Le modèle explicatif du sens phraséologique proposé par Timofeeva semble jeter un éclairage sur les raisons pour lesquelles l'emploi des UP dans le discours contribue à favoriser l'efficacité dans la communication. Le locuteur se servira d'une UP si, outre le contenu dénotatif, il a besoin de transmettre une certaine intention ou de provoquer un effet concret lié aux blocs informatifs⁸² configurant le premier niveau, e. g. ironie, humour, expressivité, etc. Cela implique de reconnaître les UP comme une solution récurrente pour surmonter le problème communicationnel du « bottleneck » [col de bouteille] (cf. Levinson, 2000), qui provient du décalage entre la quantité d'information que l'on veut transmettre et la vitesse articuloire.

It is this mismatch between articulation rates on the one hand, and the rates of mental prepara-

⁷⁹ journal.phoebe.free.fr

⁸⁰ Mötley Crüe, *The Dirt : confession du groupe de rock le plus sulfureux au monde*.

⁸¹ Dans certains contextes, l'information qualitative du bloc évaluatif rationalisé peut s'orienter vers le pôle négatif (on peut se moquer ou rire aux dépens des autres). La position empathique du locuteur nuancera ce bloque évaluatif. C'est à ce moment que le second niveau du sens phraséologique intervient pour décrire le comportement de l'UP dans un énoncé plus grand.

⁸² À vrai dire, le modèle proposé par L. Timofeeva met en évidence la double nature du sens phraséologique, à la fois dénotatif et connotatif, sachant que cette dernière composante est inhérente à toute UP, car elle est intimement liée à la configuration de son composant image.

tion for speech production or the speed of the speech comprehension on the other hand, which points to a single fundamental bottleneck in the efficiency of human communication, occasioned no doubt by absolute physiological constraints on the articulators⁸³ (Levinson, 2000, p. 28)

Autrement dit, en nous appropriant la parémie « une image vaut mille mots », nous pourrions affirmer alors qu' « une UP (équi)-vaut (à) plusieurs énoncés » ou plutôt à un seul énoncé mais enrichi.

Nous aborderons maintenant différentes manières d'exploiter des informations composant la sémantique phraséologique afin d'améliorer l'efficacité dans un but communicatif concret, celui de l'humour.

5 Optimisation de l'efficacité discursive: le cas de l'humour des slogans publicitaires

Nombre d'UP incorporent dans leurs sens phraséologiques une nette intention ironique ou humoristique. Ce n'est pas par hasard que certains dictionnaires leur ajoutent les étiquettes *iron.* (ironie) ou *plais.* (plaisanterie). La présence de cette information attitudinale – liée à l'intention ou à l'attitude du locuteur – est également reflétée dans les blocs informationnels du premier niveau du modèle explicatif de Timofeeva, à savoir au niveau de la sémantique phraséologique.

Si nous prenons comme exemple l'UP *quand les poules auront des dents*, nous pouvons constater, au niveau du bloc évaluatif émotif-émotionnel, une intention tout à fait ironique. Quand le locuteur utilise cette UP, il ne cherche pas uniquement à exprimer une notion temporelle, mais à le faire d'une manière ironique qui repose sur l'« irréalabilité » de l'action.

⁸³ C'est le décalage entre la vitesse d'articulation d'un côté et celle de la préparation mentale pour la production ou la compréhension d'énoncés de l'autre côté, ce qui montre un essentiel 'col de bouteille' dans l'efficacité de la communication humaine, provoqué sans aucun doute par contraintes physiologiques au niveau des organes articulateurs. (Traduction de l'auteur).

Blocs	‘QUAND LES POULES AURONT DES DENTS’
Dénotatif	Jamais
Motivationnel	Image littérale : Une poule avec des dents
Évaluatif-rationalisé	Quantitatif : plus intense que le sens primaire Qualitatif : négatif
Évaluatif émotif-émotionnel	On prétend transmettre l'ironie. Il est impossible que la situation se produise.
Stylistique	Familier
Grammatical	Locution adverbiale

Tableau 2 : Premier niveau du sens phraséologique de l'UP *quand les poules auront des dents*

En ce qui concerne l'humour⁸⁴, celui-ci sera représenté comme le résultat d'un processus d'incongruité-résolution (Suls, 1972 *apud* Timofeeva, 2013 : 147) : face à une incongruité provoquée par une interprétation prototypique, l'interlocuteur doit trouver des interprétations alternatives afin de la résoudre. La résolution de l'incongruité provoquera l'effet humoristique.

Si nous prenons l'exemple « — Quand te marieras-tu, toi ? — Quand les poules auront des dents »⁸⁵, la personne qui pose la question s'attend à une réponse invoquant une date déterminée dans le futur (y compris « jamais »), pourtant, l'UP fixe une date impossible. L'absurdité transmise par l'image qui remplit le bloc motivationnel (une poule ayant des dents) crée l'incongruité⁸⁶ qui, après sa résolution, provoquera l'effet humoristique.

L'UP analysée ci-dessus nous montre que l'information contenue dans la sémantique phraséologique peut héberger également des *implicatures* qui déclenchent, par défaut, l'effet comique en situation discursive. C'est pourquoi

⁸⁴ Dans ce travail, nous entendons l'humour en termes strictement linguistiques et comme résultat d'une action intentionnelle.

⁸⁵ Raymond Queneau, *Le dimanche de la vie*

⁸⁶ Curieusement, l'incongruité sur laquelle est basé l'effet humoristique de cette UP risque de ne plus l'être, car en 2003 une équipe de chercheurs à Lyon est parvenue à faire pousser des dents aux poussins après transplantation de cellules souches dentaires de souris (http://www.liberation.fr/sciences/2003/06/05/quand-les-poules-auront-des-dents-de-souris_435832). Heureusement, il y aura toujours des cochons sans ailes (*When pigs fly*) et des grenouilles chauves (*cuando las ranas críen pelo*).

l'utilisation de ces UP, incluses dans des énoncés plus grands, contribuera à améliorer le degré d'efficacité en termes d'effet humoristique.

Évidemment, les UP dont la sémantique phraséologique ne contient pas d'implicatures liées à l'humour peuvent développer des implicatures conversationnelles particularisées dans le deuxième niveau du sens phraséologique afin de produire un effet humoristique, e. g. *Avec cette natte et ces lunettes, je dois avoir l'air d'une sainte nitouche*. Parfois, cet emploi entraîne l'annulation de certaines implicatures assez conventionnalisées (dans l'exemple, l'UP *sainte nitouche* nuance le caractère négatif typiquement repérable à l'intérieur du bloc évaluatif-rationalisé). Cependant, d'autres ne s'annulent pas et peuvent, *a contrario*, s'intensifier en fonction des circonstances discursives.

Prenons comme exemple les slogans publicitaires (*cf.* Figure 2) conçus par les créatifs d'Ikea lors de l'ouverture d'un nouvel établissement à Clermont-Ferrand en septembre 2014. Tous ces slogans utilisent les incongruités surgies entre le sens des UP utilisées (*bleu d'Auvergne* → 'fromage', *espaces verts* → 'surfaces arborées ou jardins' et *se mettre au vert* → 'se reposer à la campagne') d'une part, et les images, qui représentent une lecture littérale de celles-ci (objets de couleur bleue, un canapé vert et une chaise verte), d'autre part. La résolution de l'incongruité par le client provoquera un effet humoristique.

Ce type de stratégie de marketing qui consiste à confronter le sens phraséologique à sa lecture littérale afin de réussir à créer un effet comique est récurrent dans la création de campagnes publicitaires. De fait, le géant suédois s'en sert fréquemment.

Nous considérons que cet usage, cohérent avec l'objectif d'optimiser l'impact de la campagne auprès des clients (augmenter l'efficacité), pour



Figure 2 : Campagne publicitaire d'Ikea – Clermont-Ferrand.

Blocs	'BLEU D'AUVERGNE'
Dénotatif	Fromage français du Massif Central à pâte persillée et de forme cylindrique
Motivationnel	Couleur bleu-vert de la moisissure caractéristique du fromage de la région d'Auvergne.
Évaluatif-rationalisé	Qualitatif : positif
Évaluatif émotif-émotionnel	Neutre*
Stylistique	Standard
Grammatical	Nom composé

Tableau 3 : Premier niveau du sens phraséologique de l'UP *bleu d'Auvergne*.

rait être justifié également par la participation des implicatures qui font partie de la sémantique phraséologique.

A priori, les modèles macro-componentiels du premier niveau (cf. Figures 3, 4 et 5) ne reflètent aucune information qui nous amène à y reconnaître des implicatures conventionnelles liées à l'humour.

Néanmoins, le fait d'inclure le terme *Auvergne* dans tous les slogans n'est pas gratuit, car la présence de ce mot active des implicatures au niveau de la sémantique phraséologique, jusqu'alors latentes. En effet, l'inclusion du nom de la région borne le public ciblé aux Auvergnats et, par conséquent, la communauté langagière affectée est plus restreinte.

Cela implique de reformuler les informations du bloc évaluatif émotif-émotionnel en « termes locaux ». Ainsi, le *bleu d'Auvergne* qui, pour un Lillois, pourrait représenter simplement un type de fromage (bloc évaluatif émotif-émotionnel = neutre), pour un Auvergnat, en revanche, représente l'un des symboles de la région, un élément dont on peut se sentir fier (bloc évaluatif émotif-émotionnel = fierté). Certes, le contenu évaluatif associé au *bleu d'Auvergne* ne constitue pas une implicature conventionnalisée pour toute la communauté de locuteurs du français, mais elle présentera proba-

blement un haut degré de conventionnalisation au sein des habitants de Clermont-Ferrand.

De même, la verdure constitue l'antonomase du paysage auvergnat, fortement lié à la nature. Toute UP concernant la nature, en l'occurrence *se mettre au vert* ou *espaces verts*, constitue un élément identificateur pour l'Auvergne et développera le degré de « positivité » du bloc évaluatif rationalisé.

Ces nouvelles implicatures (positivité, identification, fierté...), inhérentes à la communauté langagière d'Auvergne, dépasseront le premier niveau phraséologique et s'étendront à tout l'énoncé au deuxième niveau (= ? les produits d'Ikea sont bons ; nous, les Auvergnats, nous nous identifions avec ces objets ; ils reflètent la nature des Auvergnats). Ainsi, l'effet humoristique produit chez les clients est renforcé par l'influence de la sémantique phraséologique.

Notre dernier exemple (cf. Figure 3) présente la particularité d'être un pragmatème (UP fortement figée et liée à un contexte situationnel). Ici, l'incongruité humoristique opère entre l'image de l'annonce et la représentation phonétique de ce qui est écrit. De fait, la forme présentée *Allez les verres* constitue un homophone de l'UP *Allez les Verts!* Encore une fois, nous voyons comment le fait de circonscrire le public ciblé/

Blocs	'ESPACES VERTS'
Dénotatif	Espace d'agrément végétalisé
Motivationnel	Couleur de la campagne, de l'herbe, des arbres
Évaluatif-rationalisé	Qualitatif : positif
Évaluatif émotif-émotionnel	Neutre*
Stylistique	Standard
Grammatical	UP nominale

Tableau 4 : Premier niveau du sens phraséologique de l'UP *espaces verts*

Blocs	'SE METTRE AU VERT'
Dénotatif	Se retirer à la campagne pour se reposer.
Motivationnel	Endroit où la couleur verte des arbres et de l'herbe prédomine
Évaluatif-rationalisé	Qualitatif : positif
Évaluatif émotif-émotionnel	Intensité du calme
Stylistique	Familier
Grammatical	Locution verbale

Tableau 5 : Premier niveau du sens phraséologique de l'UP *se mettre au vert*



Figure 3 : Campagne publicitaire d'Ikea – St-Étienne.

la communauté langagière active des implicatures au niveau du bloc émotif-émotionnel. Celles-ci augmenteront l'effet percuteur du message publicitaire, en l'occurrence, auprès des supporters de l'équipe de football de St-Étienne et, par extension, auprès des Stéphanois et même des Ligériens.

6 Conclusion

À travers ces lignes, nous avons essayé de déterminer les raisons pour lesquelles les UP se positionnent comme un puissant instrument pour optimiser l'efficacité du discours, en particulier, dans les slogans publicitaires à caractère humoristique.

La présence d'implicatures à des degrés de conventionnalisation divers, faisant partie de la sémantique phraséologique, s'avère être le mécanisme qui garantit la survivance des UP face à des quasi-synonymes concurrents. Qui plus est, les informations liées à ces implicatures peuvent éventuellement s'étendre à tout l'énoncé, de

sorte que l'inclusion des UP dans le discours contribuera à augmenter l'efficacité discursive.

Dans le cas particulier de la création de slogans publicitaires à intention humoristique, l'exploitation de certaines implicatures inhérentes aux UP peut provoquer ou renforcer l'effet comique visé, et, par conséquent, contribuer à l'amélioration de l'efficacité dans la communication.

Références

- ANSCOMBRE, J-C., MEJRI, S. (Éds.), 2011. Le figement linguistique : La parole entravée. Honoré Champion, Paris.
- BOLLY, C., 2008. Les unités phraséologiques : un phénomène linguistique complexe? Séquences (semi-) figées construites avec les verbes prendre et donner en français écrit L1 et L2 Approche descriptive et acquisitionnelle. Thèse de doctorat. Louvain-la-Neuve.
- DOBROVOL'SKIJ, D., PIIRAINEN, E., 2005. Figurative language: cross-cultural and cross-linguistic perspectives. Elsevier, Amsterdam.

- FEYAERTS, K., 2006. « Toward a dynamic account of phraseological meaning: Creative variation in headlines and conversational humour ». *IJES*, 6 (1), p. 57-84.
- GRANGER, S., MEUNIER, F. (Éds.), 2008. *Phraseology: An Interdisciplinary Perspective*. John Benjamins Pub, Amsterdam ; Philadelphia.
- LEGALLOIS, D., TUTIN, A. (Éds.), 2013. *Vers une extension du domaine de la phraséologie*. *Langages* I/2013 (n° 189).
- LEVINSON, S. C., 1995. « Three levels of meaning ». In Palmer, F. R. (Ed.) *Grammar and meaning*. Cambridge University Press, Cambridge, p. 90-115.
- LEVINSON, S. C., 2000. *Presumptive meanings. The theory of generalized conversational implicature*. Massachusetts Institute of Technology, Cambridge MA.
- MEIBAUER, J., 2009. « Implicature », in: Mey, Jacob L. (Ed.) *Concise Encyclopedia of Pragmatics*. Elsevier, Oxford, pp. 365-378.
- MEL'ČUK, I., 2013. « Tout ce que nous voulions savoir sur les phrasèmes, mais... ». *Cahiers de Lexicologie* n°1 (n° 102), p. 129-149.
- SULS, J. M., 1972. « A two-stage model for the appreciation of jokes and cartoons ». In J. H. Goldstein y P. E. McGhee (Éds.), *The psychology of humor*. Academic Press. New York, p. 81- 100.
- TIMOFEEVA, L., 2008. *Acerca de los aspectos traductológicos de la fraseología española*. Tesis de doctorado. Alicante.
- TIMOFEEVA, L., 2012. *El significado fraseológico. En torno a un modelo explicativo y aplicado*. Liceus, Madrid.
- TIMOFEEVA, L., 2013. « En torno al tratamiento lexicográfico de la fraseología humorística ». *RLA. Revista de Lingüística Teórica y Aplicada*, 51 (1), I Sem., Concepción, p. 127-151.
- VAN DIJK, T. A., 2003 [1978]. *La ciencia del texto*. Paidós, Barcelona.
- ZUFFEREY, S., MOESCHLER, J., 2012. *Initiation à l'étude du sens: sémantique et pragmatique*. Éditions Sciences humaines, Auxerre.

Quantifier et analyser le non littéral dans le discours d'enfants et d'adultes natifs et non natifs anglophones à l'oral

Justine Paris

Laboratoire PRISMES

Université Sorbonne Nouvelle

Paris (France)

Justine.paris@univ-paris3.fr

Résumé

La présente étude a pour but de documenter les compétences non littérales d'apprenants de langue étrangère en production. Pour ce faire, nous avons demandé à des apprenants francophones de l'anglais, des enfants natifs anglophones et des adultes anglophones de se livrer à une tâche orale semi-guidée afin de reproduire des situations d'interactions aussi naturelles et spontanées que possible. Les interactions ont été filmées puis transcrites. C'est sur une méthode d'analyse du langage non littéral que nous revenons en premier lieu, et plus particulièrement sur les difficultés d'identification et de quantification du langage non littéral. Nous nous intéressons ensuite aux formes que prend ce dernier dans le discours de nos participants.

1 Introduction

Depuis les années 1980 et les travaux de G. Lakoff et M. Johnson, le langage non littéral bénéficie d'un intérêt scientifique important. Ces derniers ont remarqué que nous employons de nombreux termes au sens figuré et beaucoup d'expressions idiomatiques et de collocations dans notre discours au quotidien. Pour ces chercheurs, la métaphore dépasse la sphère du langage, c'est un paramètre cognitif structurant qui intervient dans notre façon de penser, de nous représenter le monde, et de nous exprimer. Pour les cognitivistes héritiers de la théorie de Lakoff et Johnson (1980 et 1999), un réseau de métaphores conceptuelles (patrons analogiques mentaux tels que TIME IS MONEY) est à l'origine

de la systématisme avec laquelle nous concevons et lexicalisons certains concepts (Gibbs, 2013 ; Thibodeau et Durgin, 2008). Par exemple, en anglais, on recense des collocations telles que *save / invest / budget TIME* qui renvoient directement au concept MONEY. En revanche, pour les linguistes, la métaphore est davantage un phénomène interpersonnel et discursif qui permet d'introduire de nouvelles notions, de mettre en mots des idées complexes, ou d'influencer les pensées de son interlocuteur (Cameron 2003, 2007, 2012 et 2014 ; Charteris-Black, 2004 ; Steen, 2008 et 2011). D'un point de vue quantitatif, Steen *et al.* (2010) ont trouvé qu'un mot sur 7,5 en moyenne est utilisé de manière non littérale à travers différents types de discours, de la littérature à la conversation naturelle et spontanée. C'est une densité qui équivaut à un mot par proposition d'après ces chercheurs, donc entre un et trois mots par énoncé ou phrase, ce qui prouve que le non littéral est un phénomène dont on fait usage de manière régulière. Ainsi, pour tout individu en situation d'apprentissage d'une langue (qu'il s'agisse d'un apprenant de langue seconde ou d'un enfant en cours d'acquisition de sa langue maternelle), se familiariser avec l'aspect non littéral de la langue est indispensable en vue de sa maîtrise et de son utilisation en situation de communication.

Dans la présente étude, nous nous intéressons aux apprenants de l'anglais en tant que langue seconde, et plus particulièrement à la façon dont ces derniers manient le langage non littéral en comparaison d'enfants et d'adultes anglophones. Par le biais d'un protocole expérimental semi-guidé, nous avons collecté un corpus d'interactions entre chacun de ces types de sujets. Avant d'exposer quelques résultats, nous nous proposons de revenir sur la segmentation de nos données et sur l'unité de comptage que nous

avons utilisée afin de repérer et de quantifier la métaphore dans le discours de nos participants.

2 Méthodes d'identification et de quantification de la métaphore

2.1 Deux méthodes principales dans la littérature

Jusqu'au début des années 2000, il n'existait aucune pratique méthodologique commune dans la littérature pour identifier, quantifier et analyser la métaphore (Cameron, 1999 ; Steen, 1999). Chacun proposait sa propre définition de la métaphore mais n'énonçait pas ses critères ni ses démarches d'identification et de comptage. Afin d'harmoniser ces pratiques et faire en sorte que les études de chacun puissent être répliquées et comparées, Lynne Cameron et Gerard Steen ont proposé plusieurs procédés (Cameron, 1999 ; Cameron, 2003 ; puis Cameron *et al.*, 2009 ; Cameron et Maslen, 2010 ; Cameron, 2010 ; et Steen, 1999 ; Steen, 2002 ; puis Steen *et al.* 2010). Les versions les plus récentes de leurs méthodes d'analyse de la métaphore sont aujourd'hui les deux méthodes les plus utilisées par les chercheurs travaillant sur le langage figuratif (Cameron, 2010 et Steen *et al.* 2010). Ces méthodes ont un ancêtre commun : MIP (*the Metaphor Identification Procedure* – Pragglejaz Group, 2007), première méthode d'identification de la métaphore produite par dix chercheurs, dont Cameron et Steen. Les méthodes actuelles de ces deux chercheurs sont donc très similaires dans la pratique puisqu'elles ont la même origine. Néanmoins leur cadre théorique diffère ; ce qui se manifeste à deux niveaux : à l'échelle de la segmentation des données, et sur le plan de l'unité de comptage utilisée pour quantifier la métaphore. Nous revenons maintenant sur chacune de ces deux méthodes.

L. Cameron s'inscrit dans une perspective interactionnelle dynamique : « *As speakers build on each other's or their own ideas, or disagree and offer alternatives, the dynamic system of discourse develops, adapts, and flows* » (Cameron, *et al.*, 2009, p.66). Ainsi les idées et les attitudes de chaque locuteur en interaction sont influencées par ses interlocuteurs : chacun s'appuie sur les idées et les dires des uns et des autres. Dans cette perspective, la métaphore est appréhendée de la manière suivante : « *In talk, metaphor is a shifting, dynamic phenomenon that spreads, connects, and disconnects with other thoughts*

and other speakers, starts and restarts, flows through talk developing, extending, changing » (Cameron, 2008, p. 197). La métaphore est donc un phénomène dynamique, observable à un moment T, qui est le fruit d'activités interactionnelles et discursives qui s'entremêlent (Cameron *et al.*, 2009, p.64). Afin de pouvoir l'identifier en toute circonstance, Cameron formule la définition suivante : « *metaphor [...] is defined as words or phrases that can be justified as somehow anomalous, incongruent or 'alien' in the on-going discourse, but that can be made sense of through a transfer of meaning in context* » (Cameron et Maslen, 2010, p.102). Cherchant à savoir comment tel ou tel concept est perçu et lexicalisé par un groupe d'individus donnés (cf. la menace du terrorisme dans des groupes de discussions – Cameron, 2010) et travaillant majoritairement sur des données orales, L. Cameron opte pour l'unité intonative comme unité de segmentation du discours. Il s'agit d'une unité qui permet de suivre le cheminement des idées du locuteur puisqu'une unité intonative correspond en général à une idée (Cameron *et al.*, 2009, pp.70-71). Afin de quantifier la proportion de langage métaphorique dans une unité de discours donnée, Cameron calcule le rapport pour 1000 mots entre le nombre de métaphores identifiées (*vehicle terms*) et le nombre total de mots produits. On peut résumer sa méthode de la manière suivante :

1. *Transcrire et segmenter les données en unités intonatives.*
2. *Se familiariser avec les données par le biais de lectures globales si les données ont été transcrites par un tiers.*
3. *Repérer toute métaphore potentielle (cf. toute instance de langue correspondant à la définition de la métaphore citée précédemment).*
4. *Pour chacune des métaphores potentielles identifiées, évaluer :*
 - (a) *son sens en contexte*
 - (b) *son sens basique (le sens le plus concret ou le plus relatif à l'humain)¹*
 - (c) *le contraste entre ces deux sens et leurs relations*
5. *Si ces derniers diffèrent et si l'on observe un transfert conceptuel de l'un à l'autre, alors*

¹ Afin de déterminer ce dernier, les chercheurs du Pragglejaz Group recommandent de se munir de dictionnaires (le *MacMillan Dictionary*, et le *Longman Dictionary of Contemporary English* car ces derniers donnent beaucoup d'exemples et recensent les sens contemporains des termes).

l'instance étudiée est comptabilisée comme unité métaphorique.

6. Au terme de l'analyse de la totalité des données, calculer la proportion d'instances métaphoriques pour 1000 mots.

(Adapté de Cameron et Maslen, 2010, pp.104-105)

De son côté, Steen s'inscrit dans une perspective moins interactionnelle que Cameron afin de proposer une méthode qui puisse être appliquée par tous quelles que soient les questions de recherche et la nature des données de chacun. Sa méthode, MIPVU (*Metaphor Identification procedure – Vrije Universiteit*; Steen et al., 2010), a néanmoins davantage été pensée pour une analyse de discours écrits. Elle permet de classer tous les mots de l'unité de discours étudiée dans les catégories suivantes :

- mots métaphoriques (*metaphor related words*, code MRW),
- mots potentiellement métaphoriques (*when in doubt leave it in*, code WIDLII),
- mots littéraux (*non metaphor-related words*, code non-MRW),
- marqueurs de comparaisons (*simile markers*, i.e. *as, like*, etc., code Mflag),
- mots ignorés (*discarded for metaphor analysis*, passages inintelligibles, code DFMA),
- personnifications potentielles (*possible personification*, code PP).

Avec MIPVU, c'est donc à l'échelle du mot que les données sont analysées, à l'exception des *phrasal verbs* (cf. *throw up*, etc.), des locutions (cf. *of course*, *even if*, *kind of*, *in spite of*, etc.), des mots composés (cf. *White House*, *round table*, *left-handed*, etc.) et des noms propres, qui sont considérés comme des unités lexicales uniques. Le mot est considéré comme la plus petite unité cognitive (un mot = un concept) mais aussi comme la plus petite unité de texte (Kaal, 2012, p.61). Steen et ses collègues proposent donc un comptage sur la base du mot, ou de l'unité lexicale : la teneur en métaphoricité d'une unité de discours correspond au pourcentage de mots métaphoriques sur le nombre total de mots produits. On peut résumer les étapes de cette méthode de la manière suivante :

1. Lire le texte / l'unité de discours en entier afin de prendre connaissance des données.
2. Segmenter les données en unités lexicales (lier des constituants des *phrasal verbs*, locutions, mots composés et noms propres pour ne faire plus qu'un).

3a. Pour chaque unité lexicale, évaluer son sens contextuel.

3b. Pour chaque unité lexicale, déterminer son sens basique.

3c. Évaluer si le sens basique de l'unité diffère de son sens contextuel.

3d. Si oui, déterminer si le sens contextuel de l'unité peut-être compris grâce à son sens basique (les deux sont similaires dans une certaine mesure).

4. Si oui, alors l'unité est comptabilisée comme métaphorique (MRW).

5. Au terme de l'analyse de la totalité des données, calculer le pourcentage de mots métaphoriques sur le nombre total de mots produits.

(Adapté de Steen et al., 2010, et Nacey, 2013)

La grande différence entre la méthode de Cameron et la méthode de Steen est donc la segmentation des données (l'unité intonative / le mot), l'unité de comptage de la métaphore (séquences métaphoriques / mots métaphoriques) et le rapport d'unités métaphoriques produit (pour cent / pour mille). Tout chercheur se plaçant dans une perspective cognitive comme Steen et ses collègues utilisera ainsi MIPVU, et tout chercheur se plaçant dans une perspective interactionnelle dynamique où la phraséologie compte utilisera la méthode de L. Cameron.

Des méthodes d'identification automatiques de la métaphore ont également été proposées dans le domaine de la linguistique de corpus où les données atteignent très rapidement les millions de mots. On se sert très souvent de liste de mots-clés (*keywords* – les mots les plus fréquents du corpus en comparaison à un corpus de référence) ou de termes spécifiques (d'un même domaine source/cible ou non), que l'on regroupe ensuite en fonction de leur appartenance à un champ sémantique commun. On peut alors mener des analyses sur la façon dont tel ou tel domaine est conçu par l'énonciateur (Berber Sadiha, 2012 ; Deignan, 2005 ; Deignan et Semino 2010 ; Philip, 2012 ; Stefanowitsch, 2006). Certains procédés permettent d'extraire des paires de mots métaphoriques (Mason, 2004), et plus récemment des mots individuels (Neuman, 2013) mais il y a toujours une vérification à mener à l'aide de deux termes ou de deux champs sémantiques spécifiques. Ces procédés sont donc réservés aux chercheurs qui étudient un domaine conceptuel source ou cible en particulier, ou qui s'intéressent à un type de discours spécialisé en particulier. Si l'on ne poursuit pas de tels intérêts de recherche, comme c'est le cas dans le présent travail, seule une procédure d'identification ma-

nuelle de la métaphore comme celles de Cameron ou de Steen est envisageable à ce jour.

2.2 Méthodes utilisées dans la recherche dans le domaine des langues secondes

Les chercheurs qui se sont penchés sur l'utilisation du langage métaphorique par des apprenants de langues secondes ont très souvent eu recours à l'analyse de corpus de rédactions rédigées par des apprenants et ont donc généralement appliqué MIP ou MIPVU (Littlemore *et al.*, 2012 ; Nacey, 2009 et Nacey, 2013).

Susan Nacey (2009 et 2013) se penche par exemple sur des *essays* argumentatifs rédigés par des apprenants de niveau avancé (des étudiants en troisième et quatrième année d'études anglophones). Elle compare ces derniers à des textes rédigés par de jeunes bacheliers britanniques. Une fois la procédure d'identification appliquée (un mélange de MIP et de MIPVU), S. Nacey découvre que ses sujets non natifs produisent davantage de métaphores que ses sujets contrôles : un mot sur cinq se révèle être figuratif chez les apprenants, contre un mot sur six chez les natifs. Nacey explique ce résultat surprenant par une prédominance d'erreurs et de transferts de la L1 produits par les apprenants. Elle s'est ensuite intéressée à la créativité des métaphores produites par ces derniers : 95% d'entre elles se sont révélées être de nature conventionnelle (usage métaphorique socioculturel, existant dans la langue, et référencé dans les dictionnaires : sens figurés de mots, expressions idiomatiques, etc.), et seulement 5% étaient de nature créative (usage métaphorique personnel, propre au locuteur). C'est du côté de ces métaphores créatives que s'est révélée la différence entre les natifs et les non natifs et où les apprenants ont effectué des transferts et des manipulations lexicales erronés.

L'étude la plus exhaustive à ce jour sur les capacités métaphoriques d'apprenants de langues étrangères en production est celle de Jeanette Littlemore *et al.* (2012). Ces auteures entreprennent une étude développementale de la production non littérale à chaque niveau du Cadre Commun Européen de Référence pour les Langues (CECRL – A2-C2). Se penchant également sur des *essays* argumentatifs et utilisant également une version adaptée de MIPVU, J. Littlemore et ses collègues étudient l'évolution de la quantité de termes métaphoriques au cours des étapes d'apprentissage, ainsi que la proportion de mots lexicaux et grammaticaux utilisés de

manière métaphorique, la présence de métaphores groupées², les fonctions de ces métaphores et l'acceptabilité de ces termes employés de manière figurative. Les résultats montrent que la quantité de termes métaphoriques augmente au cours de l'apprentissage, qu'il s'agit plus souvent de mots lexicaux, que les métaphores groupées apparaissent au niveau B1-B2, et que les apprenants ont recours au figuratif dans le but d'exposer leur point de vue, de persuader, de critiquer ou de soutenir des idées, de provoquer des effets d'exagération ou rhétoriques, de mettre en mots des idées complexes / abstraites et de verbaliser un contenu émotionnel. Leurs analyses indiquent également que le langage non littéral a occasionné davantage d'erreurs que le langage littéral.

Malgré l'apport considérable de ces deux études, il reste très difficile de se faire une idée précise de la façon dont le non littéral se développe chez des apprenants de langues secondes, surtout en termes de formes. C'est ce que nous nous proposons d'analyser dans le présent travail.

3 La présente étude

Afin de corroborer les travaux de Susan Nacey et de Jeannette Littlemore et ses collègues, nous nous sommes intéressée au développement du langage figuratif chez des apprenants de langues secondes en comparaison de la façon dont il se développe lors de l'acquisition des langues maternelles. Pour ce faire, des enfants natifs anglophones (âgés de 7, 11 et 15 ans), des apprenants de l'anglais en tant que langue seconde (des élèves de 2^{nde}, des étudiants en L1 et en M2 d'anglais) et un groupe contrôle d'adultes anglophones se sont livrés à une tâche orale semi-guidée. Par deux, ils ont eu à piocher huit bandes de papier sur lesquelles était inscrite une question et ont dû y répondre ensemble à l'oral, l'envisageant comme un potentiel sujet de conversation. Afin d'encourager la production de langage non littéral, les questions portaient en majorité sur le sujet des émotions (cf. *what was the best present you've ever received? How did you react? How did it make you feel?*) et sur des

² Cameron (2003, 2004 et 2009) remarque que les instances métaphoriques ont tendance à se produire en série : « *metaphors are not evenly distributed across talk or text, but come in clusters or bursts at certain points, and may be nearly totally absent at other points* » (Cameron et Stelma, 2004 : 108).

sujets philosophiques (cf. *what is a good friend for you* ?). Chaque groupe comptait 10 participants, soit 5 paires, et 70 sujets au total. Les interactions ont été filmées puis transcrites à l'aide du logiciel CLAN (MacWhinney, 2000). Le corpus compte aujourd'hui environ 120 000 mots pour dix-neuf heures d'enregistrement.

3.1 Méthode d'identification et de comptage

Dans la continuité d'une étude que nous avons menée précédemment sur l'utilisation du langage non littéral par des apprenants de l'anglais à l'écrit, le texte des transcriptions de la présente expérimentation a été segmenté en « *T-Units* ». Cette unité de découpage est une unité de nature syntaxique : elle comprend une proposition indépendante, ainsi que toutes les propositions subordonnées qui s'y rapportent. C'est également une unité du discours écrit : très souvent, le *T-unit* s'apparente à la phrase ; mais pas toujours, surtout chez des apprenants de langues étrangères (Foster, Tonkyn et Wigglesworth, 2000). Par exemple, une particularité du discours d'apprenants est l'utilisation du coordinateur *and* ou de *because* non pas en tant que marqueurs de coordination discursive, mais comme introducteurs d'un nouvel énoncé ou d'une nouvelle idée. En apparence, l'énoncé ressemble alors à une phrase unique (cf. *Moreover, I took a strong interest in Celtic cultures, and I'm going every year in French Bretagne, and I know one day I'll find time to go to United Kingdom.*) alors qu'il y en a bien deux ou plus (*Moreover, I took a strong interest in Celtic cultures, || and I'm going every year in French Bretagne, || and I know one day I'll find time to go to United Kingdom*). On retrouve bien-sûr ce phénomène dans le discours de locuteurs natifs, mais moins fréquemment. Nous avons donc adapté cette unité à l'oral (prise en compte des faux départs, des répétitions, des chevauchements, des propositions concaténées, des incisives, etc.). Dans cette optique, nous avons en tête de proposer une quantification de la métaphore sur la base de l'énoncé et de calculer le nombre moyen de métaphores par *T-unit*.

Une fois les données segmentées, nous avons pu procéder à la phase d'identification de séquences non littérales. Nous n'avons, en revanche, pu faire un choix entre la méthode de Cameron et celle de Steen, chacune présentant des avantages et des inconvénients différents par rapport à notre question de recherche. Premièrement, l'étude mot par mot (ou unité lexicale par

unité lexicale) de MIPVU, aussi fastidieuse et chronophage soit-elle, nous est apparue comme une disposition solide et systématique, aisément reconductible. Au contraire, une recherche libre avec pour seul critère la définition de la métaphore de Cameron en tête (citée précédemment) nous est apparue quelque peu dangereuse. Il est en effet très envisageable dans ces conditions de manquer un certain nombre d'instances métaphoriques, ou de ne pas relever les mêmes instances que quelqu'un d'autre. Une observation systématique de chaque unité paraît donc plus fiable. En revanche, nous pensons que l'aspect phraséologique du discours est central à la construction de celui-ci, et nous préférons une identification qui permet de rendre compte de séquences métaphoriques (Cameron) à une identification sur la base du mot (Steen). C'est pour les expressions idiomatiques que cette distinction est particulièrement importante. Prenons l'exemple de *spill the beans* (*vendre la mèche*) : avec la méthode de L. Cameron, l'expression toute entière serait relevée comme métaphorique ; avec MIPVU, seule *spill* et *beans* (ou *vendre* et *mèche*) seraient comptabilisés. Les expressions idiomatiques, étant par définition non compositionnelles (parfois transparentes, certes, comme *spill the beans* ou *vendre la mèche*, mais non compositionnelles dans tous les cas), il nous apparaît problématique de les décomposer. Nous préférons pouvoir compter comme une unité unique des éléments non littéraux figés qu'avoir à se prononcer sur la métaphoricité de chacun de leurs composants. Une fois de plus, nous pensons que c'est une démarche moins risquée dans un souci de vérification (possible accord inter-juges) ou de reproduction. Ainsi, nous préférons la méthode de calcul de la densité métaphorique de Cameron (rapport entre le nombre de séquences non littérales produites et le nombre total de mots). En revanche nous préférons le pourcentage de Steen aux pour mille de Cameron, que nous trouvons personnellement plus parlant. L'unité intonative de Cameron nous a paru problématique pour une raison que nous avons déjà exposée (nous souhaitions conserver le *T-unit*), mais aussi car L. Cameron et ses collègues précisent qu'un découpage en unités intonatives est un travail laborieux qui nécessite de l'entraînement (Cameron *et al.* 2009, p.71 ; Cameron et Maslen, 2010, pp.100-101). Dans le cadre de notre travail de thèse, cela n'était pas possible. Enfin, contrairement à Cameron et Steen, nous ne travaillons pas exclusivement sur le langage *métaphorique*, mais sur le *non littéral* en général. Ainsi les métaphores,

mais aussi les métonymies, les comparaisons, l'ironie et toute autre instance non littérale nous intéressent. Cameron et Steen retiennent le critère de la similarité entre le sens basique et le sens contextuel d'une unité pour évaluer sa métaphoricité, ainsi les métaphores et les comparaisons sont détectées ; mais une métonymie, qui repose sur un principe de contiguïté (cf. *boire un verre* – substitution contenant/contenu), sera mise dans la catégorie « peut-être » (WIDLII : *when in doubt, leave it in*). Un énoncé ou mot ironique sera, en revanche, sans doute écarté. Le critère qui nous apparaît central ici, c'est le décalage entre le sens premier d'une instance et son sens dans le contexte d'utilisation. En somme, la procédure d'identification que nous avons appliquée se résume de la manière suivante :

1. *Transcription et segmentation des données en T-units puis en unités lexicales (lier les constituants des phrasal verbs, locutions, mots composés, noms propres et idiomes pour ne faire plus qu'un).*

2. *Lecture des passages de transcriptions correspondant aux réponses des participants stimulus par stimulus (cf. question par question).*

3a. *Pour chaque unité lexicale, évaluer son sens contextuel.*

3b. *Pour chaque unité lexicale, déterminer son sens basique.*

3c. *Évaluer si le sens basique de l'unité diffère de son sens contextuel.*

3d. *Si oui, déterminer si le sens contextuel de l'unité peut-être compris grâce à son sens basique.*

4. *Si oui, alors l'unité est comptée comme non littérale.*

5. *Au terme de l'analyse de la totalité des données, calculer le pourcentage d'unités non littérales sur le nombre total d'énoncés (T-units) produits.*

Afin de vérifier la validité de notre procédure d'identification, nous avons soumis 10% de nos données à une doctorante de Jeannette Littlemore, travaillant sur des problématiques similaires aux nôtres, pour vérification. Cette dernière devait spécifier si elle était d'accord sur les termes que nous avons relevés comme non littéraux ou non. Nous avons obtenu 85% d'accords³. Au terme d'une étude des désaccords et de

l'acceptation de certaines remarques, nous avons finalement obtenu 90,5% d'accords. Les 10% de désaccords restant s'articulaient autour d'une quinzaine de formes (cf. *love* dans *I'd love to do that* ou *I love this movie*, ou encore *go* dans *you go first [picking a card]*). Nous avons donc soumis ces formes à une deuxième personne extérieure à notre projet, une doctorante de Gerard Steen habituée à utiliser MIPVU, afin de pouvoir prendre une décision finale quant à leur inclusion ou exclusion dans notre étude. Au terme de la procédure, nous avons obtenu 97,8% d'accords. Les remarques de chacune de ces collaboratrices ont été reportées et généralisées dans le corpus.

3.2 Résultats

Quantification du langage métaphorique

Les tableaux 1 et 2 présentent les résultats de la quantification de langage métaphorique dans les données :

Groupe	Nb. total de mots produits	Nb. total d'énoncés produits	Nb. d'énoncés non littéraux	Nb. de formes non littérales produites	Formes non littérales correctes	Formes non littérales déviantes
Groupe contrôle	25623	2887	917	1426	1425	1
Enfants natifs	38553	4093	1030	1421	1414	7
Apprenants L2	52314	5681	1710	2445	1932	513

Tableau 1: Quantité de mots, énoncés et formes non littérales produits

Groupe	Rapport de formes non littérales sur le nombre total de mots	Rapport de formes non littérales sur le nb total d'énoncés	Rapport des énoncés non littéraux sur le nb total d'énoncés
Groupe contrôle	5,5%	49%	31,7%
Enfants natifs	3,5%	34,7%	25%
Apprenants L2	4,6%	43%	30%

Tableau 2 : Rapports correspondants

En termes de proportion de langage métaphorique à travers les différents groupes, les enfants natifs anglophones présentent le plus faible taux avec 34,7% d'énoncés figuratifs contre 49% et 43% chez les adultes natifs et les non natifs respectivement. Mais ce n'est qu'une apparence car si l'on soustrait les formes non littérales déviantes chez les apprenants, on trouve alors 34% d'énoncés figuratifs acceptables : une tendance quantitative analogue à celles des enfants natifs anglophones ($\chi^2(1, N = 60) = 0,003, p = .95$). Ceci confirme la tendance remarquée par Nacey

³ Un calcul du Kappa de Cohen n'a pu être effectué, les conditions de validité du test n'étant pas réunies ici.

(2013) à savoir que les apprenants peuvent produire plus d'instances non littérales que des sujets natifs en raison d'un fort nombre de formes non littérales erronées.

Une quantification sur la base de l'énoncé montre qu'en moyenne un énoncé sur deux se révèle être figuratif chez les adultes anglophones du groupe contrôle ; presque un énoncé sur trois du côté des enfants anglophones ; et un énoncé sur 2,3 chez les apprenants. Ceci n'est, en fait, qu'un rapport moyen fictif, « un lissage », car si l'on opère un rapport entre le nombre d'énoncés total et le nombre d'énoncés contenant au moins une forme métaphorique seulement, on voit que les 1426 formes non littérales produites par les adultes natifs anglophones se sont concentrées dans 31,7% du nombre total d'énoncés produits, et non pas dans 49% des énoncés comme le rapport entre le nombre d'énoncés métaphoriques et le nombre d'énoncés total l'indique. Ceci vient renforcer les résultats de Cameron (2003, 2004 et 2009), à savoir que les métaphores n'interviennent que rarement de manière isolée. Un comptage au niveau du mot (et un rapport de séquences / mots métaphoriques sur le total de mots produits) ne permet donc pas de rendre compte de ce paramètre. Un comptage des formes métaphoriques et un rapport de celles-ci sur le nombre total d'énoncés produits ne semble finalement pas non plus produire de mesure très représentative de la réalité. Ce qui nous mène à amender la dernière étape de la procédure précédemment exposée : 5. *Au terme de l'analyse de la totalité des données, calculer le pourcentage d'énoncés non littéraux sur le nombre total d'énoncés produits.* Sur la base du véritable nombre d'énoncés figuratifs (c'est-à-dire des énoncés qui contiennent au moins une forme non littérale), on trouve finalement qu'un énoncé sur trois en moyenne contient une forme non littérale chez le groupe contrôle, un sur quatre chez les enfants anglophones et un sur 3,3 chez les apprenants.

Nature des formes non littérales relevées

Afin d'avoir une idée du type de formes non littérales dont les apprenants de langues font usage, nous avons étudié la nature des formes non littérales relevées dans nos données. Elles ont été classées dans les six catégories suivantes :
- métaphores (MET)

- comparaisons (COM)
- métonymies (MEO)
- personnifications (PER)
- ironie (IRO)
- formes hybrides (HYB – idiomes agrammaticaux / atypiques, unités phraséologiques sans sens littéral cohérent, cf. *by and large, let alone*, etc.)

Les résultats quantitatifs pour chacune de ces formes figurent dans les tableaux 3 et 4 :

Groupe	MET	COM	MEO	PER	IRO	HYB	total
Groupe contrôle	1232	14	20	75	4	81	1426
Enfants natifs	1131	28	29	78	2	153	1421
Apprenants L2	2028	45	57	95	8	212	2445

Tableau 3 : Types de formes non littérales produites

Groupe	MET	COM	MEO	PER	IRO	HYB
Groupe contrôle	86,4%	0,9%	1,4%	5,3%	0,3%	5,7%
Enfants natifs	79,6%	2%	2%	5,5%	0,1%	10,8%
Apprenants L2	82,9%	1,9%	2,3%	3,9%	0,3%	8,7%

Tableau 4 : Pourcentages correspondants

Les trois groupes démontrent des préférences communes en ce qui concerne le type de formes non littérales produites, avec une production prédominante de métaphores suivies de formes hybrides (cf. *on my own, by myself, might as well, and so on, ill at ease*) et de personnifications.

Les métaphores sont en majorité de nature conventionnelle : elles représentent 81% chez le groupe contrôle, 74% chez les enfants natifs et 60% chez les apprenants. Elles sont plus particulièrement représentées par des sens figurés de mots (cf. *he's so sweet ; I love the idea of being in that gigantic storm-thing ; it was just too hard to choose ; If you'd got a koala you'd go wow! ; we'll see*) que par des idiomes ou des constructions (cf. *it drives me insane ; are you still engaged at the moment ? ; I'd have butterflies in my tummy ; by the way ; this is gonna cost a fortune*). Par contraintes de temps, nous n'avons pu mener une étude fine de la composition de cette catégorie ; nous ne pouvons donc pas fournir ici de résultats précis. Ces proportions sont bien différentes de celles de S. Nacey puisque cette dernière avait relevé 97% de métaphores conventionnelles chez ces participants natifs (jeunes bacheliers) et 95% de métaphores conventionnelles chez ces apprenants de niveaux avancés. Il est très probable que ces différences soit en partie dues aux sujets des stimuli soumis à nos par-

participants : étant tous liés au domaine de l'émotionnel, donc à des concepts abstraits difficiles à décrire, il semblerait logique que nos participants aient produit un nombre plus élevé de métaphores créatives. Aussi, les participants de S. Nacey étaient de niveaux avancés, les nôtres comprenaient des élèves de Secondes et des étudiants en première année d'études anglophones, ce qui peut aussi expliquer ces différences d'utilisation.

4 Conclusion

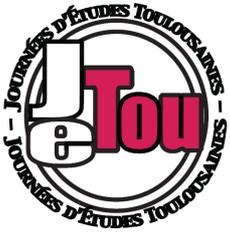
Dans cette étude, nous avons souhaité revenir sur les difficultés d'ordre méthodologique liées à l'analyse du langage non littéral, et plus particulièrement sur les étapes d'identification et de quantification de ce dernier. Nous avons tenté d'effectuer une segmentation et un comptage au niveau de l'énoncé (*T-unit*), mais nous n'avons pas pu nous cantonner à cette unité pour un repérage fin du langage non littéral dans les transcriptions. Une unité d'observation unique dans le cadre du langage figuratif est en effet très difficilement envisageable. Les méthodes d'identification du langage métaphorique les plus utilisées à ce jour dans le monde de la recherche sur la métaphore imposent un comptage sur la base du mot. Cependant, même si un examen de chaque mot en contexte s'est finalement révélé indispensable afin d'analyser nos données de manière systématique, cette unité ne permet pas de rendre compte de certains phénomènes (par exemple que la métaphore se produit très souvent en groupes, comme une réaction en chaîne, dans certaines parties du discours en particulier), alors que l'énoncé le permet. En revanche, effectuer une quantification du nombre de formes non littérales sur la base du nombre total d'énoncés produits entraîne également un lissage, et n'indique qu'une tendance quantitative indicative. Calculer le rapport du nombre d'énoncés non littéraux sur le nombre d'énoncés total est plus représentatif. Ainsi, nous suggérons ici l'importance d'adopter une combinaison de ces deux unités : le mot pour la procédure d'identification et le nombre d'énoncés contenant au moins une forme non littérale pour la procédure de quantification. Nous reconnaissons que cette alternance entre le mot et l'énoncé peut s'avérer fastidieuse, mais nous pensons qu'elle est nécessaire en vue de caractériser et quantifier de manière plus précise le langage non littéral dans une unité de discours donnée.

Cette étude a également eu pour but de corroborer les récents travaux sur la production de langage non littéral par des apprenants de langues. Nous avons ainsi appliqué notre procédure au discours d'élèves de Seconde, d'étudiants en première année de Licence et deuxième année de Master d'anglais, ainsi qu'à des adultes et des enfants anglophones. Nous n'avons pu décrire ici chacun de ces profils mais, globalement, les apprenants ont révélé un profil hybride : ces derniers semblent produire autant de formes non littérales que les adultes anglophones, en revanche, après examen de l'acceptabilité de ces formes et la mise à l'écart des formes erronées, ce sont finalement des enfants anglophones qu'ils se rapprochent le plus. Cette forte proportion de formes erronées rend la production figurative d'apprenants difficile à caractériser. Nous nous sommes également penchés sur la nature que le langage non littéral pouvait prendre chez ces sujets. Ce sont des préférences similaires que nous avons remarquées chez chacun des groupes, à savoir une majorité de métaphores, d'unités phraséologiques atypiques et de personnifications.

Références

- Berber Sadinha, T. (2012). An assessment of metaphor retrieval methods In F. MacArthur, J. L. Oncins-Martínez, M. Sánchez-García & A. M. Piquer-Piriz (Eds.), *Metaphor in Use: Context, culture, and communication* (pp. 21–50). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Cameron, L. (1999). Identifying and describing metaphor in spoken discourse data. In L. Cameron & G. Low (Eds.), *Researching and applying metaphor* (pp. 105–132). Cambridge: Cambridge University Press.
- Cameron, L. (2003). *Metaphor in educational discourse*. London: Continuum Press.
- Cameron, L. (2007). Patterns of metaphor use in reconciliation talk. *Discourse & Society*, 18, 197-222.
- Cameron, L. (2008). Metaphor and talk. In R. W. Gibbs (Ed.), *The Cambridge handbook of metaphor and thought* (pp. 197–211). New York: Cambridge University Press.
- Cameron, L. (2010). The discourse dynamics framework for metaphor. In L. Cameron & R. Maslen (Eds.), *Metaphor analysis: Research practice in Applied Linguistics, Social Sciences and the Humanities* (pp. 77-94). Oakville, CT; London: Equinox Publishing.

- Cameron, L., & Maslen, R. (2010). Identifying metaphor in discourse data. In L. Cameron & R. Maslen (Eds.), *Metaphor analysis: Research practice in Applied Linguistics, Social Sciences and the Humanities* (pp. 97-115). Oakville, CT; London: Equinox Publishing.
- Cameron, L., Maslen, R., Todd, Z., Maule, J., Stratton, P., & Stanley, N. (2009). The discourse dynamics approach to metaphor and metaphor-led discourse analysis. *Metaphor and Symbol, 24*(2), 63-89.
- Cameron, L., Pelosi, A., Moraes, F., & Pedroso de, E. (2014). Metaphorizing violence in the UK and Brazil: A contrastive discourse dynamics study. *Metaphor and Symbol, 29*(1), 23-43.
- Cameron, L., & Seu, I. B. (2012). Landscapes of empathy: Spatial scenarios, metaphors and metonymies in responses to distant suffering. *Text & Talk, 32*(2), 281-305.
- Cameron, L., & Stelma, J. (2004). Metaphor clusters in discourse. *Journal of Applied Linguistics, 1*(2), 107-136.
- Charteris-Black, J. (2004). *Corpus approaches to Critical Metaphor Analysis*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Deignan, A. (2005). *Metaphor and corpus linguistics*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Deignan, A., & Semino, E. (2010). Corpus techniques for metaphor analysis. In L. Cameron & R. Maslen (Eds.), *Metaphor analysis: Research practice in Applied Linguistics, Social Sciences and the Humanities* (Vol. 97-115, pp. 161-179). Oakville, CT; London: Equinox Publishing.
- Foster, P., Tonkyn, A., & Wigglesworth, G. (2000). Measuring Spoken Language: A Unit for All Reasons. *Applied Linguistics, 21*(3), 354-375.
- Gibbs, R. W. (2013). Why do some people dislike conceptual metaphor theory? *Cognitive Semiotics 5*(1-2), 14-36.
- Kaal, A. (2012). *Metaphor in conversation*. Oisterwijk: Uitgeverij BOX Press.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (1980). *Metaphor we live by*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (1999). *Philosophy in the flesh*. New York: Basic Books.
- Littlemore, J., Krennmayr, T., Turner, J., & Turner, S. (2012). Investigating figurative proficiency at different levels of second language writing. *Research Notes, 47*, 14-28.
- MacWhinney, B. (2000). *The CHILDES project: Tools for analyzing talk* (Third Edition ed.). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Mason, Z. (2004). CorMet: A computational, corpus-based conventional metaphor extraction system. *Computational Linguistics, 30*(1), 23-44.
- Nacey, S. (2009). *Novel metaphors and learner English*. Paper presented at the 2009 Stockholm Metaphor Festival, Stockholm: University of Stockholm. https://www.academia.edu/1643664/Novel_Metaphors_and_Learner_English.
- Nacey, S. (2013). *Metaphors in learner English*. Hedmark University College, Norway: John Benjamins Publishing Company.
- Neuman, Y., Assaf, D., Cohen, Y., Last, M., Argamon, S., Howard, N., & Frieder, O. (2013). Metaphor identification in large texts corpora. *Plos One, 8*(4), e62343.
- Philip, G. (2012). Locating metaphor candidates in specialized corpora using raw frequency and keyword lists. In F. MacArthur, J. L. Oncins-Martínez, M. Sánchez-García & A. M. Piquer-Píriz (Eds.), *Metaphor in Use: Context, culture, and communication* (pp. 85-106). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Pragglejazz, Group. (2007). MIP: A Method for Identifying Metaphorically Used Words in Discourse. *Metaphor and Symbol, 22*(1), 1-39.
- Steen, G. (1999). Metaphor and discourse: Towards a linguistic checklist for metaphor analysis. In L. Cameron & G. Low (Eds.), *Researching and applying metaphor* (pp. 81-104). Cambridge: Cambridge University Press.
- Steen, G. (2002). Towards a procedure for metaphor identification. *Language and Literature 11*, 1-17.
- Steen, G. (2008). The paradox of metaphor: Why we need a three-dimensional model of metaphor. *Metaphor & Symbol, 23*(4), 213-241.
- Steen, G. (2011a). The contemporary theory of metaphor – now new and improved! *Review of Cognitive Linguistics, 9*(1), 24-64.
- Steen, G., Dorst, A. G., Berenike Herrmann, J., A., K. A., Krennmayr, T., & Pasma, T. (2010). *A method for linguistic metaphor identification (converging evidence in language and communication research)*. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Stefanowitsch, A. (2006). Corpus-based approaches to metaphor and metonymy. In A. Stefanowitsch & S. T. Gries (Eds.), *Corpus-based approaches to metaphor and metonymy*. Berlin, New York: Mouton De Gruyter.
- Thibodeau, P., & Durgin, F. H. (2008). Productive figurative communication: Conventional metaphors facilitate the comprehension of related novel metaphors. *Journal of Memory and Language, 58*(2), 521-540.



Actes de la 5^e édition des JéTou
28 et 29 mai 2015, Toulouse (France)

Proceedings of the 5th edition of JéTou
May 28th and 29th 2015, Toulouse (France)

Cette 5^e édition des journées d'étude toulousaines fut consacrée aux niveaux d'analyse et aux unités dans le discours.

En effet, le terme *discours*, entendu dans son acception large de production langagière multimodale (orale, écrite, verbale, gestuelle) est au cœur même des Sciences du Langage. Qu'elles s'intéressent à sa production ou à sa réception, les méthodes d'investigation ont amené à des niveaux d'analyse aux granularités variables, où se superposent des unités entretenant des relations d'interdépendance fortes. Ainsi, le discours est fonction à la fois de son objet et du sens qui lui est donné.

This 5th edition of Journées d'études toulousaines was devoted to a reflection on the different levels of analysis and units in discourse.

Indeed, the term discourse, understood in its broadest sense as a multimodal language production (oral, written, verbal, gestural) is at the heart of Linguistics. Both in production and reception, investigation methods have led to analysis levels with variable granularities, where overlapping units maintain relationships with strong interdependence. Therefore, discourse depends on both the object and the meaning given to it.

